HISTOIRE LITTERAIRE.

HISTOIRE LITTERAIRE

DE

MONSIEUR

DE VOLTAIRE

PAR

MR. LE MARQUIS DE LUCHET.

28 V.L

TOME II.

A CASSEL,

IMPRIMÉ CHEZ P. O. HAMPE. 1780.

LETTRE

A

MADAME LA COMTESSE DE ****.

MADAME,

Non, Madame la Comteſſe, je ne défends aucune des Critiques que Vous m'avés fait l'honneur de m'adreſſer, & je paſſe condamnation ſur la négligence & l'inégalité de mon ſtile. Vous le ſavés je n'ai jamais cultivé les Lettres que pour remplir ces vuides immenſes qui ſe trouvent dans la vie ſociale. Né avec peu d'imagination, & un eſprit ordinaire, je ne

ſais trop comment la Littérature eſt devenue pour moi un beſoin, & j'expliquerai moins encore, comment j'ai eu l'imprudente hardieſſe de donner un ouvrage auſſi volumineux que *l'Hiſtoire littéraire de Monſieur de Voltaire.*

A l'époque où j'ai voulu mettre quelqu'ordre dans des matériaux ramaſſés depuis longtems, je me ſuis trouvé accablé d'affaires fort étrangeres aux beaux Arts. J'ai dû me partager, écrire à la hâte, & demeurer au deſſous de moi même. Il me reſtoit le parti de ſupprimer mon travail, mais je l'avois annoncé, & je craignois un reproche d'inconſéquence. D'ailleurs je me ſuis flatté que n'ayant nulle eſpèce de prétention, on adoucira peut-être la ſévérité

avec laquelle on juge les aſpirans au Temple de la Gloire.

Vous dites que j'aurois dû répandre dans le cours de cette Hiſtoire plus de ces Anecdotes que Vous avés vû dans mes Mémoires, & qui Vous ont paru ſi intéreſſantes. Voici la raiſon de mes économies dans ce genre. J'ai voulu peindre un homme extraordinaire, montrer ſurtout l'influence qu'il a eue ſur ſon ſiècle, faire l'Hiſtoire de ſon eſprit plûtôt que de ſa perſonne. Les Anecdotes amuſent, mais n'élevent pas l'imagination, & celui qu'on peint avec des petits traits ne paroît pas toûjours fort à ſon avantage. D'ailleurs aſſez de gens en conſultant le goût du ſiècle ſuppléeront à ma ſtérilité volontaire.

Vous auriés auſſi ſupprimé quelques réflexions un peu hardies. Je n'ai pas, Madame, ſouſcrit à Vos idées ſur cet article, parceque cette liberté de penſer ne ſemble extraordinaire, que lorſqu'on la compare à la timide prudence de beaucoup d'Hiſtoriens, mais elle ne ſauroit nuire au bon ordre. Obſervés, s'il Vous plaît, que je n'érige pas ma façon de ſaiſir les objets, en principes; je la préſente ſans vue de faire des Proſelytes, & moins encore avec l'arriere projet de détruire ce qui exiſte. Tout homme qui écrit doit obéïr à ſa penſée; s'il ſe laiſſe enchaîner par l'opinion d'autrui, on le lit ſans intérêt, ou plûtôt on ne le lit plus.

Cette Philoſophie cependant que Vous proſcrivés, empêcheroit, ſi

elle étoit répandue ſur la terre, des abus ſans nombre. Une multitude inſenſée ne s'atroupperoit pas, la flamme à la main, pour piller la Chapelle d'un Miniſtre étranger comme nous venons de le voir à *Londres;* la plûpart des Puiſſances de l'Europe ne couvriroient pas les mers de leurs vaiſſeaux, parcequ'une Nation veut en ſubjuguer une autre; & lorſque la raiſon paroît vouloir faire entendre ſa voix, que ne dit-elle pas contre les hoſtilités imprudentes, cauſes premieres d'une guerre cruelle, ſoudoyée par la ſueur du Peuple des campagnes.

Le petit ouvrage que Vous m'adreſſés, Madame, eſt en effet de Mr. Mr. de *Voltaire.* Il avoit un peu d'humeur en quittant *Potzdam* en 1753.

Le Roi de Pruſſe l'a ſû, & en a ri. Quand la querelle de *Maupertuis* n'auroit pas eu lieu, ſon adverſaire n'eût pas demeuré longtems à une Cour. Les devoirs qu'elle impoſe, les plaiſirs qu'elle procure, ſont également difficiles à concilier avec la paſſion des Lettres. Le beſoin d'écrire ne s'aſſujettit point à des jours, à des heures. Lorſqu'on habite les mêmes lieux, on voit toûjours les mêmes perſonnes, alors le cercle des idées ſe retrécit, l'émulation s'éteint, & l'on préfere une douce végétation, à l'activité laborieuſe qui doit mettre en jour le génie. Ce qui fait le bonheur des autres hommes, l'argent, les diſtinctions, la gloire de commander, les dignités, la faveur, tout cela n'eſt rien pour un homme de Lettres. Ses vues ſe répandent

non ſeulement ſur la totalité du Globe, mais même ſur le paſſé. Les Coloſſes d'un pays ſont des nains à ſes yeux, & les trophées de l'ambition, des jouets entre les mains des enfans. Les charmes de cet état ſont l'indépendance dans les idées, le pouvoir de tout dire, l'agrément de n'être étranger nulle part. Les uns Vous recherchent par vanité, les autres pour leur plaiſir, & les liaiſons qui en reſultent, ſont à l'abri de ces odieuſes traverſes, que ſuſcite l'intérêt perſonnel dans la plûpart des autres conditions.

Ces différentes raiſons auroient ſans doute décidé Mr. de *Voltaire* à vivre pour lui, & une autre devoit toûjours le ramener en France. Vous avouerés qu'en Allemagne les talens

& le Bel-eſprit ne font encore qu'une médiocre ſenſation ſur la plûpart des perſonnes. Vous laiſſés Vos Savans & Vos Ecrivains dans une eſpèce d'oubli, ou Vous les eſtimés de loin, & ne les connoiſſés que par leurs livres. C'eſt renoncer à l'une des plus grandes douceurs de la Société. Car un homme vraiment inſtruit, qui mêle dans le cours d'une converſation facile des idées heureuſes à des reſſouvenirs curieux, Vous donne à chaque inſtant le plaiſir de l'entendre & le plaiſir plus vif encore de briller Vous même. C'eſt fort bien fait d'écrire un beau livre, mais nous avons des Bibliotheques immenſes, & les plus grandes villes renferment tout au plus ſix ou ſept perſonnes qu'on déſire de rencontrer, & qu'on craint de perdre. Les gens du

monde ſont trop peu inſtruits pour n'être pas dans la monotone néceſſité de ſe répéter ſans ceſſe : les gens de Lettres ont trop peu d'uſage pour jetter ſur leurs connoiſſances la parure qui en cache la péſanteur. Un commerce ſuivi, détruit inſenſiblement la frivolité des uns & la roideur des autres. Ceux-ci s'apperçoivent enfin, que dans leurs plaiſanteries ſur la légereté de l'eſprit françois, ils confondent la ſuperficialité avec l'Art aſſez difficile de ſuppléer à ce qui manque, par l'eſprit d'autrui, ſans qu'on réconnoiſſe à chaque inſtant les emprunts & les réminiſcences.

Je ne ſais, Madame la Comteſſe, ſi j'ai ſuffiſamment éclairci Vos doutes, mais il me reſte encore le point le plus important à remplir, c'eſt de

Vous remercier de toutes les choſes honnêtes qui accompagnent Vos obſervations. Tout homme délicat eſt ſenſible aux louanges, mais on l'eſt doublement à celles des femmes qui ont un tact ſi juſte, & l'expreſſion enchantereſſe. Mon Héros que je n'oſerois jamais nommer mon modele, conſerva toute ſa vie des liaiſons avec Votre ſexe. Madame la Marquiſe de *Ruppelmonde*, Madame de *Fontaine-Martel*, Madame la Maréchale de *Villars*, Madame la Maréchale de *Richelieu*, Madame la Marquiſe du *Chatelet*, Madame la Margrave de *Bareuth*, Madame la Ducheſſe du *Maine*, l'honorerent de leurs ſuffrages, & lui permirent de les faire ſervir à ſa gloire. Pour y mettre le comble, je rappellerai ſurtout la protection d'une Souveraine uni-

que, dont les mains ſoutiennent avec tant de force les rênes d'un ſi vaſte Empire, & qui après s'être fait reſpecter de ſes voiſins, paroît au milieu de l'Europe pour pacifier les Nations, ou protéger la liberté des mers. On voit ordinairement les Princes ſe réunir par des Traités, pour aſſurer le ſuccès de leurs armes: nous venons de voir une Conféderation d'une nouvelle eſpèce, qui n'a pour but que la tranquillité générale, & l'harmonie entre les Puiſſances maritimes. La *Sémiramis* du Nord, au milieu des ſoins d'une auſſi glorieuſe adminiſtration, trouvoit du tems pour s'entretenir avec le Philoſophe de *Ferney*, & daïgna regretter ſouvent que le grand âge de cet homme rare ne pût franchir l'immenſe in-

tervalle qui ſépare le *Rhône* & la *Newa*.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

MADAME LA COMTESSE

Votre &c.

HISTOIRE

HISTOIRE LITTERAIRE

DE

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Lorsque des évenemens pareils à ceux que nous avons racontés dans le Volume précédent, arrivent à des hommes célebres, les papiers publics s'en saisissent & les trompettes de la renommée les répetent dans l'Europe de cent façons différentes. Mr. de *Voltaire* laissa ce vain murmure se perdre dans la foule des bruits de ce genre, & il s'arrêta à *Mayence*, où le besoin de *sécher ses habits mouil-* l'an 1753.

lés du naufrage, comme il diſoit en plaiſantant, l'obligea de reſter trois ſemaines. La bienfaiſante maiſon de *Stadian* voulut envain l'arracher de ſa ſolitude, il demeura presque toûjours renfermé, roulant dans ſa tête les moyens d'obtenir juſtice, continuant, par habitude du travail, les *Annales de l'Empire*, & revoyant une nouvelle Edition de ſes Oeuvres que venoit de faire le Libraire *Walther* de *Dresde*. (*)

Il fût enſuite à *Manheim ;* & ſi quelque choſe avoit pû effacer de ſa mémoire les traces de ſes malheurs récents, c'eut été l'accueil flatteur qu'on lui fit à cette Cour brillante,

(*) Elle étoit en ſept Volumes in 8vo. Beaucoup de fautes ſe joignant à un extrême abus de la nouvelle orthographe, rendirent cette entrepriſe presque inutile aux Lettres & aux Bibliotheques.

qui s'eſt toûjours diſtinguée par le choix des perſonnes qui la compoſent, par ſa politeſſe envers les étrangers, & par des fêtes agréables & bien ordonnées. L'Electeur palatin étoit à ſon Château de *Schwetzingen*, lorsque Mr. de *Voltaire* eut l'honneur de lui être préſenté. C'eſt dans ce charmant ſéjour qu'on mit tout en uſage pour le diſtraire, ſans attenter cependant à cette liberté précieuſe, toûjours néceſſaire au génie, mais plus indiſpenſable encore pour une ame que le chagrin a nouvellement bleſſée. Dans l'intervalle que laiſſoient les plaiſirs, les Souverains recherchoient ſa converſation, avec cette affabilité encourageante qui accompagnoit toûjours leurs faveurs; & dépouillant dans des entretiens familiers l'éclat de leur rang, le mettoient à portée d'admirer l'eſprit &

le goût, réunis à la puiſſance & à la grandeur. Il parcourut avec attention tout ce que l'Electeur a fait dans ſa Réſidence pour les Arts utiles; monumens précieux, qui atteſteront à la poſtérité, que la bienfaiſance & la juſtice n'étoient pas ſes ſeules qualités.

1753. Il quitta *Manheim* pour *Strasbourg;* où ſes amis, conſultant ſes goûts plûtôt que leurs intérêts, lui propoſerent une maiſon hors de la ville. Il les y recevoit volontiers, mais ne la quittoit gueres que pour Madame la Comteſſe de *Lutzelbourg* dont le mérite & la raiſon rehauſſoient encore les agrémens.

Toûjours occupé des *Annales de l'Empire*, il voyoit très ſouvent le célebre *Schöpflin*, & trouvoit dans ce ſavant Hiſtorien des ſecours, pour faire diſparoître d'un ouvrage travail-

lé au milieu de tant de contrarietés, les tâches inſéparables de la précipitation.

Les critiques ſéveres de ce morceau d'hiſtoire ont ignoré ſans doute, que Mr. *Schöpflin* partageoit les reproches qu'ils adreſſoient à l'Auteur, puisque celui ci lui remettoit ſes cahiers à meſure qu'il les compoſoit. D'ailleurs il n'eſt pas aiſé de ſe perſuader, que ce Savant eut laiſſé autant d'imperfections dans un livre, que ſon frere devoit imprimer pour ſon compte, ſans faire mention de l'attachement & de la réconnoiſſance qu'il devoit à Mr. de *Voltaire* pour un ſervice important rendu alors à ce même frere, établi à *Colmar*.

Son bienfaiteur voulant ſuivre lui même ſes opérations typograghiques ſe rendit auprès de lui, & accepta un appartement chez Madame *Gall*,

dont la tournure d'eſprit vive, pétulante, & ſans prétention, convenoit infiniment à un homme, qui recherchoit la ſocieté pour ſe délaſſer de ſes travaux. La ſituation de la ville lui plût au point, qu'il prit la réſolution de ſe fixer aux environs.

Il avoit déja propoſé des arrangemens au Duc de Wirtemberg, pour tenir de lui à titre d'Emphiteoſe un vieux château ſitué à *Horbourg*. Décidé à le remplacer par une maiſon ſuperbe, *Horbourg* ſeroit devenu ſans doute ce que depuis à été *Ferney*, ſans un Jéſuite, dont les mouvemens clandeſtins le menaçoient de nouvelles inquietudes. Il s'apelloit le Pere *Crouſt*, frere du Confeſſeur de Madame la Dauphine. On intéreſſa la Religion de cette Princeſſe, très pieuſe, en faveur des habitans de *Colmar*, dont les principes de Mr. de

Voltaire auroient pû altérer l'extrême ſimplicité. Le ſéjour qu'il y fit dura plus d'un an; interrompu ſeulement par une viſite à *Dom Calmet* Prieur de l'Abbaye de *Senones*. Il avoit connu ce ſavant Religieux pendant ſon ſéjour à *Cirey*. Après avoir rendu juſtice à ſes profondes connoiſſances, il le louoit ſurtout de l'exacte impartialité qui accompagnoit ſa plume. Il n'omettoit rien, le bien & le mal, le pour & le contre. Mr. de *Voltaire* le conſultoit, profitoit d'une bibliotheque aſſez bien fournie dans la partie de l'hiſtoire, & employoit le loiſir des jeunes moines à lui faire des extraits. Il mangeoit au refectoire, & ſe mit un jour à la ſuite d'une de leurs proceſſions; comme il étoit foible il s'appuyoit ſur ſon Secrétaire qui étoit proteſtant. Le Marquis *d'Argens*, devant qui on

racontoit cette anecdote, dit, que c'étoit la premiere fois qu'on avoit vû l'incrédulité s'appuyant ſur l'héréſie, marchant à la ſuite du Papisme.

Ce fût à *Colmar* qu'il fit la connoiſſance de ce Pere *Adam*, dont on a trop ſouvent parlé, pour que nous puiſſions nous diſpenſer de dire ce que c'étoit. Un de ces hommes, qui n'ont ni aſſez de qualités eſtimables ou utiles, pour avoir droit à des égards ſoutenus; mais auſſi qui ne ſont pas aſſez bornés, ou aſſez génants, pour devenir abſolument incommodes. Il avoit été Moine, de là le goût des tracaſſeries; Régent de College, de là des reſtes de pédantisme; empreſſé de plaire à Mr. de *Voltaire*, de là les querelles avec l'Evêque *d'Annecy*. Sur la fin de ſes jours, il n'avoit ni la ſoupleſſe d'un

Jéſuite, ni le zéle d'un Prêtre, ni la force de reſiſter aux humiliations. On l'avoit pris pour rien; on le renvoya avec dix Louis, & on ne lui fit nulle injuſtice. Ces prétendues confeſſions, ces repréſentations morales, qui ont fait le cadre de quelques mauvaiſes brochures, ne lui alloient point. Il eut été très gauche à ces ſortes d'exercices, mais il étoit habile aux échecs, très occupé à table, liſoit la gazette avec intérêt, & régloit une montre dans la grande perfection.

Le Pere *Croiſt*, un peu plus délié, faiſoit plus d'honneur à la Compagnie de Jeſus, & Mr. de *Voltaire* connoiſſant l'activité de ces Apôtres infatigables, ſe rendit aux invitations de Mr. le Maréchal de *Richelieu*, qui depuis longtems lui avoit propoſé un rendez-vous à *Lion*.

Il y paſſa trois mois, pendant leſquels une goute ſciatique dérangea tous ces projets. Les Médecins dont les reſſources étoient épuiſées, mirent à l'abri l'inſuffiſance de l'art, par le moyen des eaux d'*Aix en Savoye*. Indocile à leurs conſeils, il chercha auprès de Monſieur *Tronchin* dequoi conſolider une confiance chancelante : il ſe rendit, pour le conſulter au Chateau de *Prangin*, ſitué dans le pays de Vaud. Ce Naturaliſte habile commença par le diſpenſer des eaux, & attacha ſa guériſon à un regime exact, & à une patience plus difficile encore. La médecine pour cette fois eut raiſon; & le malade rétabli, put jouïr du plus beau ſite peut-être qui ſoit en Europe, de cette ſimplicité prévenante que donne la candeur des mœurs, & de cette bonhomie, qui

n'eſt pas l'ignorance des uſages, mais l'effuſion de cœurs pleins de franchiſe.

C'étoit peu pour lui d'admirer un tableau ſi intéreſſant; il réſolut de participer à tant d'avantages; & s'abandonnant à ce premier enthouſiasme, déja il acquiert partout des maiſons. Dans l'eſpace de huit jours il en eut une près de *Geneve*, une ſeconde à *Rolles* & une troiſieme près de *Lauſanne* apellée *Mont-Rion.*

Les Baillifs eurent ordre d'applanir tout ce qui s'oppoſeroit à ſon établiſſement, ſans cependant que le gouvernement parut s'en mêler. Ces facilités lui firent préférer *Lauſanne* à *Geneve;* il répétoit auſſi à ſes amis particuliers, que *Giannone* y avoit demeuré, & qu'il y fût enlevé, ſe promenant un jour dans une prairie dépendante de la Savoye.

L'eſpoir de poſſeder un homme auſſi célebre opéra une eſpèce de revolution. C'étoit pendant pluſieurs jours le ſujet unique des entretiens.

Ceux qui avoient un peu de goût, ſe promettoient bien de l'épurer au flambeau de ſon génie. Les Miniſtres craignoient que ſes principes ne répandiſſent cet eſprit philoſophique, que leur zéle adroit avoit eu ſoin d'écarter. Les citoyens tranquilles balançoient entre l'avantage que ſa célébrité devoit procurer à leur pays, & les ſuites de la diſſipation attachées à ſa maniere de vivre. Les demis Savans croyoient devenir des perſonnages. On ſe concertoit, on s'étudioit, on ſe préparoit, & l'on s'encourageoit enfin, en mettant dans la balance quelques traits, dont l'envie s'étoit toûjours armée contre lui, & qui l'avoient dévancé dans ce pays

là. Telle étoit cependant la magie de cet homme, que tant d'opinions différentes, alloient ſe confondre dans l'admiration, lorsqu'on avoit joui du charme de ſa converſation. Son extrême politeſſe, ſes manieres faciles, ſa gaité indulgente rendoient honteux ceux, qui étoient arrivés avec des préventions, & juſtifioient le plus grand nombre, qui apportoit chez lui cette émotion involontaire, que l'on éprouvoit en entrant dans le temple de *Delphes*.

En revenant de conſulter l'oracle on ſe rapelloit ſes geſtes, on répetoit chaque monoſyllabe. Pluſieurs chargeoient leurs tablettes de ce qu'ils avoient retenus, & une converſation que lui ſeul croyoit indifférente, eſt devenue le ſujet d'une lettre, ou a pris place dans un livre dont elle a fait l'ornement. Il eſt vrai, que l'o-

pulence qui regnoit dans ſa maiſon, ajoutoit au preſtige; & l'on conçoit ſans peine, que les Provinces voiſines envioient au petit pays de Vaud les lumieres & les agrémens qu'il y répandoit.

Il y avoit alors à *Lauſanne* une Societé choiſie, compoſée de femmes aimables & d'hommes inſtruits, qui mettoient leurs reſſources en commun, & donnoient à leurs talens une activité dont à chaque inſtant naiſſoient de nouveaux plaiſirs. Un des plus agréables étoit de jouer la Comédie. Mais la timidité ou plûtôt l'amour propre alloient interrompre ces amuſemens, car qui oſeroit jouer devant l'Auteur de *Zaïre?* Lui même fût au devant de cet inutile embarras & déſira de prendre part à leurs jeux, où l'eſprit entroit toûjours pour quelque choſe. Il trouva ſur-

tout dans la famille de Mrs. les Barons d'*Armanches*, celui qui plaît à tous les inſtans, & le talent de la déclamation à un degré de perfection bien plus rare alors que de nos jours. C'eſt à l'un d'eux qu'il écrivoit:

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur,
De mes écrits vous voilés la foibleſſe;
Vous leur donnés par un art ſéducteur
Ce qu'ils n'ont pas, la grace & la nobleſſe.
C'eſt bien raiſon qu'un ſorcier ſi flatteur
Pour ſon épouſe ait une enchantereſſe.

Il vit repréſenter *le Devin du village* & pluſieurs de ces Opéras nommés très improprement bouffons, & ſe réconcilia avec un genre, qu'il mépriſoit pour ne l'avoir pas examiné, & qu'il aima lorsqu'il le connut. (*) On ſe diſpoſoit à jouer

(*) On dit auſſi que *Bayle* ne pouvoit reſiſter à l'envie de voir des Spectacles où

Zaïre & quelques autres de ſes Tragédies. Mais il en ſollicita une de *Racine*, & on choiſit celle dont il faiſoit le plus de cas, *Iphigenie*. Sa préſence & ſes leçons diſent les Mémoires de ſa vie, animoient tous les talens, & dans peu de mois le Théatre de *Mon-Repos* acquit une eſpèce de célébrité. „ Peut-on avoir vû jouer „ à Mr. de *Voltaire* les rôles de *Lu-* „*ſignan*, de *Zopire*, d'*Euphémon Pe-* „*re*, & ne pas ſe revolter contre „ l'opinion générale qui en fait un „ mauvais Acteur? „ Nous penſons néanmoins qu'il s'attachoit trop à faire ſentir la beauté de ſes Vers d'affection, & que s'il s'en fût repoſé un peu

---

l'on rit. Dès qu'il y en avoit à Rotterdam, il s'affubloit de ſon manteau, y couroit comme un enfant & y étoit toûjours le dernier. *Supp. aux Mém. d'Artigni 7. Vol.*

peu plus ſur l'intelligence de ſes ſpectateurs, ſa déclamation eut été moins lente & plus naturelle. Curieux & rare ſpectacle! Un vieillard quittant à chaque inſtant les pinceaux de l'hiſtoire, pour ſe livrer avec la joye d'un enfant aux plus petits détails d'une troupe de Societé. Son indulgence, ſes ſaillies, ſon aſſiduité aux répétitions, en faiſoient des amuſemens bien au deſſus de la choſe même. Dans toutes ces ſéances, l'inſtruction étoit à côté de ce qui peut piquer & plaire; les loix de la prononciation, la maniere de dire les Vers, ces objets, où les hommes mêmes les plus habiles mêlent toûjours l'ennui de la leçon, & où la ſatisfaction de l'amour propre qui enſeigne, contraſte trop avec l'impatience de l'amour propre qui écoute, perdoient ce qu'ils ont de fatigant, dans

la bouche de ce patient & complaiſant inſtituteur. Dès le matin on le voyoit ſe promener dans ſes jardins, vêtu en Arabe avec une longue barbe, lorsque le ſoir il devoit jouer *Mohadar* dans *Fanime*, ou avec un habit à la Grecque, montrant *Narbas* à ſes ouvriers étonnés.

On l'a vû un jour ſortir d'une couliſſe en habit de *Luzignan*, ſuivre tout hors de lui la derniere Scène de *Zaïre*, ſe gliſſer ſur ſon tabouret ſans s'en appercevoir, jusqu'au milieu du Théatre, & ſe trouver à côté d'*Orosmane*, à l'inſtant où ſa jalouſe & pardonable fureur lui fait poignarder ſon amante.

Une autre fois dans *Alzire*, on le vit ſe précipiter ſur la Scène, & embraſſer les genoux d'une Actrice qui diſoit un morceau comme il l'avoit conçu.

Eſt-il bien vrai que ce ſoit moi qui ait fait ces Vers, diſoit-il en fondant en larmes pendant la belle Scène du quatrieme Acte de *Tancrede ?*

C'eſt pour ce Théatre qu'il refit *Zulime*, qui prit le nom de *Fanime.* Il aſſuroit avec une bonne foi rare & piquante, que cette pièce ne pouvoit jamais être bonne : „ C'eſt une „ femme qui court après ſon amant, „ arrive, aprend qu'il eſt marié, fait „ remettre ſes chevaux & repart. „ Et un Officier avoit un peu raiſon de dire :

Du tems qui détruit tout VOLTAIRE eſt la victime
Souvenés vous de lui, mais oubliés ZULIME.

Il faut l'entendre lui-même décrire cette vie & les agrémens dont elle étoit ſemée, „ Vous devriez,

„ (à Mr. *d'Arget*) venir faire quel-
„ que tour dans nos retraites, ſoit
„ de *Lauſanne* ſoit des *Délices*; nos
„ converſations pourroient être amu-
„ ſantes; il n'y a point de plus bel
„ aſpect dans le monde que celui de
„ ma maiſon. Figurés vous quinze
„ croiſées de face en ceintre, un ca-
„ nal de douze grandes lieues de long,
„ que l'œil enfile d'un côté, & un
„ autre de quatre à cinq lieues; une
„ terraſſe qui domine ſur cent jardins;
„ ce même lac qui préſente un vaſte
„ miroir au bout des miens; les cam-
„ pagnes de Savoye au delà du mê-
„ me lac, couronnées des Alpes, qui
„ s'élevent jusqu'au ciel en amphithé-
„ atre; enfin une maiſon où je ne ſuis
„ incommodé en rien que des mou-
„ ches au milieu des plus rigoureux
„ hivers. Madame *Denis* l'a ornée
„ avec le goût d'une Pariſienne; nous

„ y faiſons bonne chère; mais il fau-
„ droit un eſtomac; c'eſt un point ſans
„ lequel il eſt difficile d'être heureux.
„ Nous récitames hier une Tragédie;
„ ſi vous voulés un rôle vous n'avés
„ qu'à venir. C'eſt ainſi que nous ou-
„ blions les querelles des Rois, & cel-
„ les des gens de Lettres, les unes
„ affreuſes, les autres ridicules. „

Quelques innocens que fuſſent ſes plaiſirs, ils trouverent bientôt des cenſeurs. Les vieilles femmes diſoient, que leurs filles oublioient les utiles occupations du ménage, & le devoir des meres, pour des amuſemens frivoles. Ces murmures n'auroient cependant point eu d'effet, ſi Mr. de *Voltaire* n'avoit voulu mettre à profit ſon ſéjour à *Lauſanne*, & l'amitié de quelques Miniſtres, pour rendre à la mémoire ternie de Mr. *Saurin* l'éclat que lui auroient laiſſé

de grandes qualités, ſans le malheureux procès de *Rouſſeau*.

Pour être au fait de cette querelle, il faut ſe rapeller un paſſage ſur *Joſeph Saurin*, „ dégouté de ſon „ miniſtere, livré à la Philoſophie & „ aux Mathématiques il avoit préféré „ la France ſa patrie, la ville de *Pa-* „ *ris*, & l'Académie des Sciences, „ au village de *Berchier*. Pour rem- „ plir ce deſſein, il avoit falu ren- „ trer dans l'Egliſe *Romaine*, & il „ y rentra dès l'année 1690. L'Evê- „ que de *Meaux*, (*Boſſuet*) crut „ avoir converti un Miniſtre, & il ne „ fit que ſervir à la petite fortune „ d'un Philoſophe . . . . . *Joſeph Sau-* „ *rin* mourut en 1737, en Philoſophe „ intrépide, qui connoît le néant de „ toutes les choſes du monde, & „ plein du plus profond mépris pour „ tous ces vains préjugés, pour tou-

„ tes ces diſputes, pour ces opinions „ erronées, qui ſurchargent d'un nou- „ veau poids les malheurs inom- „ brables attachés à la vie humaine.„

Mr. de *Voltaire* ſollicita auprès des premiers Paſteurs de l'Egliſe de *Lauſanne*, une déclaration qui tendoit à la juſtification de Mr. *Saurin*, mais conçu en termes trop équivoques pour l'opérer. (*)

(*) „ Nous, les Paſteurs de l'Egliſe de Lau- „ ſanne, Canton de Berne en Suiſſe, décla- „ rons, que réquis de dire, ce que Nous „ pouvons ſavoir d'une accuſation intentée „ contre feu Mr. *Saurin*, ci-devant Pa- „ ſteur de la Baronie de Berchier au Bail- „ lage d'Yverdun, & touchant une lettre „ imputée au dit Sieur *Saurin* dans la- „ quelle il paroît s'accuſer d'actions cri- „ minelles & honteuſes, la dite lettre et „ la dite imputation étant imprimée dans „ les Supplémens de *Bayle* & de *Moreri* „ Nous déclarons, n'avoir jamais vû l'o- „ riginal de la prétendue lettre, ni connu

Cette déclaration fût la ſource d'une diſpute très acre & de chagrins bien amers pour ceux qui l'avoient ſignée.

Nous obſerverons dabord ſur le paſſage, que Mr. de *Voltaire* rempliſſant le devoir d'Hiſtorien, il ne faut pas lui faire partager le tort que pouvoit avoir Mr. *Saurin* en rentrant dans l'Egliſe romaine pour hâ-

---

„ perſonne qui l'ait vue, ni ouï dire qu'el-
„ le ait été adreſſée à aucun Paſteur de
„ ce pays, en ſorte que nous ne pouvons
„ qu'improuver l'uſage qu'on a fait de la
„ dite pièce. En foi de quoi nous nous
„ ſommes ſignés ce 30. Mars 1757. à Lau-
„ ſanne. „

A. D. C.

Premier Paſteur de l'égliſe de Lauſanne & Doyen.

N. P. D. B.

Premier Paſteur de l'égliſe de Lauſanne,

D. P. Paſteur.

ter une *petite fortune*, & nous remarquerons ſurtout, que les Paſteurs de l'Egliſe de *Lauſanne* ſe bornant à déclarer, *n'avoir jamais vû l'original de la Lettre* qui fourniſſoit matiere à toutes les accuſations intentées contre *Saurin*, ni *connu perſonne qui l'eut vue*, on ne conçoit pas quel pouvoit être leur crime. On leur reprocha cependant, *d'avoir eu l'impudence de ſigner une déclaration où l'on déſavouoit des faits de notorieté publique.* Le vertueux Monſieur de *Bottens*, faillit être dépoſé. Il n'avoit rien *déſavoué* cependant, mais ſeulement atteſté, que les titres contre Mr. *Saurin* n'étoient jamais parvenus à ſa connoiſſance.

Telle fût l'origine de cette affaire, dont on trouvera les détails dans le *Journal Helvétique.* Le zéle de quelques Miniſtres ſubalternes attaqua la

complaiſance de leurs confreres; les opinions ſe partagerent, on ajouta des circonſtances aux premiers faits, Mr. de *Voltaire* fût blâmé d'avoir rendu la déclaration publique; blâme très déplacé, puisque c'eſt le ſeul uſage qu'il pouvoit en faire. Peut-être ne ſeroit-il pas auſſi aiſé de le diſculper du paſſage qui donna lieu à cette guerre eccléſiaſtique. Si des vues purement humaines, comme il en convient, dirigerent le changement de *Joſeph Saurin*, il trouvera peu d'aprobateurs, & ſi le Philoſophe croit pouvoir *mépriſer* interieurement *ces vains préjugés*, *ces diſputes*, *ces opinions erronées qui ſurchargent d'un nouveau poids les malheurs innombrables attachés à la vie humaine*, il doit à jamais accomplir les ſermens faits pour lui dans ſon enfance, & que ſa raiſon ratifie dans la ſuite.

L'aigreur qui préſide à ces eſpeces de diviſions, troubla les jeux qui occupoient ſa Societé. Les tracaſſeries qui commencent par varier les ſcènes uniformes de la vie, finiſſent bientôt par amener le dégoût. Ces inquietudes domeſtiques altérerent ſon humeur; c'eſt dans un de ces momens qu'il écrivit une certaine lettre à Mr. de *Haller* qui ne devoit jamais voir le jour, & que ce dernier devoit ſupprimer ainſi que ſa réponſe pour la gloire de tous deux.

Mr. de *Voltaire* imagina qu'une autre habitation n'auroit pas de pareils déſagrémens; & il crut que *Geneve* livrée toute entiere aux calculs du commerce, & aux ſoins laborieux d'une adminiſtration ſouvent inquietée, favoriſeroit ſes projets ſolitaires.

Il avoit cependant eu déja une légere diſcuſſion avec quelques Mini-

ſtres de cette ville pour avoir dit: „ Ce n'eſt pas un petit exemple des „ progrès de la raiſon humaine, qu'on „ ait imprimé à Genève dans cet Eſ- „ ſai ſur l'Hiſtoire, que *Calvin* avoit „ une ame atroce auſſi bien qu'un „ eſprit éclairé. Le meurtre de *Ser-* „ *vet* paroît aujourd'hui abomina- „ ble . . . . . „

Une lettre très modérée, mais forte de raiſon, ota pour jamais tout le danger de cette phraſe imprudente. Une grande partie des petits désagrémens qu'il a éprouvé, vient de l'extrême indiſcretion de ſes amis; qui faiſant trophée de ſa correſpondance, montroient au grand jour des écrits, qui devoient reſter dans le ſein de l'amitié. Peut-être auſſi ne faloit-il pas faire à une phraſe déplacée l'honneur d'une ſcientifique

refutation, & ſe contenter des jolis Vers qu'on lui adreſſa dans le tems:

SERVET eut tort & fût un ſot
D'oſer dans un ſiècle falot
S'avouer Antitrinitaire;
Et nôtre illuſtre atrabilaire
Eut tort d'employer le fagot,
Pour refuter ſon adverſaire;
Et tort nôtre antique Sénat,
D'avoir prêté ſon miniſtere
A ce dangereux coup d'Etat.
Quelle barbare inconſéquence!
O malheureux ſiècle ignorant!
Nous oſions abhorrer en France
Les horreurs de l'intolérance
Tandis qu'un zéle intolérant
Nous faiſoit bruler un errant!
Pour le Cenſeur épiſtolaire,

Qui de ſon pétulant eſſort,
Pour exhaler ſa bile amere,
Vient reveiller le chat qui dort;
Et dont l'inepte Commentaire
Mit au jour ce qu'il eut dû taire
Je laiſſe à juger s'il a tort.
Quant à vous, célebre VOLTAIRE,
Vous eutes tort c'eſt mon avis;
Vous vous plaiſez dans ce pays,
Fêtez le Saint qu'on y revere.
Vous avez à ſatieté
Les biens où la raiſon aſpire,
L'opulence, la liberté,
La paix, qu'en cent lieux on deſire,
Des droits à l'immortalité
Cent fois plus qu'on ne ſauroit dire:
On a du goût, on vous admire,
TRONCHIN veille à votre ſanté,

Cela vaut bien en vérité
Qu'on immole à ſa ſureté
Le plaiſir de pincer ſans rire.

Il obtint l'agrément de s'établir ſur 1757.
le territoire de la République; & acquit une jolie maiſon apellée *les Délices* ſituée à un quart de lieue de *Geneve*. Ayant remis ſa ſanté entre les mains de Mr. *Tronchin*, il s'occupa de l'Edition de ſes Oeuvres, dont il n'y avoit point encore de collection complette. Sans ceſſe imprimées furtivement en France, on les accommodoit à l'eſprit du miniſtere; défigurées en Hollande, on y introduiſoit des ouvrages étrangers, qu'on vendoit à la faveur d'un nom illuſtre; morcelées en Allemagne, où les Libraires honnêtes, mais n'oſant risquer de grandes entrepriſes, les publioient en détail. Meſſieurs *Cramer*,

qui réuniſſoient à une extrême probité les connoiſſances des gens de Lettres, & les talens agréables à cette facilité dans les affaires premiers fruits d'une heureuſe éducation, propoſerent à Mr. de *Voltaire* de remplir ſes vues. Ce ne fût point une affaire d'argent. L'Auteur promit de revoir ſes ouvrages, & les Editeurs d'en faire jouïr le public aux moindres frais poſſibles. Voilà tout le contrat, exécuté des deux parts avec une bonne foi, qui dans le cours de vingt ans n'a jamais été altérée. Mr. *Cramer* l'ainé étoit ſurtout ſon ami & ſon conſeil, & il nous a dit pluſieurs fois, que c'étoit l'homme le plus agréable & le plus ſolide, le plus frivole & le plus ſage, qu'il eut rencontré dans le cours de ſa vie.

Outre ces deux avantages, il s'aplaudiſſoit d'avoir trouvé dans ſa retraite

traite une Societé empreſſée d'aller au devant de ſes goûts. Les Génevois, cités de tout tems pour leur amour de l'étude, commencerent à ſe livrer à la Littérature. Pluſieurs parmi eux, ſans être gens de Lettres par état, en avoient l'eſprit & les connoiſſances. Mais au lieu de les publier de tems en tems pour acquérir une très douteuſe réputation, ils les dépenſoient dans le commerce journalier. Les citoyens de *Geneve* en général, ne ſont point aimables comme les autres hommes. Ils ont un langage à part, mais lorsqu'on a une fois ſaiſi l'eſprit de leur vie ſociale, il y a peu de pays qu'on préfére au leur, lorsque l'âge tumultueux des paſſions a fait place aux goûts tranquilles.

Malgré ces convenances, il éprouva qu'il y avoit des con-

trarietés partout. Il ne lui étoit pas permis de jouer la Comédie dans ſa propre maiſon. Qui croiroit qu'une ville auſſi éclairée proſcrit les Théatres de Societé, & qu'elle ferme les yeux ſur la néceſſité des délaſſemens honêtes, propres à arracher le peuple oiſif à ces raiſonnemens politiques, qui entretiennent une ſourde fermentation ſi contraire à la publique félicité. Mr. de *Voltaire* fût obligé de faire conſtruire aux *Délices* un petit Théatre volant, & de ſe ſoumettre à toutes les peines qu'il faut ſe donner pour violer les loix avec quelque ſureté. On joua *l'Orphelin de la Chine*, on redonna *Fanime*, mais bientôt les Acteurs contrariés, renoncerent à des plaiſirs que le miſtere rendoit trop imparfaits.

Nouvelle réſolution de chercher un pays plus tolérant. Monſieur de

Broſſes, Préſident au Parlement de *Dijon* lui offre le Château de *Tournay*, ſitué à trois quarts de lieues de *Geneve*. Il l'accepte, & conclut un marché précipité, qui devint l'occaſion prochaine d'une brouillerie avec le vendeur.

Tournay fût donc arrangé pour un 1758.
Spectacle. Il ſeroit curieux, mais il n'eſt pas aiſé, de décrire le Théatre qu'il y fit élever. Les chaſſis des couliſſes étoient couverts d'oripeaux en clinquant, & de fleurs de papier. Le fond repréſentoit des arcades percées dans le mur. Au lieu de friſes c'étoit un drap, ſur lequel étoit peint en couleur canelle un immenſe ſoleil; & malgré tout ce qu'on put lui repréſenter, c'eſt ſur un pareil Théatre qu'il joua *Alvarès* dans *Alzire*, *Narbas* dans *Mérope*, *Argire* dans *Tancrede*. Le Duc de *** y joua un

jour *Gengiskan*, *Voltaire* ne diſoit rien, le Duc fût à lui, „ Eh bien Monſieur „ êtes vous content? comment trou- „ vez-vous que je m'en ſuis tiré? „ *A merveille parbleu! comme un Duc & Pair!*

Comment expliquer une pareille contradiction ? un homme qui avoit ſi ſouvent déclamé contre la mesquinerie des Théatres de France, qui connoiſſoit auſſi bien la machine tragique, qui poſſedoit mieux que perſonne la magie des effets, qui formoit ſi parfaitement les Acteurs, & qui cependant prive ſes pièces du preſtige de la Scène, & aſſocie volontairement les beautés de ſes ouvrages à ce coſtume ridicule.

Malgré ſes efforts pour attirer des ſpectateurs, les citoyens n'oſoient pas trop y paroître. Ceux qui avoient

de l'ambition, s'en abſtenoient même tout à fait. Aller, ou ne pas aller à la Comédie de *Tournay* devint une affaire de parti. Quelques ouvrages qui parurent alors, ſortis de plumes célebres, donnerent une eſpèce de conſiſtance aux réſolutions des deux partis. Comme les têtes s'échauffoient, Monſieur *Tronchin Boiſſier*, Procureur Général, homme ſage & propre à tout concilier, alla chez Mr. de *Voltaire* & lui fit entendre, que ſi ces troubles naiſſants continuoient, la République ſeroit forcée à un ſacrifice qu'elle feroit avec peine, mais qu'elle devoit aux loix & à ſa tranquillité. Il réſiſta aux conſeils de l'amitié & aux repréſentations d'un Magiſtrat éclairé. Alors on propoſa de faire une loi, qui défendit à tout citoyen de jouer la Comédie en quelqu'endroit que ce fût.

Le Procureur Général toûjours ami de la paix & de la raiſon, & ſachant que rarement les Etats doivent publier des loix générales à propos d'un évenement paſſager, invita chez lui tous les Acteurs, & les engagea de renoncer en faveur du patriotisme, à un amuſement qui détruiſoit l'harmonie politique. Chacun fit ſa déclaration au premier Sindic. Cette docilité eut aumoins autant de cenſeurs que de partiſans. Les premiers ſe fondoient ſur ce qu'il y avoit toûjours quelque danger à laiſſer entrevoir au peuple la foibleſſe du Gouvernement, & en aprouvant les principes, ils déſiroient qu'on attendit d'autres circonſtances, pour en faire uſage. A peu près dans le même tems, on uſa de rigueur contre *Emile* & le *Contrat ſocial.* Il y eut même une eſpèce de décret de priſe de corps,

maladroitement accordé contre *Rouſſeau*, & le parti du peuple, déja excité par les querelles de la Comédie, trouva alors un Chef ſage mais décidé, capable & vertueux, actif & plein de ſang froid. On diſputa ſur le droit des empriſonnemens. Une foule d'intérêts étrangers vint ſe mêler à cette cauſe premiere, le ſouffle des paſſions alluma l'incendie, qui ne s'éteignit que par des ſecours, toûjours dangereux, qu'il falut apeller du dehors. Mais nous nous écarterions de nôtre ſujet, ſi nous entrions dans un plus long détail ſur les grands troubles de cette petite Republique. „ Les Genevois ne ſavent pas être „ heureux, écrivoit la deſſus Mr. de „ *Voltaire*, Il eſt plaiſant qu'il leur „ faille trois puiſſances pour les ac- „ commoder au ſujet d'une querelle „ d'Auteur. Leurs tracaſſeries m'ont

„ amuſé dabord, & ont fini par m'en-
„ nuyer. „

Tracés par une plume impartiale ils fourniroient à l'Hiſtoire un tableau curieux. On verroit combien l'eſprit eſt inutile pour l'adminiſtration, & combien ſurtout la voix de la raiſon eſt foible, au milieu des intérêts perſonnels.

1757. Il étoit naturel cependant, qu'un Poëte tragique eſſayat chez lui les inſtructions qu'il deſtinoit aux hommes dans ſes cadres dramatiques; & l'on ne ſaiſit pas au premier coup d'œil, l'influence de ces amuſemens, (dont les Acteurs ne pouvoient être nombreux) ſur un peuple, irreſiſtiblement entrainé vers les ſpéculations du commerce, & que tous les Théatres du monde ne diſtrairont jamais de ſes utiles calculs.

Quant à *J. J. Rouſſeau*, il a pû ſe tromper ſans doute, & la loi dût l'avertir de ce qu'elle prenoit pour des erreurs; mais à un Tribunal plus ancien & plus reſpectable encore, il paroîtra indépendant des fletriſſures dont l'opinion marque certains ouvrages.

Les raiſons que Mr. de *Voltaire* croyoit avoir de ſe plaindre de lui, ſe trouvent dans une lettre qu'il adreſſa l'année 1767. à Monſieur de *Pezay*; où après avoir parlé des troubles arrivés alors dans la Republique il dit, que *d'abord Mr. Rouſſeau écrivit à Mr. Tronchin* le Medecin, & *alors ſon ami, qu'il ne remettroit jamais les pieds dans Geneve, tant que Mr. de Voltaire y ſeroit;* qu'enſuite *il excita contre lui le parti des Repréſentans & les Miniſtres;* qu'il voulut *l'engager dans une petite guerre au ſu-*

jet des Spectacles, lui *écrivant* qu'il *corrompoit ſa Republique en faiſant repréſenter des Tragédies dans ſes maiſons;* que non content de ſes premieres démarches, il *ſuſcita pluſieurs citoyens ennemis de la Magiſtrature, & les engagea à faire des reproches au Conſeil de Geneve de ce qu'il ſouffroit malgré la loi, un Catholique domicilié ſur leur territoire;* qu'à la ſuite de cela *Mr. Tronchin entendit lui-même un citoyen dire, qu'il faloit abſolument exécuter ce que Mr. Rouſſeau vouloit, & faire ſortir Mr. de Voltaire de ſa maiſon des Délices;* & que *prévoyant les troubles qui arriveroient*, il *réſilia ſon bail à vie des Délices & y perdit quarante-neuf mille livres outre trente mille francs employés à bâtir dans cet enclos. Mr. de Voltaire*, ſur tout cela en apelle au témoignage de *Mr. Tronchin & de toute la Magiſtrature de Geneve*, il

ajoute encore, que *Monſieur Rouſſeau le chargea auprès de Monſgr. le Prince de Conti, & Madame la Ducheſſe de Luxembourg*, de *Calomnies*, dont il ne veut point parler, *& je vous ſuplie de remarquer que la ſuite continuelle des perſécutions qu'il m'a ſuſcitées pendant quatre années, ont été le prix de l'offre que je lui avois faite de lui donner en pur don, une maiſon de campagne nommée l'Hermitage que vous avez vû entre Tournay & Ferney* . . . . . .

Les Mémoires de la vie de Mr. de *Voltaire* confirment ce fait, & rapportent que le Philoſophe chagrin répondit en ces mots:

„ Je ne vous aime point; vous „ corrompés ma République en don- „ nant des Spectacles dans votre „ Château de Tournay. „

Ces mêmes Mémoires ajoutent, que dans une ſeconde lettre *Rouſſeau* lui diſoit en propres termes : *Vous en avés menti* quoiqu'il eut en main la preuve du contraire, & telle eſt l'origine de cette animoſité qui n'a fait nul tort au *Citoyen de Geneve ;* mais dont les amis de Mr. de *Voltaire* ont ſouvent gémi. Eh ! ne faloit il pas reſpecter un homme malheureux, plein de génie, mais dépourvû de ce ſens droit & tranquille indiſpenſable pour vivre avec les hommes, & croyant qu'il ſuffiſoit d'avoir vécu avec eux, pour être en droit de ſe paſſer à jamais de leur ſocieté.

Ces deux Ecrivains célebres ne ſe ſont réunis que pour faire l'ornement de leur ſiècle. Tous deux ont eu des adorateurs ; l'un pour ſa gaité extrême & ſa maniere ſéduiſante,

l'autre pour ſa paradoxale originalité & le nerf de ſon ſtile. Le premier s'eſt acquis les biens de la fortune, dont il a fait un grand nombre d'heureux; l'autre a dédaigné les richeſſes & les ſoins qui les accompagnent. Celui-ci a eu plus d'influence ſur les mœurs particulieres, celui-là ſur les mœurs publiques. Tous deux ont imprimé à leurs ouvrages un caractere de nouveauté qui les transmettra à la poſtérité la plus reculée. Tous deux ont cherché dans l'Angleterre & dans la Suiſſe une retraite à laquelle ils ont enfin préféré *Paris*. Tous deux furent perſécutés, mais les ſerpents de l'envie ſont morts ſur le tombeau de l'un, & ſe dreſſent encore ſur les cendres de l'autre. *Voltaire* a un plus grand nombre de partiſans, *Rouſſeau* des défenſeurs plus zélés. Il nous ſemble que tous les deux ont

aſſez de titres à la gloire, pour diſpenſer leurs partiſans de dérober à l'un, les lauriers qui doivent ſervir à couronner ſon rival.

N'ayant pas réuſſi à attirer près de lui l'inſtituteur d'*Emile*, il fût plus heureux avec le ſang des *Corneilles*. Un homme de Lettres de *Paris*, lui apprit qu'une nièce de l'Auteur du *Cid* n'avoit pour toute fortune, que le ſtérile honneur de deſcendre de ce grand homme. Dèslors ſa maiſon devint l'azile de cette jeune perſonne; elle y trouva des ſoins de toute eſpèce, des maîtres pour ſon éducation, & cette aiſance, ſi douce pour ceux qui ne l'ont jamais connue. Il voulut cependant que Mademoiſelle *Corneille* dût à ſes Auteurs même une fortune plus ſolide. Une Edition du Théatre de ſon grand oncle, avec les obſervations du ſeul homme fait

pour les risquer, fût jugé le moyen le plus fûr & le plus décent. Ce *Commentaire*, qui étoit l'ouvrage de la bienfaiſance parut celui de l'envie. Comment une pareille idée a-t-elle pû s'accréditer ? ces pueriles reproches deviennent ridicules à force d'être répétés. La tyrannie n'a pas encore frappé nos opinions en Littérature, comme ſur d'autres ſujets. Il eſt libre à tout individu d'écrire, que *Racine* n'eſt point harmonieux, que *Moliere* eſt ſans gaité & ſans philoſophie, *la Fontaine* ſans naïveté & ſans graces, *Voltaire* ſans coloris, *J. J. Rouſſeau* ſans éloquence. On court risque d'être réputé ſans goût, mais non un envieux. Dailleurs *Boileau* avoit dit beaucoup plus de mal de *Corneille* que ſon Commentateur, (*)

(*) Voyez T. III. Comm. ſur Corneille.

& jamais on avoit penſé à le taxer d'une baſſe envie ; remarqués encore qu'il n'avoit pas accompag-pagné ſes réflexions de tout ce qui peut relever le génie du premier tragique François, comme a fait le critique moderne; que celui-ci n'a étendu ſes obſervations que ſur des fautes de goût & de langage, & il eſt auſſi impoſſible d'accorder à *Corneille* du goût & de la pureté, que de lui refuſer, la force & le génie. Enfin confondrons nous toûjours l'envie qu'excitent les contemporains & celle que les morts pourroient réveiller? Rarement cette derniere fait entreprendre des travaux penibles, ingrats & couteux.

Il étoit alors établi aux *Délices*; non avec le faſte d'un parvenu, mais comme un homme du monde, dont la

la maiſon étoit ouverte à la bonne compagnie. Il y procuroit du plaiſir, de la liberté, & les commodités de la vie: auſſi des perſonnes diſtinguées y abordoient de tous les coins du monde, & toutes remportoient dans leur patrie un ſouvenir inéffaçable de ce ſéjour enchanteur, & des traits échappés à l'hôte aimable qui en faiſoit le principal agrément. Un homme de beaucoup d'eſprit lui dit un jour en arrivant : *Hic eſt Mecenas Virgilius que ſimul; & ce ne ſeroit pas encore trop, Monſieur*, repliqua *Voltaire, pour vous bien recevoir.* Il étoit beaucoup plus gai à ſoixante & dix ans qu'à trente. Pourquoi? c'eſt qu'à un certain âge il mettoit moins de prix à la gloriole littéraire, & qu'on ſe tourmente beaucoup plus pour acquérir un grand nom que pour le conſerver. Il paſſoit con-

damnation ſur le plan de la *Henriade*. Un amateur avoit écrit ſur l'exemplaire qui étoit dans ſa Bibliotheque ces deux Vers:

ENEE eut ſon VIRGILE, ACHILLE eut ſon HOMERE,
BOURBON non moins heureux, a rencontré VOLTAIRE.

Il effaça le ſecond & y ſubſtitua:

JEANNE non moins heureuſe a rencontré VOLTAIRE.

Peut-être ſeroit-il à ſouhaiter qu'il eut tranquillement joüi de ſa réputation, & borné enfin le cours de ſes travaux; mais il ſavoit qu'il en eſt de *l'admiration comme de la flamme, qui diminuë ſitôt qu'elle ceſſe d'augmenter.* Toûjours dévoré du beſoin de la gloire, il commença alors ſes recherches ſur l'Hiſtoire juive, & attaqua ſans ménagement, & quelques fois

ſans avantage, ce peuple dont les reſtes épars & proſcrits, ſouffrent leurs malheurs avec un courage & une patience, qui ne ſont pas indignes d'un coup d'œil de la Philoſophie. Le Secrétaire ſavant & honnête qui leur a prêté ſa plume, (*) eſt peut-être le ſeul de tous ſes Antagoniſtes qui l'ait forcé à des désaveux, & même à des réparations. On ne conçoit gueres en effet, pourquoi l'Apôtre de la tolérance, a pourſuivi avec tant d'acharnement les reſtes d'une nation, trop punie de l'erreur de ſes premiers Chefs; dont la Religion n'eſt ni inquiete ni ambitieuſe, qui ne connoît ni la trahiſon ni la revolte, un peuple que les Etats n'emploient que ſur la liſte des impots, auquel on vend l'air qu'il reſpire, &

(*) Mr. l'Abbé G . .

qu'un injuſte préjugé condamne à la néceſſité de s'avilir, ou à l'impoſſibilité de vivre.

Il n'eut gueres plus de raiſon dans ſa querelle avec Mr. de *Pompignan.* Celui-ci accoutumé aux louanges de ſa Province, & ſurtout à cette ſupériorité qu'y donne une réputation établie dans la Capitale, vit peu d'inconvénient à confier à l'Académie Françoiſe ſon opinion particuliere ſur les dangers de la Philoſophie moderne. Dans ſon diſcours de remerciment on apperçut quelques alluſions; ſoit que le Philoſophe des *Délices* crut avoir une injure perſonnelle à venger, ſoit qu'il s'établit le défenſeur de la ſecte, il commença cette ſuite accablante de plaiſanteries, qui ſans rien diminuer du mérite d'un homme eſtimable, éloignent quelques fois la conſidération. Lorsque

l'on contemple cependant un homme de cet âge, au ſein de la fortune, au faite de la gloire, au milieu de toutes les jouiſſances, on eſt étonné qu'il livre ſa tranquillité à la merci du premier Ecrivain qui éprouvera ſa Philoſophie. Pourquoi demande-t-on ſouvent, laiſſer arriver jusqu'à lui, des Libelles & même des Cenſures trop ameres? voici comme ils parvenoient à ſa connoiſſance. Dans la pluspart des livres il ſe trouvoit cité, & l'on citoit auſſi ceux qui l'attaquoient, ſoit pour les combattre, ſoit pour s'en faire un appui. Ces paſſages éveilloient ſa curioſité; il ſe preſſoit de ſe procurer l'ouvrage, & dans le premier moment de l'humeur il ſe défendoit avec trop peu de modération. De là les termes durs, & même quelque choſe de plus; or comme il lui arrivoit ſouvent, de com-

mencer l'impreſſion d'un livre qui n'étoit fait qu'à moitié, il ne ſe donnoit pas le tems de laiſſer affoiblir les ſenſations douloureuſes & violentes que produiſent l'injuſtice, & même la critique lorsqu'elle s'exprime ſans ménagement. Le zéle de ſes amis n'auroit pas été muet, mais il devenoit inutile. Ils n'aprenoient qu'avec le public l'exiſtence de ces brochures vengereſſes, dont on n'oſoit pas toûjours lui parler, parcequ'il les déſavouoit; & comme jamais Auteur ne fût plus modeſte, & ne revenoit moins ſur ſes productions, il étoit extremement difficile de le préparer aux conſeils de l'amitié, & d'obtenir des ſacrifices ſi néceſſaires à ſa gloire. Il penſoit d'ailleurs, que les petits Ecrivains étant avilis, leurs plaintes ne parvenoient point à une certaine claſſe de citoyens. Idée fauſſe!

plus ils ſentoient la verge de la Satire, plus leurs cris retentiſſoient. Ainſi virent le jour ſucceſſivement tous ces différens pamphlets, réunis depuis ſous le titre de *Facéties pariſiennes*. En ſortant de ces jeux cruels il ſe livroit à des actes de bienfaiſance, & de généroſité. Un jeune Militaire qui avoit paſſé quelques jours chez lui, ſe trouvoit embaraſſé pour rejoindre ſon Corps. Il le pria de permettre qu'un de ſes chevaux fit la route avec lui, pour ſe former, & lui demanda de plus en lui remettant une bourſe, de vouloir bien ſe charger de l'argent de ſa penſion. La même plume qui compromettoit à chaque inſtant ſa gloire, ſervoit l'innocence des *Syrvens*, des *Montbaillys*, &c. & le même homme qui daignoit répondre aux D.... aux T.... écrivoit le moment d'a-

près à *Catherine*, à *Frederic* & à des hommes, que leur mérite avoit plus d'une fois apellé près des Trônes.

Ceux qui ont obſervé ces contradictions ont trouvé, que même ſes écrits n'en étoient pas exempts. Mais il y a une maniere bien aiſée d'expliquer ces inconſéquences. Un homme peut être conſidéré ſous différentes faces; être eſtimable dans un ſens, & ridicule dans l'autre. Lorsque *Dom Calmet* dit, que les arbres ont parlé, que le fleuve qui coule au pied du mont *Caucaſe* ſalua *Pythagore*, & qu'on ne ſauroit rejetter le témoignage qu'en ont rendu des Hiſtoriens très graves & très judicieux, c'eſt un Ecrivain crédule, auquel la critique a le droit de recommander plus de circonſpection; mais lorsque ce même *Dom Calmet* raproche avec autant de ſageſſe que

d'érudition, les ſentimens de l'Antiquité payenne ſur l'immortalité de l'ame, c'eſt un Philoſophe lumineux. On peut eſtimer & louer les P. P. *Porée* & de *Tournemine*, plaiſanter M. M. *Patouillet* & *Paulian*, & ne pas tantôt aimer, tantôt décrier la défunte Societé. Depuis que l'univerſalité des talens eſt devenue une manie qui a troublé toutes les têtes dans la République des Lettres, on n'évite plus ces contradictions apparentes & réelles. Autre cauſe : il enviſageoit tous les objets ſous leur côté plaiſant, & par ſyſteme il penſoit, que les idées des hommes ne méritent ni les ſavantes diſcuſſions dont on les honore, ni les méditations profondes qu'on leur accorde. Lorſque ſon amour propre ſe trouvoit bleſſé, le premier moment étoit à la colere, le ſecond à la plaiſanterie,

Cette derniere ſenſation eſt fort naturelle à un homme éloigné des grands Théatres, & auquel il parvient tout à la fois ſur ſon compte des injures & une apothéoſe, des marques d'eſtime & de confiance, avec des Satires & des Libelles. Celui qui ſe voit dans le même moment calomnié & exalté, finit par rire des jugemens humains. En France ſurtout, cette pluie d'horreurs qui tombe ſur quiconque a le malheur d'occuper le public, ne laiſſe aucune trace. Les Auteurs de ces méchancetés ſe font juſtice à eux mêmes, & désavouent par leur conduite leurs imprudens écrits. Enfin une troiſieme cauſe des mépriſes fréquentes ſur cet homme unique, c'eſt qu'on ne diſtingue pas aſſez les époques d'une auſſi longue carriere. Mr. de *Voltaire* fixé aux

Délices ou à *Ferney*, échappé des fers de l'eſclavage, loin de cet immenſe tourbillon, où les voix bruyantes de la médiocrité préſomptueuſe, couvrent les tranquilles réclamations du goût en faveur des vrais talens, n'eſt pas le même homme, qui voulant fonder une grande réputation, accompagnoit ſes ouvrages de tous les ſoins propres à les faire connoître, & gagnoit par le charme de ſes entretiens, ceux qui auroient refuſé leurs ſuffrages à ſes productions.

Nous nous en repoſons ſur nos lecteurs du ſoin d'appliquer ces obſervations aux évenemens lorsqu'ils ſe préſenteront, & nous continuons nôtre marche.

Entrainé par un penchant irréſiſti- 1760.
ble vers le Théatre, il l'enrichit encore de *Tancrede*. Richeſſe d'invention, pompe de Spectacle, intérêt

des perſonnages, élevation de ſentiment, tout s'y trouve réuni.

Quel beau naturel! quelle noble ſimplicité! quelle douce ſenſation on éprouve à la repréſentation de cette pièce! point de Bel Eſprit, point de hors d'œuvre philoſophique. On y reſpire un air de Chevalerie qui nous tranſporte aux ſiècles eſtimables où elle étoit en honneur. La pièce ne tient qu'à un fil qu'un mot d'*Aménaide* peut rompre. Malgré l'inſuffiſance apparente de ce moyen, l'ame toûjours occupée, toûjours agitée par les évenemens, éprouve un intérêt preſſant jusqu'au moment où *Tancrede* meurt. Le Spectateur attendri déſire qu'il vive pour *Aménaide*, & qu'il ait le tems de juſtifier le choix, un peu précipité des Chevaliers, qui lui déferent le commandement de l'armée, d'après une heureuſe prévention, plus

que d'après la connoiſſance de ſes talens.

Cette Tragédie n'excita pas dans le public un enthouſiasme ſans bornes, mais l'admiration s'eſt toûjours ſoutenue. Il n'en eſt pas de même d'une Comédie qui parut après *Tancrede*, *l'Ecoſſaiſe*. On y courut en foule; mais inſenſiblement la foule s'éclaircit, & l'on a vû que *Wasp* & *Ladi Alton* étoient d'étranges perſonages. Pourquoi Monſieur *Fréron* ſe ſeroit-il reconnu dans le perſonnage de *Wasp?* Tous les Journaliſtes, les Gazettiers quelconques, y étoient également attaqués. La Scène eſt fort mal placée en Angleterre. On ſait bien que les Périodiſtes de *Londres* peuvent remplir leurs feuilles de tout ce qui amuſe les méchans, ſans que leurs inventions obtiennent du Gouvernement l'attention la plus légere.

L'Ecoſſaiſe eſt un de ces ouvrages, que beaucoup de gens pourroient avoir fait, & dèslors Mr. de *Voltaire* ne perdoit rien au ſacrifice. De quelque côté qu'il jetta les yeux, il voyoit des palmes à moiſſonner, qui ne coutoient point de larmes à ceux qui le ſuivoient dans la carriere des Lettres. Cette incroyable fécondité étonne à chaque inſtant ; & on eſt obligé de paſſer ſous ſilence bien des ouvrages pour ne pas faire un Catalogue au lieu d'une Hiſtoire; & même pour croire poſſible tout ce qu'il a fait il faut ſe rapeller, que la nature lui donna: une très forte ſanté quoiqu'il s'en ſoit plaint pendant ſoixante années; l'amour du travail & une extrême facilité; l'univerſalité des talens & la paſſion de réuſſir dans tous les genres; une grande fortune pour tranquilliſer ſon imagination;

des amis enthouſiaſtes pour contre-balancer ſes envieux; la ſoif de la gloire pour dévorer toutes les difficultés; l'Art d'occuper ceux qui penſent, de ſéduire ceux qui doutent, & de plaire à tous; le ſentiment qui entraine les ſuffrages après avoir échauffé les ames; la force qui ſubjugue après avoir convaincu les eſprits; la raiſon qui fixe les opinions après avoir juſtifié ceux qui ſe ſont rendus. Il faloit cette réunion de qualités & de préſens, pour faire tout ce qu'a fait Mr. de *Voltaire*, & avec quelques-uns de moins, on auroit eu ſans doute un homme très extraordinaire, mais non un homme unique.

Et comment nommer autrement celui, qui dépoſitaire de tous les talens, paſſe avec rapidité de l'un à l'autre ſans qu'ils y perdent rien? Qui peut

s'attendre en ſortant de *Tancrede*, les yeux baignés de larmes, de devoir au même Auteur le tableau du plus vaſte Empire de l'Europe, & de voir la même plume embellir les fictions, & ſervir la vérité ? l'Hiſtoire de Ruſſie eſt tracée à grands traits. Il ne faut pas y chercher les détails que les habitans d'un pays aiment à trouver dans leur Annales, parceque leurs ayeux en font l'ornement ; ces tableaux de famille doivent être l'ouvrage de Peintres nationaux. Mais un royaume qui jusqu'au commencement de ce ſiècle avoit été étranger à l'Europe, préſentant aux Arts l'appas de la liberté & des récompenſes, choiſiſſant dans tous les pays policés ce que l'adminiſtration a de plus ſage, la politique de plus ſimple, le commerce de plus actif, l'induſtrie de plus utile, & devenant

venant dans quarante années l'égal des plus grandes puiſſances, & la terreur de quelques autres, devoit avoir pour Hiſtorien celui, que le *Siècle de Louis XIV* avoit recommandé à toutes les nations; un Ecrivain, accoutumé à développer les cauſes, & à ne laiſſer dans la mémoire des lecteurs, que les portraits des grands hommes, & les évenemens que la raiſon & l'humanité ont intérêt de connoître.

Mr. de *Voltaire* continuellement attaqué par des ennemis, punis ſans ceſſe & jamais corrigés, les réuniſſoit quelques fois dans la même Satire, & les montroit au public affublés de toute eſpèce de ridicules. Il étoit dur, mais rarement injuſte lorſque la paſſion ne s'en meloit pas. Dans les *Etrennes aux ſots* qui parurent au commencement de cette an- 1762.

née, il châtia un Hiſtorien ſans raiſon qui avoit inſeré des perſonalités odieuſes contre lui, dans une volumineuſe compilation.

On donna peu de jours après *l'Ecueil du Sage.* Le Parterre reconnut les traits d'un grand maître dans pluſieurs Scènes, & ſon hommage eut été bien plus ſoutenu, ſi l'on avoit pû tout à coup, paſſer de l'extrême gaité des deux premiers Actes, à la dignité des ſuivants. Reduite à trois, en mille ſept cent ſoixante & dix-ſept, le public y gagna, & la gloire de l'Auteur n'y perdit rien. Cette eſpèce de ſuccès ou de disgrace, influoit à peine ſur ſon exiſtence, livrée toute entiere alors à la famille infortunée des *Calas.* Scène douloureuſe! préſente encore à l'eſprit de tout le monde, & que nôtre ſiècle auroit tant d'intérêt de

cacher à la poſtérité. Ranimant ſes forces languiſſantes, il adreſſa des Mémoires à tous ceux, que l'humanité & la tolérance pouvoient rendre protecteurs de cette famille déplorable, & après avoir alternativement employé ſa plume & ſa fortune en faveur de l'innocence, pour donner encore plus de ſanction à cet acte bienfaiſant, il décida (ſans peine à la vérité) les oracles du Barreau (*) à joindre leurs plumes éloquentes à la ſienne, & tous à l'envi ſe diſputerent l'honneur, d'éclairer le public ſur une affaire funeſte dans ſon principe, & plus dangereuſe encore dans ſes conſéquences. Puiſſe l'exemple qu'il a laiſſé, engager ſes émules à prêter comme lui leur voix aux malheu-

(*) Meſſieurs *Mariette*, de *Beaumont* & *l'Oiſeau de Mauleon.*

reux! A quoi donc ſervira le génie, ſi ce n'eſt à rendre à l'innocence un luſtre que l'erreur ou l'impoſture lui enlevent? Des gens injuſtes cependant lui ont ſû mauvais gré, de s'être immiſcé dans la ſanglante Tragédie de *la Barre*, dans la ténébreuſe affaire du Comte de *Morangies*, dans les juſtes prétentions des eſclaves de Franche-Comté; comme ſi le droit d'être utile & d'éclairer les hommes, n'appartenoit pas à quiconque en a reçu le talent de la nature; & comme ſi ſes dons précieux, devoient s'exercer ſans ceſſe ſur les ingénieuſes frivolités, que l'eſprit invente pour amuſer l'oiſiveté.

Au milieu de ces ſoins généreux, une maladie violente le conduiſit aux portes du tombeau. Il en ſonda la profondeur ſans effroi, & attendit

l'ordre de la providence avec un courage reſpectueux. On a répété ſouvent que l'approche de l'heure fatale lui cauſoit des ſenſations bien différentes, mais on a confondu les regrets de quitter la vie avec une crainte mêlée de remords. Il n'avoit ni cette ſtoïque indifférence ſur les évenemens, ni les frayeurs involontaires d'une ame flottante entre les différens ſiſtemes des hommes. La bonté de ſa conſtitution, & les ſoins du Docteur *Tronchin*, réculerent le moment qui devoit terminer ſa deſtinée. Le premier uſage de ſes forces retablies, fût en faveur des martyrs de *Toulouſe;* & aux ſoins de réhabiliter la mémoire des hommes injuſtement proſcrits, il joignit ceux d'honorer les morts juſtement célebres. Son rival dans l'Art dramatique Mr. de *Crébillon* venoit d'achever

1762. une carriere brillante; il en publia l'Eloge. Dans les premiers regrets que laiſſe un grand homme enlevé aux Arts, on n'admet que les louanges ſans reſtriction, oubliant que la poſtérité qui juge de ſang froid, rejette préciſement celles-là. L'hommage rendu aux mânes de ce célebre Tragique parut encore l'ouvrage de l'envie à un Journaliſte partial. Comment! on veut nous perſuader que l'Auteur de *Mahomet*, d'*Alzire* & de *Tancrede*, étoit jaloux de *Xerxes*, de *Pyrrhus*, d'*Atrée* & *Thieste*? Cette fatigante répétition du même reproche nous a conduit plus d'une fois à examiner jusqu'à quel point il étoit fondé, & nous avons trouvé dans ſes ouvrages, une admiration ſoutenue de *Racine*, l'Eloge de l'*Encyclopedie*, de *l'Hiſtoire naturelle de Mr. de. Buffon*, du philoſophique

Traité des délits & des peines, du vertueux *Béliſaire*, de la ſavante *Hiſtoire de l'Aſtronomie*, du livre profond *ſur la félicité publique.* Sans doute il n'a pas nui à l'opinion avantageuſe que le public a adopté ſur Meſſieurs *Thomas*, *du Belloi*, *de la Harpe.* Quel eſt l'homme un peu diſtingué depuis vingt ans, qui n'ait pas trouvé dans ſes *Opuſcules* la récompenſe ou l'encouragement dû à ſes talens? Si quelques Ecrivains eſtimables peuvent s'élever contre ces obſervations, ce n'eſt pas l'envie alors, mais la haine qui l'égaroit. C'eſt un malheur ſans doute, lorsqu'un défaut ne peut être juſtifié que par un autre, mais il eſt certain que les deux *Rouſſeaux* Mr. *le Franc* &c. lui avoient fourni bien des querelles à venger.

Au reſte il eſt presque le ſeul, qui ait jetté quelques fleurs ſur le tombeau de *Crébillon*. Ses admirateurs même, ont gardé après ſa mort un ſilence, dont ſes mânes auroient plus à ſe plaindre que des juſtes reflexions de ſon Panégyriſte.

Tous les évenemens lui fourniſſoient des idées heureuſes. Jusque dans ſes plaiſanteries on voit des raports utiles ; &, choſe bien rare! jamais il n'écrivit uniquement pour écrire.

Cet *extrait ſuppoſé* par exemple *de la Gazette de Londres*, n'eſt rien moins qu'une ſimple ſaillie d'eſprit.

Londres du 20. Fevr. 1762.

„ Nous aprenons que nos voiſins „ les François ſont animés autant que „ nous au moins, de l'eſprit patrioti- „ que. Pluſieurs corps de ce Royau-

„ me ſignalent leur zéle pour le Roi
„ & pour la patrie. Ils donnent leur
„ néceſſaire pour fournir des vaiſ-
„ ſeaux, & l'on nous aprend que
„ les Moines, qui doivent auſſi aimer
„ le Roi, donneront de leur ſuperflu.„

„ On aſſure que les Bénédictins
„ qui poſſedent environ neuf millions
„ de Livres tournois de rentes dans
„ le Royaume de France, fourniront
„ aumoins neuf vaiſſeaux de haut bord;
„ que l'Abbé de *Citeaux*, homme très
„ important dans l'Etat, puisqu'il poſ-
„ ſede ſans contredit les meilleures
„ vignes de Bourgogne, & la plus
„ groſſe tonne, augmentera la mari-
„ ne d'une de ſes futailles. Il fait
„ bâtir actuellement un Palais, dont
„ le devis eſt d'un million ſept cens
„ mille Livres tournois, & il a déja
„ dépenſé quatre cens mille Livres
„ tournois à cette maiſon, pour la

„ gloire de Dieu; il va faire conſtrui-
„ re des vaiſſeaux pour la gloire du
„ Roi. „

„ On aſſure que *Clairvaux* ſuivra
„ cet exemple, quoique les vignes
„ de *Clairvaux* ſoient très peu de cho-
„ ſe. Mais poſſédant quarante mille
„ arpens de bois, il eſt très en état
„ de faire conſtruire de bons na-
„ vires. „

„ Il ſera imité par les *Chartreux*,
„ qui le vouloient même prévenir,
„ attendu qu'ils mangent la meilleu-
„ re marée, & qu'il eſt de leur inté-
„ rêt que la mer ſoit libre. Ils ont
„ trois millions de rentes en France,
„ pour faire venir des Turbots & des
„ Soles. On dit qu'ils donneront trois
„ beaux vaiſſeaux de ligne. „

„ Les *Prémontrés* & les *Carmes* qui
„ ſont auſſi néceſſaires dans un Etat
„ que les *Chartreux*, & qui ſont auſſi

„ riches qu'eux, ſe propoſent de four-
„ nir le même contingent. Les au-
„ tres Moines donneront à propor-
„ tion. On eſt ſi aſſuré de cette obla-
„ tion volontaire de tous les Moines,
„ qu'il eſt évident qu'il faudroit les re-
„ garder comme ennemis de la patrie,
„ s'ils ne s'acquitoient pas de ce de-
„ voir. „

„ Les Juifs de Bordeaux ſe ſont
„ cotiſés; les Moines, qui valent bien
„ les Juifs, ſeront jaloux ſans doute,
„ de maintenir la ſupériorité de la
„ nouvelle loi ſur l'ancienne. „

„ Pour les freres *Jeſuites*, on n'e-
„ ſtime pas qu'ils doivent ſe ſaigner
„ en cette occaſion; attendu, que la
„ France va être inceſſament purgée
„ des dits freres. „

„ P. S. Comme la France man-
„ que un peu de gens de mer, le
„ Prieur des *Céleſtins* a propoſé aux

„ Abbés réguliers, Prieurs, Sous-
„ Prieurs, Recteurs, Supérieurs, qui
„ fourniront des vaiſſeaux, d'envoyer
„ leurs Novices ſervir de Mouſſes, &
„ leurs Profès ſervir de Matelots. Le
„ dit Céleſtin a démontré dans un beau
„ diſcours, combien il eſt contraire à
„ l'eſprit de charité de ne ſonger qu'à
„ faire ſon ſalut, quand on doit s'oc-
„ cuper de celui de l'Etat. Ce diſ-
„ cours a fait un grand effet, & tous
„ les Chapitres délibéroient encore
„ au départ de la poſte. „

1763. La poſtérité ne verra pas ſans étonnement, le même homme ſaiſiſſant avec une égale ardeur ce qui peut amuſer & plaire, & les occaſions d'être bienfaiſant & généreux.

Il ſe préſenta un parti avantageux, pour cette Demoiſelle *Corneille*, dont nous avons parlé. C'étoit un Gentilhomme du pays de *Gex*, alors

Officier de Dragons, poſſédant une terre agréablement ſituée voiſine, du Château de *Ferney*. A l'ineſtimable préſent d'une femme raiſonnable & ſenſible, Mr. de *Voltaire* joignit une dot conſidérable, & goûta dans la ſuite la ſatisfaction de voir Mr. *Dupuis* (c'eſt le nom du mari de Mademoiſelle *Corneille*) employé avec ſuccès par le Miniſtere, & joindre au talent d'un Militaire actif, les qualités d'un époux honnête & complaiſant.

Avec quelle douceur les yeux ſe repoſent ſur les heureux qu'on a fait; ſurtout lorsque leur réconnoiſſance vous rapelle à chaque inſtant votre ouvrage!

Une autre eſpèce de ſatisfaction ſucceda. *Olympie*, qui venoit d'être repréſentée à *Manheim*, avec une pompe à peine ſoupçonnée des Comédiens

François, malgré leurs extrêmes prétentions, fût imprimée à *Paris*. Cette Tragédie, d'un genre auquel peut-être il faudra avoir recours pour reveiller le goût uſé du public, fût accueillie aſſez froidement. De ſimples lectures ne permirent pas de ſaiſir tout ce que ce Spectacle avoit d'impoſant; & cet évenement nous confirme dans l'idée que nous avons hazardée, que la pluspart des Tragédies ne devroient jamais être imprimées, ni paroître ſans le preſtige de la Scène.

Un Drame n'eſt pas comme un Poëme épique. Son premier mérite eſt l'action, & le jeu des perſonnages. Le lecteur ſe met rarement à leur place, & le coſtume, l'âge, la déclamation, doivent avertir la pluspart des hommes de ce qu'on veut leur faire comprendre. Les ames

froides veulent être échauffées par le jeu d'un Acteur, qui fera paſſer en elles l'eſprit de ſon rôle. Les ames frivoles ont beſoin que l'empire du talent enchaîne leur attention, les force à ſuivre les différentes gradations de l'intérêt, & les mene inſenſiblement à la cataſtrophe. Les hommes lents à la conception, trouvent dans un Comédien intelligent la clef de ce qui leur paroît obſcur. &c. &c.

Or la pluspart des ſpectateurs ſont dans ces différentes claſſes, & le très petit nombre de ceux, qui dans le ſilence du cabinet examinent une pièce d'après les ſenſations d'un goût épuré, ou d'un ſens droit, ne doit pas oter à ces réflexions le mérite de la juſteſſe. Pourtant conviendrons nous qu'un ſeul Auteur y fournit quelques exceptions. C'eſt l'inimita-

ble *Racine;* & encore faut-il avouer qu'*Athalie* ſon chef d'œuvre, gagne également à la repréſentation. Mr. de *Voltaire* lui-même a pluſieurs Tragédies qu'on ſait par cœur; mais pour un ou deux Poëtes qui ſemblent combattre nôtre idée, combien *Corneille*, *Crébillon*, & presque tous les tragiques modernes, ſont intéreſſés à ce qu'on l'adopte! Nous ne l'apliquerons cependant point à la Comédie, parcequ'elle parle beaucoup plus à l'eſprit qu'aux ſens, & que les hommes ont beſoin de conſulter ſouvent le miroir de *Thalie* pour s'y reconnoître.

Piron en ſortant de la pièce qui a donné lieu à ces reflexions, crut l'avoir jugée par un mauvais Calambour *o l'Impie!* Il avoit reçemment fait inſérer dans le *Mercure* une paraphraſe du *de profundis*, eſpèce d'amende

mende honorable au public, que la vanité conſeille quelques fois pour reveiller ſon attention laſſée.

Mr. de *Voltaire* ſe permit à cette occaſion une petite gaité:

Le vieil Auteur du Cantique à P . . ,
Humilié s'en alloit à la Trape
Pleurer le mal qu'il avoit fait jadis.
Mais ſon Curé lui dit: Bon Métromane,
C'eſt bien aſſez d'un plat *de Profundis*
Conſolés vous; le Seigneur ne condamne
Que les Vers doux, faciles, arrondis.
Ce qui ſéduit, c'eſt là ce qui nous damne;
Les Rimeurs durs, vont tous en paradis.

Une Epigramme ne prouve rien, & l'Auteur de *la Métromanie* mérite aſſurément d'être *damné*. Il y a autant de gaité, mais pas plus de juſteſſe dans ce quatrain ſur Mr. *le Franc de Pompignan*.

Savés vous pourquoi Jéremie
A tant pleuré pendant ſa vie ?
C'eſt que dèslors il prévoyoit
Que *** le traduiroit.

Ce Littérateur eſtimable devoit peut-être ſe diſpenſer d'avertir le public d'un mérite, qu'il ne lui conteſtoit pas ; mais après J. B. *Rouſſeau*, *Jérémie* ne pouvoit ſouhaiter un meilleur traducteur.

Ces plaiſanteries échappoient à Mr. de *V.* ſans méchanceté & ſans fiel : mais on eſt toûjours ſurpris, nous l'avouons, qu'elles ſe mêlaſſent aux occupations graves qu'il ſe donnoit alors. Il publia ſon *Traité de la tolérance*, qui par ſa profondeur, honoreroit un Docteur de Sorbonne, & par ſa modération ſeroit digne d'un Lettré Chinois. Il le mit ſous la protection de Mr. le Duc de *Choiſeuil*. Pouvoit-il mieux choiſir que celui, qui ren-

dant un double ſervice à la Nature & à la Religion, établit cette commiſſion ſage, dont le réſultat a été, que des enfans ne vont plus bégayer à l'autel des engagemens précipités?

Le *Traité de la Tolérance* devoit dans l'idée de ſon Auteur, affoiblir l'effet d'une certaine *inſtruction paſtorale* dans laquelle il n'étoit pas ménagé. Elle venoit d'une ſource que lui même avoit ſouvent troublée.

Il nous ſemble qu'on a dénaturé l'eſprit de ces ſortes d'ouvrages, deſtinés à inſtruire les fideles avec un eſprit de paix & de charité, & ſurtout à les conſoler. Ils ſont devenus des Satires ſacrées, où à l'abri de l'autorité & ſous le pretexte de la correction, on n'épargne ni les alluſions perſonnelles, ni les duretés. Souvent même ce ſont des injures déguiſées. Les perſonnes attaquées

croient pouvoir ſe défendre, cette défenſe donne occaſion de répondre, la réponſe mene à des diſcuſſions, dans lesquelles la ſupériorité du génie compenſe la différence des états, & ce n'eſt plus alors un Prince de l'Egliſe qui parle avec autorité, c'eſt la lutte de deux adverſaires qui ſoutiennent leurs opinions.

Mr. de *Voltaire* ſe préſenta dans l'arêne avec ſes armes ordinaires, le ſarcasme & la plaiſanterie, & quoiqu'elles ne triomphaſſent pas, elles écartoient cependant la conſidération, qui doit environner ceux qui portent la lumiere.

Le public détournant les yeux de ces petites querelles accueillit avec empreſſement, une nouvelle Edition de ſon *Eſſai ſur les Mœurs des Nations*. Tandis que des critiques un peu pédans, s'efforçoient de

chercher ces eſpèces de fautes qui tiennent à l'exactitude des dattes, les gens d'un eſprit juſte y trouvoient de beaux dévelopemens, & ce tact philoſophique, qui laiſſe périr dans un juſte oubli les évenemens douteux & inutiles pour ne conſerver que les faits inſtructifs, & dont les conſéquences ſont autant de leçons pour le genre humain. Il fit paroître quelque tems après les *Additions*, qui contenoient ce qui s'étoit paſſé juſqu'à l'année 1761. On put voir dans ce petit ouvrage combien il eſt difficile d'écrire une Hiſtoire contemporaine. Sans doute que les actions des hommes, doivent toûjours être vues à une certaine diſtance, pour que l'on n'apperçoive pas les petits intérêts qui en ont été l'origine. Lorsque les Législateurs de la République des Lettres ont preſcrit à l'Hi-

ſtoire une marche grave & ſérieuſe, ils ont impoſé à ceux qui l'écrivoient la néceſſité de faire une eſpèce de Roman moral, accomodé aux vues des Gouvernemens & à la vanité des hommes en général.

On a cru affoiblir le mérite de *l'Eſſai ſur les Mœurs des Nations*, en le rapprochant du *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle* de l'éloquent *Boſſuet*; ces deux morceaux ne doivent point être comparés. Ce n'eſt pas le tableau de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'univers, que Mr. de *Voltaire* a préſenté dans un ſeul cadre, mais il a cru utile de montrer, combien les inſtitutions ſont encore imparfaites, les loix obſcures, les mœurs mal policées, les moyens mal diſtribués, les partages inégaux. Il a voyagé ſur la terre entiere, & promenant attentivement ſes regards ſur toutes

les parties, il a vû les traces brulantes de l'ambition, qui n'avoit laiſſé ſur des Cantons immenſes que des ronces, des épines, & des bruyeres; plus loin des plantes vigoureuſes croitre ſur un ſol engraiſſé de la chair des victimes que la guerre a immolées & aroſé par des fleuves de ſang; ſur les bords de l'*Ebre* une furie marchant lentement au ſon de quelques inſtrumens lamentables, conſommer les ſacrifices de l'inquiſition; par tout le deſpotisme, frappant avec un ſceptre de fer des hommes enchainés, dupes éternelles de ce prétendu contract, entre celui qu'il dépouille & la force qui le protege. Il a fouillé ſous les ruines, en a tiré les ſtatues de quelques Princes célebres, qui y étoient enſévelies, & a répandu la gloire ſur leurs mémoires injuſtement traitées.

1764. A l'âge de ſoixante & dix ans, Mr. de *Voltaire* ſe découvrit un talent nouveau celui de conter; & à cette époque de la vie, où l'on s'exprime difficilement, parceque l'on conçoit avec peine, il choiſit le genre où la facilité eſt la premiere des graces. On avoit imaginé jusques-là, qu'un conte étoit l'azile de la licence, & le titre ſeul une eſpèce de ſauvegarde contre les timides ſcrupules de la pudeur. *Les trois manieres*, *l'Origine des métiers*, *Azolan*, ramenerent ce genre à la décence, & l'on vit, qu'il étoit poſſible de plaire, ſans la trop facile reſſource de l'extrême liberté.

Quiconque ſeroit entré dans ſon attelier, auroit vû le génie de *la Fontaine* broyer dans un coin les couleurs agréables pour ces eſpèces de tableaux, & d'un autre côté la Mu-

ſe de la Tragédie choiſir les couleurs ſombres & terribles qui devoient peindre une des plus grandes révolutions qui ait troublé le monde, & repréſenter les tiranniques Auteurs de ces effrayantes proſcriptions, qui firent ruiſſeler le ſang dans Rome ſubjuguée, & renverſerent la ſtatue de la liberté, au milieu des victimes qui venoient de lui être ſacrifiées.

Cette Scène horrible, transportée ſur le Théatre de *Paris*, n'obtint que de médiocres aplaudiſſemens. La raiſon étoit que l'exécution ne répondoit pas au ſujet. On s'attend ſurtout à de plus beaux détails au moment que les Triumvirs ſe partagent le monde. L'Epiſode de *Servilie* a quelque choſe de romanesque dans un ſujet trop connu, pour que le ſpectateur puiſſe ſe prêter au beſoin du Poëte, qui cherche

dans ſon imagination ce que l'Hiſtoire lui refuſe.

Il y a dans la préface une phraſe digne de remarque. „ J'ai fait une „ étude particuliere de l'Hiſtoire, & „ non pas du Théatre que je connois „ aſſez peu, & qui me ſemble un ob„ jet de goût plûtôt que de recher„ che. „ La Préface de ce petit Volume dementoit l'Auteur.

Nous ne ſavons ſi c'eſt pour venger *les Triumvirs* de l'indifférence du public qu'il donna une ſuite du Diſcours aux *Welches*, ſuite encore plus inutile que la premiere partie. Etoit-ce donc un grand ſacrifice que celui d'un petit morceau de Littérature, dont l'idée ne lui apartenoit pas, & dont les détails embaraſſoient, même l'amitié de ſes plus zélés défenſeurs ? La premiere marque de reconnoiſſance que donne la poſtérité à un grand

homme eſt d'oublier peu à peu ſes foibleſſes. Alors les petits nuages qui troublent l'éclat de ſa gloire, diſparoiſſent inſenſiblement, la terre ne voit que les bienfaits qu'elle en a reçus, & le concert de ſes admirateurs n'eſt plus interrompu, par les voix du parti contraire.

Le public punit Mr. de *Voltaire* de ſes inadvertances par l'accueil qu'il fit aux *Lettres ſecrettes* imprimées à *Geneve*. On crut qu'elles troubleroient un moment le ciel de *Ferney*. Ses ennemis n'y trouverent que de la gaité, cette franchiſe qu'on ſe permet dans l'épanchement de la confiance, peu d'anecdotes, des jugemens ſains, l'activité d'une imagination ardente qui brule d'aſſurer ſes ſuccès. Malgré les lettres initiales D. L. B. (de la Beaumelle) il n'en étoit pas l'Editeur; un nommé *Vaugé* les avoit ſur-

prises à Mr. *Berger* par le ministere d'une femme de charge, & les avoit vendues à un Libraire.

On promet dans la Préface l'Histoire des querelles avec l'Abbé *des Fontaines* & *J. B. Rousseau.* Il n'y a pas un mot, ni de leur origine ni de leur suite. Observons cependant que la faim & la misere portent à d'étranges extremités, car elles seules peuvent conduire à violer ainsi les dépots de l'amitié.

La pluspart de ces lettres étoient adressées à Mr. *Tiriot* (*) & à Mr. *Berger.*

(*) Mr. *Tiriot* étoit d'une famille bourgeoise mais honnête. Sans être ni Littérateur ni homme d'esprit, il avoit du goût & de l'amour pour les Lettres, & s'étoit attaché par la plus grande admiration à Mr. de *Voltaire*, lequel naturellement facile, lui avoit fû gré de ses sentimens. Cet homme connu dans le monde sous le nom de

Il perdit cette année une bienfai- 1764.
trice dans Madame de *Pompadour*, que la mort arrêta au milieu de ſa carriere. Choſe bien rare dans ces ſortes de places! ſa faveur lui ſurvequit, & le philoſophique courage avec lequel elle ſubit ſa deſtinée, ſembla l'abſoudre de tous les reproches qu'on avoit cru pouvoir lui faire pendant ſa vie, j'ai presque dit pendant ſon regne. Sans épouſer aucun des deux partis, laiſſons à la politique le ſoin d'examiner quelle influence elle eut ſur le Gouvernement, mais que les Lettres aplaudiſſent à la protection, qu'elle leur valut!

Peu s'en falut que l'année ſuivan- 1765.
te elles ne fiſſent une plus grande per-

---

l'ami Tiriot avoit une mémoire prodigieuſe, & on le recevoit bien partout, parcequ'il recitoit des Vers de Mr. de *Voltaire* qui n'étoient point encore imprimés.

te encore. Mr. de *Voltaire* lui même entendit presque ſonner ſa derniere heure; au plus fort de la criſe il étoit gai, & récitoit aux perſonnes qui le ſoignoient des vers d'*Hudibras* contre les Medecins. Dans le même tems il ſe fit prendre meſure d'un tombeau placé à côté de l'Egliſe qu'il batiſſoit alors à *Ferney*. *Au moins*, diſoit-il, *ne me reprochera-t-on pas d'être un homme ſans prévoyance.* Ces deux traits qui nous ont été aſſurés pas des témoins oculaires, confirment ce que nous avons dit plus haut contre ceux, qui ont conſignés ſes prétendues frayeurs dans des *Teſtamens*, & des *Rélations* forgées à plaiſir.

Le deſtin lui laiſſa encore le tems de jouïr de ſa gloire, & particulierement du ſuccès d'un ouvrage important, qu'il venoit de publier. C'é-

toit *la Philoſophie de l'Hiſtoire*, dédiée à l'Imperatrice de Ruſſie, ſujet neuf, & ſi néceſſaire à quiconque adopte cette maniere d'inſtruire les hommes. Un Savant a relevé quelques erreurs, (*) & c'eſt un ſervice rendu à la vérité; mais il auroit pû ſe rapeller, que les faits hiſtoriques ne ſe détruiſent point par des témoignages contraires, puisqu'il eſt peu de ces faits qui ne ſoient aſſurés & démentis dans le même ſiècle. Dailleurs le but philoſophique de Mr. de *Voltaire* étoit bien au deſſus du travail d'un ſimple Hiſtorien; il enſeignoit à l'eſprit humain à poſer des bornes entre la crédulité & le pyrrhonisme, & à prendre des mains de la raiſon, le fil qui doit conduire dans ce labyrinthe

(*) *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire* par Mr. *Larcher*.

d'erreurs conſtruit par l'ignorance & la ſuperſtition. On a bien ſenti où il conduiroit; de là tant d'efforts pour le rompre, & forcer les hommes à battre les anciennes routes.

La *Philoſophie de l'Hiſtoire* éprouvera dans cinquante ans ce qu'éprouva trop une Tragédie de l'Auteur, *Adélaïde du Guesclin*. Trente ans auparavant elle étoit tombée. Remi-
1765. ſe au Théatre, elle eut cette année le plus grand ſuccès. Ainſi verra-t-on un jour, que ce que nous prenons aujourd'hui pour des erreurs, étoient les heureuſes découvertes d'un eſprit qui dévançoit ſon ſiècle.

Ces petites perſécutions jettoient dans ſon caractere une aigreur paſſagere. Un projet qu'il n'executa point, mais qu'il forma, donna lieu de répandre qu'il alloit chercher de nouveau

veau la paix & le bonheur dans un climat étranger. Il deſiroit faire ſa Cour à l'Electeur Palatin, & tous les arangemens étoient pris dans le même tems. Il écrivoit au Roi de Pruſſe que ſi ſes forces égaloient ſon zéle, il iroit encore mériter ſes bontés ; & pour troiſieme circonſtance il quitta *les Délices* pour ſe fixer tout à fait à *Ferney*, où voulant mener une vie un peu plus tranquille, il fit abattre ſon Théatre. Ces démarches combinées avec quelques lettres, ſuffirent aux fabricateurs de nouvelles; ils annoncent le départ de Mr. de *Voltaire*, & même fixerent le lieu de ſon nouveau ſéjour. Ce qu'il écrivit à Mr. *Collini* éclaircira le fait.

„ Mon cher ami, que ſon Alteſſe „ Electorale me diſe, prends ton lit „ & marche, & alors je vole à *Schwe-*

„ *zingen.* Il y a plus de huit mois que „ je ne ſuis ſorti de ma chambre. Je „ meurs en détail, & nous ne ſom- „ mes plus au tems des miracles. „ Je ſais bien qu'il y a des gens qui „ ont encore de la force à ſoixante „ & douze ans, les Patriarches „ étoient des enfans à cet âge. „

„ Ceux qui ont dit que je quittois „ mon petit Chtâeau de *Ferney*, ont „ été bien mal informés. Il eſt vrai „ que je me ſuis défait *des Délices*, „ mais c'eſt que je ne me ſuis pas „ trouvé aſſez riche pour les garder, „ & que l'état de ma ſanté, qui exi- „ ge la retraite la plus profonde, étoit „ incompatible avec l'affluence du „ monde que m'attiroit le voiſina- „ ge de *Genève.* J'ai jugé d'ailleurs „ que n'ayant qu'un corps, je ne de- „ vois pas avoir deux maiſons. Qu'il „ ſeroit doux pour moi, mon cher

„ ami, de paſſer quelques uns de mes „ derniers jours auprès d'un Prince „ tel que Mgr. l'Electeur! quel plai- „ ſir j'aurois, après lui avoir fait ma „ Cour, de m'enfermer dans ma „ chambre avec quelques Volumes „ de ſa belle Bibliotheque! Dans „ quelque triſte état que je ſois, je „ ne veux pas déſeſpérer de ma de- „ ſtinée; je me flatte toûjours de la „ plus douce de mes eſpérances. „ Mettés moi à ſes pieds, aimés-moi, „ & ſoyés bien ſûr que je ne vous ou- „ blierai jamais. „

Les mêmes nouvelliſtes qui répandoient le bruit de ſa prochaine émigration, racontoient auſſi qu'il ambitionnoit de jouer un rôle dans les troubles de *Genève*. Il eſt vraiſemblable que cette idée l'occupa quelques momens. Il avoit déja prêté ſa plume au peuple, qu'on apelloit *les*

Repréſentans, & ſe flattant que leur confiance les rendroit dociles à ſes vues, déja il projettoit d'établir dans leur ville liberté de Religion & de Théatre. Quelques uns des mécontens, voulant étayer leur parti de ſa plume & de ſes protections, le bercerent de ces eſpérances, & ſa crédulité prouve combien peu il étoit propre à opérer la conciliation. Cette idée (ſi elle a exiſté) fit bientôt place à une autre façon de penſer.

„ Nous avons dans ce moment „ ci, écrivoit-il, une petite eſquiſſe „ à *Genève* de ce qu'on nomme liber- „ té, qui me fait aimer paſſionné- „ ment mes chaînes. La République „ eſt dans une combuſtion violente: „ le peuple qui ſe croit ſouverain, „ veut culbuter le pauvre petit Gou- „ vernement, qui aſſurément mérite „ à peine ce nom. Cela fait de *Ferney*

„ un Spectacle assez agréable. Ce
„ qui le rend plus piquant est, de
„ comparer les différentes façons de
„ penser des hommes, & les motifs
„ qui les font agir : souvent ces mo-
„ tifs ne font pas honneur à l'huma-
„ nité. Le peuple veut une démocra-
„ tie décidée; le parti qui s'y oppose
„ n'est point uni, parceque l'envie
„ est le vice dominant de cette peti-
„ te ruche, où l'on distile du fiel, au
„ lieu de miel. La nature de leur
„ querelle n'est pas prête à finir; la
„ démocratie ne pouvant exister,
„ quand la nature des fortunes est
„ trop inégale. Mais je prédis, que
„ la ruche bourdonnera jusqu'à ce
„ qu'on vienne manger le miel. C'est
„ *Rousseau* qui a fait tout ce tapage:
„ il trouve plaisant du haut de sa
„ montagne, de bouleverser une vil-
„ le, tel que la trompette du Sei-

„ gneur, qui renverſa les murs de „ Jéricho. „

1766. Mr. de *Voltaire* commença cette année par un hommage dû à un Prince ſage & vertueux, que la France pleuroit encore. Cette pièce eſt dans ſes œuvres; elle nous donnera lieu de remarquer, qu'elles ſont des eſpèces d'Archives qui conſervent les faits intéreſſans. Il y a peu d'évenemens qu'il n'ait marqué d'un trait inéffaçable, & cette année ſeule nous en fournit plus d'un exemple. Un jeune homme infortuné, ayant à ſe reprocher peut-être d'avoir égaré ſon imagination dans des livres dangereux pour un âge qui ſe laiſſe plûtôt ſéduire que perſuader, victime d'une loi mal interprêtée, meurt entre les mains des bourreaux. Mr. de *Voltaire* pleure ſur ſes cendres éparſes, & lave aumoins ſa mémoi-

re de l'ignominie qui ſurvit à ceux que la peine a flétris.

Un autre homme qui avoit vû de près l'échaffaut, s'il n'y étoit pas monté, lui arrachoit des larmes. „ J'ai lû, diſoit-il, le Mémoire de „ Mr. *de la Chalotais;* malheur à tou- „ te ame ſenſible qui ne ſent pas le „ frémiſſement de la fievre en le li- „ ſant. Son *Curedent* (*) grave pour „ l'immortalité. Les Pariſiens gémiſ- „ ſent, ſoupent, & oublient tout. „

Il preſſentit l'innocence de Mr. de *Lally*, dans un tems où il n'avoit

(*) C'eſt avec un Curedent que Mr. *de la Chalotais* écrivit dans ſa priſon ce fameux Mémoire. Mr. de *Voltaire* auroit pris un intérêt bien plus vif encore à ce Magiſtrat s'il l'avoit connu perſonnellement. Il y avoit entre leurs caracteres des rapports marqués. Même vivacité, même agrément dans la converſation, même impatience, même courage.

que des accuſateurs, ou des perſonnes applaudiſſant à ſon ſupplice. Les eſprits étoient alors ſi prévenus contre cet Officier imprudent, que la lettre avec laquelle ſon defenſeur fonda les diſpoſitions, ne reçut aucun accueil de ces mêmes perſonnes, qui depuis ont concouru avec tant de zéle à la reviſion qui devoit réhabiliter ſa Mémoire.

Ce qu'on a voulu faire pour Mr. *d'Etalonde*, (*) ce qu'on a fait pour Mr. *de la Chalotais*, ce qu'on fait pour Mr. *de Lally*, prouve cependant

(*) Mr. *d'Etalonde* depuis Capitaine au ſervice du Roi de Pruſſe, (& dont nous aurons occaſion de parler) étoit compagnon du Chevalier *de la Barre*, & n'échappa au même ſupplice que par la fuite. En 1775. on lui refuſa une réhabilitation complette, mais on lui promit des lettres de grace, ce qui dans les circonſtances revenoit au même.

que leur défenſeur avoit raiſon. Lorſque le *Siècle de Louis XV.* parut, combien de gens s'éleverent contre la prétendue témérité d'un particulier, qui oſoit ſoupçonner d'erreur un grand corps dépoſitaire de la loi. L'évenement a encore prouvé que cette mépriſe étoit poſſible, & que Mr. de *Voltaire* n'étoit pas trop téméraire. Ce n'eſt jamais manquer de reſpect à des hommes que de croire qu'ils ont pû ſe tromper. Ceux qui s'attribuent l'infaillibilité, méconnoiſſent leur nature.

Pendant que cet Apôtre de la tolérance, reclamoit des réparations (inutiles à des cendres inſenſibles, mais conſolantes pour ceux, qui ſurvivant aux victimes de l'erreur, ſont condamnés par le préjugé à partager leur honte) il ſollicitoit auſſi la généroſité des têtes couronnées pour une

famille non moins infortunée que celle des *Calas*. Un Feudiſte de *Caſtres* apellé *Pierre Paul Sirven* fût accuſé d'avoir poignardé ſa fille pour l'empêcher d'abjurer la Religion proteſtante. Elle avoit été renfermée dans la communauté des *Dames régentes*, dont elle s'évada une nuit, excédée des mauvais traitemens qu'elle y eſſuyoit. Cette premiere démarche fût peut-être déja le commencement de ſa démence. Peu de jours après elle ſe précipita dans un puits. Le pere eſt accuſé de parricide, il ſe trouvent des témoins, la famille entiere eſt proſcrite, le pere & la mere ſont condamnés à être pendus, & leurs filles, déclarées complices, ſont bannies après avoir aſſiſtées à l'exécution de leurs parens. Cette horrible ſentence, dont l'injuſtice étoit prouvée même par le cadavre, puisqu'il

ne portoit aucune marque de violence, eut été exécutée, ſi les proſcrits n'euſſent trouvé dans la fuite la ſeule reſſource contre la force, armée du glaive de la juſtice. Mr. de *Voltaire* leur ouvrit ſa maiſon.

Avant de les venger il falloit les faire vivre. Il ſe rapella qu'une femme ſinguliere & bienfaiſante, étoit auprès d'un Roi, *qui ſeul de tous les Rois doit ſa couronne à ſon mérite.* (*) Protectrice née de tous les malheureux, elle obtint une aumone conſidérable du Monarque, à laquelle il joignit un billet digne d'être conſervé.

„ J'ai cru voir dans la lettre que „ *Voltaire* vous écrit, la raiſon qui „ s'adreſſe à l'amitié en faveur de la „ juſtice. Quand je ferai une ſtatue „ de l'amitié je lui donnerai vos traits.

(*) La Lettre de *Voltaire* à Mad. *Geoffrin.*

„ Cette Divinité eſt mere de la bien-
„ faiſance. Vous êtes la mienne de-
„ puis longtems, & votre fils ne vous
„ refuſeroit pas quand même ce que
„ *Voltaire* vous demande ne l'hono-
„ reroit pas autant. „

Le Roi de Dannemarc, le Landgrave de Heſſe, la Ducheſſe de Gotha, le Margrave de Baden, ſuivirent cet exemple, & le Roi de Pruſſe outre ſon aumone, offrit à cette famille déſolée un azile dans ſes Etats.

L'active charité de Mr. de *Voltaire* vint encore au ſecours de cette famille infortunée par des Mémoires éloquens, qui éclairerent la juſtice & ramenerent l'opinion publique, égarée par le jugement de *Caſtres*.

Il étoit ſi beau de conſacrer ſa plume à l'innocence méconnue! pourquoi la prêter à une vengeance perſonelle & publier les *honnêtetés littérai-*

res contre un homme, qui comme citoyen, ne méritoit pas les épithetes qui accompagnent ſon nom. Comme homme de Lettres il méritoit moins encore que l'Auteur de tant de chefs-d'œuvres, deſcendit avec 1767.
lui dans l'aréne. Mais il faut bien ſe réſoudre à convenir de ces diſparates perpétuelles, & à voir le Docteur *Panſophe* (*) à côté des *Scythes*. Les mœurs ſauvages de cette nation, oppoſées au faſte orgueilleux des anciens Perſans, fait le ſujet de cette Tragédie. Les tableaux qui nous avoient autrefois repréſenté les Ma-

(*) Brochure polémique contre *J. J. Rouſſeau* à l'occaſion de ſa diſpute avec Mr. *Hume*, qui n'intéreſſoit que lui, & à laquelle le public a pris part, nous ne ſavons trop pourquoi. Le plus curieux dans tout cela, c'eſt cette phraſe. „ *L'Angleterre s'eſtima heureuſe de me donner un azile* à quel excès de ridicule la vanité porte les plus grands génies!

hometans & les Chrétiens, les Américains & les Eſpagnols, les Chinois & les Tartares, ſans doute ſont plus forts de couleur, mais on reconnoît toûjours encore dans ce dernier les traits d'un grand maître, & cette belle ordonnance qui ſuppoſe un génie exercé & une profonde connoiſſance du Théatre.

Le public reçut cette pièce ſans enthouſiasme & ſans ennui, aplaudit aux belles Scènes, & l'écouta ſans cette inquiétude, que les égards dus à un grand homme n'ont pas toûjours arrêtée. Attention d'autant plus extraordinaire, que la pièce fût très mal jouée, les Acteurs n'ayant point ſaiſi l'intéreſſante ſimplicité qui fait le charme des premiers rôles. Les comparaiſons qu'on faiſoit avec *Alzire* ſont une leçon utile aux Ecrivains, avertis que le génie a ſes pé-

riodes, & qu'il vient un tems où le plus ſublime doit laiſſer l'aréne à des Athletes plus vigoureux. Le repos eſt la récompenſe que le Ciel deſtine aux talens & aux vertus. Les travaux de la vieilleſſe ſont l'ouvrage de la raiſon ſans ornement; alors elle eſt toûjours un peu peſante. A cet âge lent & pénible, on retrouve encore quelques étincelles de l'ancien feu : comme elles n'ont que des inſtants, les ouvrages ne doivent avoir que la même durée; mais s'engager dans une longue carriere eſt trop dangereux.

Mr. *du Belloi* eut ſur cette Tragédie une idée ſi heureuſe, qu'elle rendroit presque nos réflexions inutiles. Il dit à quelques Littérateurs, qui ſuivoient la carriere du Théatre.

O vous! dont la jeuneſſe eſt chere à
MELPOMENE,

Et qui vous disputant les honneurs de la Scène,
Du SOPHOCLE françois suivés de loin les pas:
Contre lui l'ignorance a déchainé la haine,
Vous les laissés rugir, & vous ne parlés pas!
Comme le SOPHOCLE d'Athenes (*)
Ne va-t-il dans ses fils trouver que des ingrats?

Cependant *la Guerre de Genève*, qui parut après les *Scythes*, ne justifie que trop ce que nous osions avancer. Sujet sans intérêt, exécution lente, détails satyriques, personnages froids, versification négligée,

(*) Les fils de *Sophocle* voulurent le faire interdire à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Pour toute défense il lût à ses juges quelques morceaux de l'*Oedipe à Colone* qu'il composoit alors. Les Juges & le peuple le ramenerent chez lui en triomphe.

gée, que reſte-t-il? de l'eſprit, quelques Vers heureux; eſt-ce aſſez pour dédommager des plaintes fondées de toute une ville, des juſtes récriminations des partiſans de *Rouſſeau*, du ſilence de quelques amis embarraſſés qui ne ſauvoient leur héros qu'en jettant des doutes ſur l'origine de cette nouvelle production? Mais à la place d'une critique néceſſaire l'amitié reſtoit dans l'inaction, & la flatterie diſoit:

Malgré l'effort des envieux;
Perſonne n'aura ſous les cieux
De gloire ſemblable à la vôtre:
Votre hyver nous donne des fleurs
Qui pourroient ici comme ailleurs
Embellir le printems d'un autre.

Il eſt vrai que lui même juſtifioit à chaque inſtant ce langage. Un des plus eſtimables Littérateurs de ce

ſiècle avoit récemment enrichi la Morale, d'un livre auquel la France ſeule a fourni des critiques d'une certaine eſpèce. Nous parlons de *Beliſaire*, imprimé par ordre exprès de l'Empereur à *Vienne*, (la ville où la Cenſure eſt la plus ſévere) traduit en partie par l'Imperatrice de Ruſſie, répandu dans tous les pays étrangers. Les *Anecdotes* que Mr. de *Voltaire* écrivit alors, prouverent que ſes déclamations contre le zéle outré, n'étoient pas des mots ſtériles, mais qu'il ſaiſiſſoit toutes les occaſions de joindre l'exemple à la leçon.

1768. Depuis qu'il habitoit la campagne, il avoit ſouvent pû voir de près l'inutilité du travail des faiſeurs de projets; les rêves de la plûpart des économiſtes, les ſpéculations hazardées de tant de beaux eſprits qui gouver-

nent l'Etat. La manie économique l'avoit un peu ſaiſi, & il riſqua *l'Homme aux quarante Ecus*, ouvrage dans lequel il y a plus de ces ſortes de connoiſſances que chez tous les beaux eſprits du ſiècle de *Louis XIV.* mais ouvrage frivole, ſuperficiel à une époque où l'on a creuſé cette ſcience.

L'Homme aux quarante Ecus attaquoit un projet intitulé la *Richeſſe de l'Etat* & le livre de Mr. *de la Riviere.* (*) Pour traiter avec fruit de ſemblables ſujets, il faut avoir médité longtems, les beſoins & les droits des Princes, les reſſources & les

(*) *L'Ordre naturel & eſſentiel des Societés politiques.* Le Chapitre du Commerce eſt un chef-d'œuvre. Pluſieurs autres ne lui cederoient pas, ſi à force de vouloir preſſer les idées, il n'y avoit pas quelque fois de l'obſcurité.

obligations des Peuples, les rapports des opérations d'un Etat aux ſiſtemes de ſes alliés, ou de ſes ennemis, l'étendue de la population, les mutuels ſecours que s'entredonnent le commerce & l'agriculture, les rêves dangereux de la théorie, & les pénibles lenteurs de l'expérience. Mr. de *Voltaire* avoit laiſſé ce ſoin aux *Beaudeau* aux *Dupont*, aux *Roubaud*, ainſi ne regardons ſa brochure que comme un amuſement, ſans prétention.

Il parloit mieux ſon langage dans la production qui ſuivit celle ci. *La Rélation de la mort du Chevalier de la Barre* arrache des larmes: & quel eſt l'homme que le ſimple récit d'une avanture ſi tragique, n'attendiroit & n'indigneroit pas? elle eſt connue de tout le monde, & ce n'eſt pas à un François à en perpétuer le ſouvenir.

Un Cenſeur amer a dit, „vous „ avez dans votre cabinet pluſieurs „ pupitres, ſur lesquels ſont diffé- „ rens ouvrages commencés, *pen-* „ *dent opera interrupta.* Ici c'eſt une „ Tragédie; là une Comédie; plus „ loin une hiſtoire; de ce côté un „ morceau de Philoſophie; de cet au- „ tre une Satire; ici un Poëme épi- „ que, là un Conte &c. Vous paſ- „ ſez indifféremment de l'un à l'autre „ dans la même journée, & vous „ laiſſez ſur tous, des traces de votre „ prodigieuſe facilité. Mais dites-moi „ je vous prie, s'il eſt poſſible de „ changer ainſi d'enthouſiasme d'un „ moment à l'autre, pour ſaiſir pro- „ fondément tout ce qu'un ſujet peut „ offrir de plus ſublime, ou de plus „ naïf? Comment lorsque l'eſprit eſt „ monté aux ſentimens pathétiques „ de la Tragédie, en ſortir tout à

„ coup pour s'égayer dans une fa-
„ cétie, & méditer enſuite grave-
„ ment des penſées philoſophiques ?
„ ne ſeroit-ce point que vous tra-
„ vaillez ſans enthouſiasme, c'eſt-à-
„ dire ſans cette méditation profonde
„ qui crée & qui invente, & qu'ain-
„ ſi vous contentant des premieres
„ idées que vous préſente une réfle-
„ xion légere, où la réminiſcence de
„ ce que vous avez lû, vous vous
„ ſentez toûjours également diſpoſé
„ pour toutes ſortes de ſujets?

Non, il n'avoit pas à la fois plu-ſieurs ſujets ſur le métier, mais tout entier à celui qui l'occupoit, il y tra-vailloit jour & nuit. Une mémoire heureuſe enrichie de lectures uti-les (*) & variées, jointe à beau-

(*) Il ne liſoit un livre, que lorsque les ſix premieres pages lui promettoient quelque

coup d'imagination & à l'uſage d'écrire, voilà tout le ſecret de cette fécondité ſans exemple. Mais ces traits qui font connoître l'homme, nous éloignent trop de la marche des faits, & nous nous apercevons toûjours trop tard du danger des fréquentes digreſſions. Rentrons dans le cours des évenemens par une Anecdote dont ſes ennemis tirerent bien de l'avantage. 1768.

Il y a dans toutes les Religions des devoirs publics, dont l'accompliſſement périodique, ratifie le choix qu'on a fait pour nous d'un culte. La plus ſainte de toutes raſſemble chaque année les fideles, & les unit

A un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

---

choſe. Autrement il paſſoit à la moitié de l'ouvrage; s'il n'étoit pas plus content, il liſoit les dernieres pages & le jettoit au feu.

Ce précepte eſt indiſpenſable pour tout homme, mais plus encore s'il eſt poſſible pour ceux, dont l'exemple influe ſur les opinions d'une multitude reſpectable par le premier des biens, l'innocence. Mr. de *Voltaire*, fondateur d'une Colonie, protecteur d'une nouvelle branche de commerce, diſtributeur de toute eſpèce d'encouragemens pour l'agriculture, éloigné de ces tourbillons, où les hommes ſans ceſſe entrainés par l'intéret des paſſions oublient l'exécution de ces pactes religieux faits au Baptême, ſe ſouvint que ces ſortes de négligences ſont inexcuſables dans le chef d'une famille nombreuſe, dont il eſt à la fois le législateur & le pere.

Il parut donc à l'Egliſe, non avec le faſte que les plaiſans de *Paris* ima-

ginerent, mais avec la décence convenable à ſon âge, & à la ſainteté de l'acte. Sans doute il eut pû ſe diſpenſer de le faire précéder d'un diſcours, & ſuivre du témoignage d'un homme public: mais une ſingularité n'eſt pas une faute. On l'excuſeroit plus aiſément encore ſi l'on ſavoit combien cet homme connoiſſoit peu les mœurs, les uſages, & l'effet de certaines démarches. Il ſe perſuadoit par exemple, que les noms ſuppoſés mis à la tête des brochures qu'il ne vouloit pas avouer, le garantiſſoient de toute eſpèce de reproche, de là les *Comtes de Paſſerans*, *Zapata*, *l'Eſcarbotier* &c. &c. qui iront à la poſtérité ſans s'en douter.

Nous ne ſavons pas ſi les *Conſeils raiſonnables* à *l'Abbé Bergier* les y accompagneront. Il faut diſtin-

guer cet Auteur zélé & ſolide des compilateurs polémiques, connus ſeulement par les noms célebres qu'ils attaquent.

Ces opuſcules ſuſpendoient pour un moment le fil de ſes travaux hiſtoriques, mais ſon goût dominant triomphoit bientôt de ces digreſſions momentanées. *Le Siècle de Louis*
1768. *XV.* vit le jour; & quoiqu'il rapellât avec trop de déſavantage le Siècle de *Louis le Grand*, le public auroit dû cependant avoir la juſtice d'obſerver, combien ce qu'il faut taire dans les hiſtoires contemporaines, ralentit la narration, & deſſeche le ſujet. Mais rarement il prend cette peine; il compare, prononce, & fixe le ſort d'un ouvrage. Nous oſons croire, que ſi une plume auſſi brillante que celle de Mr. de *Voltaire* écrivoit le Regne de *Louis XV.*

depuis 1741. jusqu'à nos jours, il feroit un tableau peut-être plus curieux encore, que celui du Regne de ſon Prédeceſſeur. Comment a-t-on pû répéter ſi longtems que nôtre ſiècle étoit celui de l'eſprit? tandis qu'au contraire l'eſprit ſeul n'eſt compté pour rien parmi nous, ou qu'il eſt aumoins bien voiſin du ridicule. A quoi mene-t-il s'il n'eſt pas la parure d'autres talens plus eſſentiels? Si l'on diſoit de Mrs. de *Buffon*, *d'Alembert*, *de Condorcet*, qu'ils ſont des gens d'eſprit, on ſe moqueroit avec raiſon d'un pareil éloge. Mais que ce ſeroit un beau ſpectacle, de voir le commerce honoré, entrer dans tous les plans de l'adminiſtration, éclairé dans ſes vues, ſans bornes pour ſa liberté, & conſidéré comme une des colonnes de l'Etat; les finances dépouillées inſenſiblement des for-

mes onéreuſes, ſervir ſes beſoins ſans qu'il en coute des larmes au pauvre & des ſacrifices aux riches; l'agriculture encouragée, occuper tout à la fois les méditations du citoyen, les bras du villageois, les ſpéculations du Miniſtere, & les regards protecteurs des Rois; l'Economie devenir l'étude générale, & ſoumiſe à des eſſais prudens, opérer des révolutions chez un peuple dont l'art de jouïr exerçoit presque toute la ſagacité; l'induſtrie multipliant à l'infini les commodités, embellir nos retraites, augmenter encore les douceurs qu'on goûte à la campagne, & rendre les peuples voiſins, ſans ceſſe tributaires de leurs favorables préjugés; l'Hiſtoire naturelle diſtribuer dans toutes les parties du monde ſes ſectateurs, affronter les naufrages pour ſurprendre à la nature quelques uns de

ſes ſecrets, au ſein des mers; ou dans les pays que leur éloignement rendoit pour nous un monde imaginaire; la raiſon fiere de ſes progrès, parler aux hommes le langage de la tolérance, & faire aimer ſes loix, même à ceux dont elle a reſtreint l'Empire; les Sciences abdiquant leurs termes miſterieux, ſe rendre ſans peine à quiconque, après avoir ſaiſi leurs Elémens, les interroge ſur leurs ſecrets; la Juriſprudence s'efforçant de ſortir du dédale obſcur où dix-huit ſiècles l'ont retenue, fonder ſes utiles réformes ſur l'indulgence que reclame l'humanité. La foi délivrée aumoins de ſes orgueilleuſes rivales, voyant les novateurs renverſés de leurs chaires ſéditieuſes, & forcés au ſilence qui prévient les ſcandaleuſes diſcuſſions. Telles ſont les parties qu'une

main habile diſtribueroit dans ce vaſte tableau. Les ombres ſeroient l'égoïsme, témoin inſenſible de la patrie chancelante, multipliant ſes diſciples en démontrant l'utilité du Célibat; le danger de confier à la fortune ſeule des jouiſſances préférables à tout; l'indépendance qui cherchant à briſer des liens utiles, trouve un malheur réel dans une liberté garant infidele d'un bonheur imaginaire, & ſe voit bientôt délaiſſée par des ſectateurs inconſtans qui retournent à leurs chaines.

Le *Siècle de Louis XV.* fût défendu parcequ'il jettoit quelques doutes ſur les crimes de Mr. de *Lally.* Dix a douze années ont apporté d'étranges changemens dans les idées ſur cet objet. L'hiſtoire de *Galilée* ſe renouvelle à chaque inſtant.

Mr. de *Voltaire* ſe conſola de ce déſagrément aſſez peu mérité; & ce que lui diſoit Mr. *de la Harpe* dans ces circonſtances, ſe vérifioit à chaque occaſion.

Mais dans l'art de penſer ſa vieilleſſe affermie
Semble ſe conſacrer à des emplois plus grands;
Entre la bienfaiſance & la philoſophie
Il partage tous ſes talens;
Il orne, il enrichit ces paiſibles rivages;
Tout ſe reſſent ici de ſes ſoins généreux;
Son ſort eſt de donner, & des leçons aux ſages
Et des ſecours aux malheureux.

Parmi ces leçons nous ne com- 1769.
prendrons pas cependant un ouvrage qu'il publia alors ſur l'Hiſtoire naturelle. Mais il eſt bien permis à un homme de génie de ſe délaſſer de ſes travaux ordinaires, en jettant un coup d'œuil ſur des ſujets étrangers à ſes talens. C'eſt la ſoif de la gloi-

re, l'avidité des ſuccès, dit-on, qui enfantoient ces opuſcules. Sans doute; mais c'eſt à cette même ambition que vous avés dû tant de chefs-d'œuvres admirés ſoixante ans. Dailleurs parvenu à un âge avancé, on ne s'accoutume point à l'oubli, ou l'on ne ſe contente pas de ces ſouvenirs rarés & ſtériles qu'on garde aux hommes qui ont été. L'habitude d'écrire eſt un vieux beſoin qu'on ſatisfait aux dépens de tout ce qui ſe préſente. Mais obſervons que ces opuſcules, tels que l'*Epître* à *Boileau* qui parut dans ce tems, n'étoient pas les reſtes d'un eſprit fatigué, mais les intervalles d'un travail utile ſuivi avec un courage ſans exemple. Il produiſit cette année *l'Hiſtoire des Parlemens*, que les orageuſes circonſtances de 1770. rendoient ſi intéreſſante. Ceux qui vouloient renfermer

les

les Tribunaux puiſſans dans l'adminiſtration de la juſtice, trouvoient dans les évenemens paſſés la confirmation de leurs principes. Les défenſeurs de l'avis contraire, prétendoient que l'expoſition infidelle des faits, dénaturoit l'état de la queſtion dont cet ouvrage vouloit indirectement donner la ſolution. Il eſt inutile de faire des réflexions ſuperficielles ſur des objets de cette importance, & dangereux de les aprofondir. Remarquons ſeulement que la tyrannie ſur les opinions voudroit fermer les annales mêmes, des tems paſſés, desquelles fourniſſent des armes contre elle.

Encore un autre exemple d'intolérance dans un genre différent. Monſieur de *Voltaire* remplit une ſeconde fois, à Pâques, le plus ſaint des devoirs, & détailla

dans ſa déclaration (*) les raiſons qui lui faiſoient renouveller publiquement ſa profeſſion de foi. Un corps puiſſant éleva des plaintes, & les fit parvenir jusqu'au pied du trône.

Si cette déclaration authentique devoit allarmer un parti, ce n'étoit pas celui du Clergé. Cet hommage rendu à nôtre créance, contraſte étrangement avec l'opiniâtre indifférence d'un grand nombre d'incrédules. Au bruit que fit cette Communion, il ſemble que c'étoit la premiere. En 1754 il s'étoit acquitté à *Colmar* de ce devoir pieux, & la puiſſance eccléſiaſtique, n'avoit point examiné les raiſons qui l'avoient inſpiré. Mais dans cette occaſion (**) un Evêque zélé apella

(*) Au Château de *Ferney*.

(**) Nouvelle preuve de la maxime de *Rabe-*

ce ſaint acte, une *Communion de Politique.* Un ſoupçon en cer-certaines matieres eſt une accuſation, & dèslors il faut mettre à côté quelques preuves. Que devoit-il réſulter pour Mr. de *Voltaire* de cette hypocriſie? des ſarcasmes de la part des hérétiques & des eſprits forts; des reproches de ſes amis. La politique exigeoit donc qu'il ſupprimat l'éclat d'une profeſſion qu'on ne demandoit pas. Si Mr. l'Evêque *d'Anneci* l'eut ignorée, on n'auroit fait nul *Commentaire.* Le Seigneur de *Ferney* cherchoit à faire de ſes vaſſaux de bons laboureurs, des Marchands laborieux, des Artiſtes habiles, & non des Pyrrhoniens & des Déïſtes; à leur rendre utile ainſi qu'à ſes voiſins ſon accès auprès des Grands, & non

lais, que *magis magnos clericos non eſſe magis magnos ſapientes.*

les perſuader. C'eſt dans ſes diſpoſitions qu'il vint au ſecours des ſerfs du mont *Jura*.

Une Dame de Franche-Comté appellée *Morel de Morez* jeune & jolie, penſa perdre la vie en la donnant à un fils. Les accidens qui ſuivirent cet enfantement malheureux firent croire qu'elle ne ſeroit pas mere une ſeconde fois. Elle demanda aux Chanoines de *St. Claude* la permiſſion de vendre ſon bien pour venir au ſecours d'un pere qui avoit eſſuyé des malheurs. Les Chanoines calculans à leur tour ſa future ſtérilité, ſe flatterent que le *droit de main morte* les mettroit un jour en poſſeſſion de cet héritage & refuſerent la permiſſion de vendre. Cette Dame au deſeſpoir va chercher des conſeils auprès d'un Avocat (*) à *St. Clau-*

(*) Mr. *Chriſtin* fils, homme d'eſprit, &

de, capable de faire valoir ſes raiſons & de réaliſer ſes eſpérances. Il fit un Mémoire & l'adreſſa à Mr. de *Voltaire*. En ſuppliant le protecteur des *Calas* & des *Sirven* de l'appuyer de ſon éloquence auprès d'un Miniſtre, ami de l'humanité. Nous verrons dans la ſuite avec quelle chaleur il ſervit ces reſtes infortunés de la barbarie du moyen âge.

C'eſt l'oſtentation, a-t-on dit, qui l'excitoit: mais pourquoi les malheureux ne trouvent-ils pas dans les vertus de ceux qui le blamoient, les reſſources qu'ils trouvoient jusques dans ſes défauts ? que deviendront les opprimés, ſi calomniant les intentions on leur enleve le petit nombre de défenſeurs qui leur reſte ?

---

dont le zéle & le talent étoient fort eſtimés au Château de *Ferney*.

1770. Mr. de *Voltaire* tourna au profit du peuple l'empreſſement du public à lire tout ce qu'il écrivoit; & dans des *réflexions* pleines de juſteſſe, ſous la forme d'une *Requête à tous les Magiſtrats du Royaume*, il expoſa, combien la ſurabondance des fêtes nuit à quiconque doit au travail journalier le pain qui le nourrit; & que ſi le riche intempérant eſt juſtement condamné à expier dans l'abſtinence ſes ſenſualités, il ne faut pas comprendre dans la même peine, des hommes dont toute la vie n'eſt qu'une privation forcée.

Ses talens, & plus encore l'uſage qu'il en faiſoit, donnerent lieu au projet le plus glorieux pour un homme de Lettres. Une femme au deſſus encore de ce que la fortune avoit fait pour elle, conçut le deſſein de balancer en un ſeul jour ce que cin-

quante années de perſécutions avoient fait éprouver à Mr. de *Voltaire;* c'eſt chez elle qu'on décida cet hommage ſi rare de lui élever une ſtatue de ſon vivant, reſtreignant aux ſeuls gens de Lettres, le droit de contribuer aux fraix de ce Monument glorieux. L'empreſſement avec lequel on concourut à l'exécution de cette idée, étoit auſſi flatteur que la choſe même, & quelques ſarcaſmes ne purent percer le nuage épais qui couvre la plaine immenſe où habitent les Ecrivains médiocres, faiſant ſans ceſſe de nouveaux efforts pour s'élever, & retombant toûjours ; des gens d'eſprit que les ſuccès d'autrui déſſechent au point de les priver de leurs forces naturelles ; des hommes méchans qui ne ſavent pas même meſurer l'intervalle immenſe du génie à un peu de facilité, & croyent

que leurs Satyres peuvent bleſſer. Leurs murmures impuiſſants ſe turent devant la nombreuſe confédération qui ſe forma en faveur de *Voltaire*. L'Auguſte *Philoſophe de Sans-Souci* voulut être compté parmi ſes Membres, & eut la modeſtie d'écrire: que c'étoit la ſeule occaſion où il reclameroit ſes droits d'homme de Lettres. La République entiere en avoit reconnu depuis longtems l'autenticité.

Le célebre *Pigal* fût chargé de transmettre aux ſiècles avenir ce Monument avec cette inſcription: A VOLTAIRE DE SON VIVANT. C'eſt bien alors qu'il put dire:

Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime.

Cette diſtinction unique qui n'étoit l'ouvrage ni de l'amitié aveuglée, ni d'aucun intérêt quelconque, inſpi-

ra à cet homme ſi amoureux de la gloire une vive réconnoiſſance, mais non un orgueil, bien excuſable cependant; & nous oſons dire, malgré le grand nombre d'incrédules que nous rencontrerons, qu'il ne croyoit pas ſon mérite aſſez éclatant pour obtenir une pareille faveur.

Fidele à ſes principes contre l'Athéïsme, il refuta le *Syſteme de la Nature*, de tous les ouvrages contre la Religion le plus hardi par ſes principes, & le moins dangereux par ſon obſcurité. On craignit ſeulement que la réfutation ne réveillat la curioſité du public; mais il ſavoit aſſez que Mr. de *Voltaire* étoit rarement la dupe de ces profondes méditations, & qu'il traitoit les Métaphyſiciens avec autant de reſpect que d'indifférence. Il ne cherchoit à mettre dans ces ſortes de productions que le char-

me, toûjours nouveau, d'un ſtile qui ſe plioit à tous les langages.

1770. La *Réponſe aux Lettres de quelques Juifs Portugais* n'étoit pas plus ſérieuſe. Soit qu'il fût difficile d'avoir raiſon contre leur Secrétaire (*) ſoit que leur cauſe fût intimément liée à des objets certains, il a toûjours échoué dans ces ſortes de combats, & le ſang froid déſeſpérant de l'apologiſte des anciennes Tribus avoit trop d'avantage ſur l'humeur ſouvent inexcuſable de leur adverſaire.

Ses partiſans, preſqu'obligés de ſe taire dans ces momens déſavantageux à ſa gloire, reprenoient leur

(*) Mr. l'Abbé *Guenée* n'a pas fait comme tant d'autres un court Eloge de Mr. de *Voltaire*, pour avoir une eſpèce de droit de faire une longue Satyre de ſes ouvrages. Il oppoſe à l'autorité la plus ſéduiſante une logique ſoutenue d'une profonde érudition.

confiance en liſant *le Mémoire en faveur des Habitans de St. Claude.* Nous avons déja dit à quelle occaſion il avoit pris la défenſe de pluſieurs villages ſitués dans les montagnes de la Franche-Comté, & presque ſéparés de la terre entiere. Il s'agiſſoit d'anéantir un droit inhumain, fondé ſur une preſcription de cent années, à la faveur de laquelle l'eſclavage, banni depuis longtems de toute la France, avoit encore un azile dans ce petit coin de terre ignoré.

Il avoit tout à la fois des malheureux à protéger & des Moines à combattre. De là cette éloquence rapide qui aſſure la liberté à des ſerfs indigens, quoique pour le moment les Juges, loin de briſer leur chaine, confirmaſſent leur flétriſſure par le ſceau de la Loi.

Quel ſingulier tableau que celui de la République des Lettres! Près de l'atelier de *Pigal*, un Poëte mécontent aiguiſe une Epigramme, & tandis que des amis un peu prévenus préparent une apothéoſe, un Avocat fabrique un *Teſtament*, qui n'eſt que le cadre d'une Satyre. Mais le grand homme ne ſe dément point. Plein de réconnoiſſance pour la main qui couronne les talens dans ſa perſonne, il oublie bientôt celui, qui s'amuſe à flétrir des lauriers juſtement acquis.

Ces eſpèces de chagrins ne laiſſoient dans ſon ame qu'une trace légere. Il n'en fût pas ainſi de celui, que lui cauſa la nouvelle d'un changement imprevû dans le Miniſtere. La même diſgrace qui priva la France d'un Miniſtre éclairé, lui enleva une protection, moins utile à ſa perſonne qu'à ceux qu'il vouloit ſervir.

Il ne connoiſſoit Mr. le Duc de *Choiſeuil* que par ſes bienfaits, Il s'adreſſoit à lui lorsque le deſir d'obliger lui conſeilloit de ſervir quelque membre de la famille abandonnée des malheureux. La grace dont le Miniſtre accompagnoit ſes ſervices, changeoit la reconnoiſſance en une eſpèce de paſſion pour un homme généreux, grand, qui n'eut pour ennemis que des êtres jugés par la voix publique; un homme dont la chute fût un triomphe, la retraite ſage & courageuſe, & auquel l'hiſtoire garde une juſtice qu'on ne lui a pas aſſez univerſellement rendue. Mais les hommes ſont-ils jamais juſtes? N'a-t-on pas répété, que docile à toutes les impulſions, Mr. de *Voltaire* conſacra la même plume à l'Eloge des différens hommes que la fortune élevoit ſucceſſivement aux pre-

mieres places. Mais ce n'étoit pas dans des vues d'intérêt perſonnel qu'il encenſoit la faveur. Il voyoit dans Mr. le Duc de *Choiſeuil* un Miniſtre qui avoit reculé le terme des engagemens ſacrés que prenoit une jeuneſſe imprudente; dans Mr. *Turgot* un citoyen qui rendoit le travail libre & briſoit les chaines des corporations, ſupprimoit les corvées, & ramenoit l'homme à un Etat que les abus lui ont enlevés; dans Mr. de *Maupeou*, un Légiſlateur qui s'efforçoit de faire rendre la juſtice *gratis*, & dont les erreurs mêmes pouvoient être utiles, puiſque ceux qui les corrigeroient, perfectionneroient ſon ouvrage; dans Mr. de *Malesherbes*, un Magiſtrat équitable qui vouloit que la loi ſeule prononçat ſur le ſort des citoyens, & que leur liberté ne fût pas à la merci d'un ordre deſpoti-

que ſi aiſé à ſurprendre. Chacun de ces objets faiſoit fermenter ſa réconnoiſſance, ſi j'oſe hazarder cette expreſſion; elle s'épanchoit au dehors, & ſes ennemis ne manquoient pas de dire qu'il encenſoit le Saint du jour.

Dans l'orage dont nous venons de parler, la nouvelle Colonie fit une perte plus ſenſible encore. Elle devoit ſon origine aux troubles de *Genève;* ils multiplierent les mécontens, & dans ces momens de criſe la premiere idée eſt de chercher la paix, ce bien précieux, regretté dès qu'on ne le poſſede plus. Mr. de *Voltaire* eſſaya de tourner cette émigration du côté de la France. Il ſe fit informer ſecretement, quelle ſomme ſeroit néceſſaire, & de combien de perſonnes on auroit beſoin, pour établir une horlogerie à *Ferney;* on lui donna un plan qui n'excedoit pas ſes

moyens. Sur le champ il offre un azile aux expatriés; Allemands, Suiſſes, Savoyards, Genevois, s'empreſſent d'offrir leur induſtrie. Déja il bâtit des maiſons, il ouvre ſes coffres, & prête à un ſeul Comptoir cinquante mille livre ſans intérêt, & ſur l'eſpérance du ſuccès il ſollicite en leur faveur. Le Subdélégué de *Gex*, & le Commandant de *Verſoy* reçoivent ordre de donner à ces nouveaux ſujets des Lettres de Naturaliſation, la permiſſion de travailler l'or & l'argent au titre de *Genève*, & la liberté de vivre ſuivant leurs principes, ſans être aſſujettis à aucun impôt.

Avec ces ſecours la nouvelle ville proſpéra. Il intéreſſa à ſes ſuccès naiſſants les Grands du Royaume & les Puiſſances étrangeres de toutes pas on s'empreſſa d'avoir des montres de *Ferney*. L'Impératrice de Ruſſie

Ruſſie en fit ordonner pour plus de quarante mille Livres.

En Eſpagne & en Suede il y eut un égal empreſſement. Il employoit alors ſon crédit, qu'il apelloit la fortune des indigens ; il en tira parti ſans doute, mais s'il en eut été moins économe, on ne peut gueres imaginer ce qu'il auroit obtenu.

Cela ſe répandit au dehors, & les Artiſtes ſe multipliant de jour en jour, il penſa tout de bon à faire une ville d'un chetif hameau. On lui traça alors un plan pour cent maiſons, dont il en commanda dix dans un ſeul jour. Quelques unes étoient données en rente perpétuelle, les autres en viagere ſur ſa tête & ſur celle de Madame *Denis* à cinq pour cent, & tout au plus à ſept. Ces édifices, quoiqu'aſſez couteux, ne tarirent point les canaux qui vivifioient le Commer-

ce. Il continuoit à prêter de groſſes ſommes ſans intérêt aux pauvres, & à deux pour Cent à ceux, qui jouïſſoient d'une certaine aiſance. Dans toute cette entrepriſe il n'étoit protegé que par Mr. le Duc de *Choiſeuil*, & ſecondé par Mr. *d'Ogni*. D'ailleurs contrarié par les Fermiers Généraux, gêné par les Intendans, luttant ſeul contre les difficultés qui accablent les nouveaux établiſſemens, il a triomphé de tout, & *Ferney* qui n'étoit habité en 1758 que par quarante & neuf perſonnes, contenoit plus de douze cens habitans en mille ſept cent ſoixante & dix-huit. Dans le même moment qu'il ſe donnoit ces ſoins bienfaiſans, croiroit-on la malignité capable de transmettre à la poſtérité cet horrible tableau, dont la haine même détourneroit les yeux?

Un jeune homme bouillant, invectivoit *Voltaire.*
Quoi, diſoit-il, emporté par ſon feu
Quoi, cet eſprit immonde a l'encens de la terre?
Cet infame *Archiloque* eſt l'ouvrage d'un Dieu?
De vice & de talent quel monſtrueux mélange!
Son ame eſt un rayon qui s'éteint dans la fange,
Il eſt tout à la fois & tyran & bourreau,
Sa dent d'un même coup empoiſonne & déchire,
Il inonde de fiel les bords de ſon tombeau,
Et ſa chaleur n'eſt plus qu'un féroce délire.
Un vieillard l'écoutoit, ſans paroître étonné.
Tout eſt bien, lui dit-il: ce mortel qui te bleſſe
Jeune homme, du Ciel même atteſte la ſageſſe;
S'il n'avoit pas écrit, il eut aſſaſſiné.

Croiroit-on que malgré ces prodigalités, dont nous ne trouverions pas un ſecond exemple, on revenoit ſans ceſſe ſur ſon avarice? L'avarice eſt un vice qui ſe fortifie jusque dans l'extrême vieilleſſe. Nous n'avons connu Mr. de *Voltaire* qu'à l'âge de ſoixante huit ans, & Nous

avons vû perſonellement le contraire de ce vice. Un nombre de domeſtiques aſſez inutiles; une table très bien ſervie; des aumônes, inconnues aux avares; des préſens aſſez multipliés; des accords tout à l'avantage de ceux qui traitoient avec lui; des maiſons données plûtôt que vendues; des billets déchirés; des hoſpitalités prolongées fort au delà des tems qu'a établi la politeſſe; ſes ouvrages abandonnés au commerce. Un homme prodigue en agiroit-il différement? que ſera ce ſi l'on ajoute des ſommes conſidérables circulant ſans intérêt, ou à un intérêt ſi modique que cela revenoit à peu près au même; des arrerages accumulés, ſollicités en plaiſantant, & oubliés pendant une longue ſuite d'années? on a répété mille fois cependant qu'il étoit économe jusqu'à la vilainie & la nom-

breuſe claſſe des hommes qui croient ſur parole, perſévere dans l'idée qu'il a encore beſoin là deſſus de l'adreſſe de ſes panegyriſtes pour ſolliciter l'indulgence du public.

On croiroit que ſes nouveaux ſoins l'auroient diſtrait au moins de ſes occupations littéraires, & qu'ambitieux d'un autre genre de gloire, il abandonneroit enfin le ſanctuaire des muſes. Mais au contraire: laborieux autant qu'il l'avoit été dans ſes beaux jours, il fit ſes *Queſtions ſur l'Encyclopédie*, ouvrage qui ſuppoſe de vaſtes connoiſſances, un eſprit nerveux, un goût toûjours également ſûr, le talent de la critique, l'art de répandre des fleurs ſur des matieres arides, & d'introduire la raiſon dans des queſtions frivoles. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas aſſez aprofondi les objets, n'ont 1771.

pas réflechi que le plan alors eut été manqué. Il ne s'agiſſoit pas de faire une collection de Traités, mais de dire ſur chaque ſujet ce qui doit demeurer dans la mémoire après la lecture d'un long & ſcientifique ouvrage. D'ailleurs les raiſons qui appuyent ou détruiſent un ſyſteme, ſont ordinairement peu nombreuſes, & doivent être expliquées en peu de mots. L'habitude de faire de gros Volumes eſt un reſte de barbarie, qu'entretiennent l'avidité des Libraires & les orgueilleuſes prétentions des Savans, qui ſubſtituent l'érudition à l'eſprit. La plûpart des livres devroient être compoſés de façon, qu'il ne fût pas poſſible d'en faire l'extrait ſans y perdre, & malheureuſement ils ſont faits de maniere, que l'extrait eſt tout ce qu'on en lit. L'ouvrage qui a donné lieu à ces ob-

ſervations, eſt ſans doute déparé par quelques traits un peu trop hardis, & ſurtout par des momens d'humeur ſatyrique. Le ridicule, cette arme toûjours ſi tranchante dans les mains de Mr. de *Voltaire* perça un grand nombre d'Athletes trop peu exercés pour entrer en lice avec lui. Fiers de leurs aſſociations, & comptant ſur une puiſſance presque toûjours neutre, ils l'attaquoient quelque fois même avec avantage, mais bientôt cet *Hercule*, armé de ſa maſſue, ſe jettant au milieu de ces pigmées imprudens, les diſperſoit au loin. Ceux qui étoient écraſés trouvoient encore des vengeurs, de là la néceſſité de revenir ſur les mêmes objets. Enfin tranquille ſur ſon piedeſtal, il a vû la plûpart de ſes petits ennemis s'agitant dans la fange, s'efforcer encore de ſouiller ſa ſtatue.

Leur cri de ralliement étoit, que Mr. de *Voltaire* inventoit rarement. On a ſi ſouvent répondu à ce reproche qu'il ſe trouve détruit en vingt endroits. Après cent cinquante années une Madame *Lénox* (*) n'eſt-elle pas venue diſputer à *Shakespear* le mérite de l'invention? il y a des Madame *Lénox* dans tous les pays. On a prétendu encore que Mr. de *Voltaire* n'avoit point eu aſſez d'égards pour l'état d'homme de Lettres qu'il a d'ailleurs ſi bien honoré. Il eſt vrai qu'il a ſouvent déſiré, qu'une carriere auſſi diſtinguée ne fût pas ouverte indifféramment à quiconque

(*) Voyés un Livre en deux Volumes intitulé *Shakespear éclairci; ou recueil des Nouvelles & des Hiſtoires, qui ſervent de fondement aux Pièces de Shakespear*, traduit des originaux avec des remarques critiques par l'Auteur du *Dom-Quichotte femelle*.

s'y préſente, & qu'on retranchat cette multitude de petits tribunaux littéraires où des Juges ſans aveu prononcent, ſur des ouvrages qu'ils n'entendent pas, des arrêts qui reglent les opinions de l'étranger; que la critique eut des organes avoués de la ſaine partie de la Littérature, & dont les avis corrigeaſſent les erreurs ſans accabler l'amour propre. L'hiſtoire de ſes idées ſur la Littérature en France, depuis 1760. ſeroit ſans doute un morceau très piquant, mais il y auroit une eſpèce de barbarie à déſoler les amours propres innocens, qui font de ſon ſuffrage leur premier titre à celui de la poſtérité, en leur apprenant la maniere dont il expédioit ces Lettres vrais paſſeports donnés à ceux qui vouloient faire un pélérinage au temple de la gloire; l'eſpèce d'horreur

qu'il avoit pour les Vers médiocres, & qui ſervoient à ce qu'il apelloit ſes *Autodafé;* combien d'épîtres n'ont jamais été achevées, combien de livres n'ont jamais été ouverts, ou reſtoient entaſſés dans un coin de ſa Bibliotheque, tandis que d'autres un peu moins mépriſés, attendoient que le hazard leur procurat un coup d'oeuil favorable.

Autant il avoit d'indifférence pour le ſimple bel eſprit frivole, autant il conſervoit d'eſtime pour la Science, & même pour la ſeule application. Nous l'avons vû paſſer le jour & la nuit à lire les *Recherches ſur les Americains*, & donner l'attention la plus ſuivie à l'excellent ouvrage ſur *la Tactique.*

Les évenemens qui pouvoient avancer le progrès des Lettres, ſembloient lui devenir perſonels. Le Roi

de Dannemarc accorda dans ſes Etats la liberté de la preſſe (le coup le plus mortel qu'une adminiſtration puiſſe porter aux Libelliſtes) Sa verve s'échauffe, & il conſigne cette nouvelle marque de l'influence philoſophique, dans les Archives de la poſtérité. On trouva quelque choſe de déplacé dans la liberté avec laquelle il parloit aux Rois, comme ſi le plus bel hommage qu'on puiſſe leur rendre n'étoit pas de les croire familiariſés avec la vérité.

Une *Lettre* à Mr. de *Maupeou* n'eut pas autant de ſuccès que *l'Epître au Roi de Dannemarc*. Singuliere & bizarre manie; eſt-ce que des particuliers iſolés, loin du ſecret des Etats peuvent en peſer les deſtinées? connoiſſent-ils les reſſources qui font mouvoir cette machine compliquée qu'on nomme politique? Mr. de *Vol-*

taire vit dans la marche deſpotique du premier Magiſtrat du Royaume une fermeté nouvelle, & quelque choſe de grand jusques dans ſes erreurs. Uſant des droits de ſon âge, il applaudit aux beaux côtés d'un ſyſteme, qui en offroit, quoiqu'il fût répréhenſible dans la plûpart de ſes parties. Il étoit loin de penſer, qu'un hommage paſſager rendu à la venalité ſupprimée, dépoſeroit un jour contre la ſolidité de ſes opinions & la pureté de ſa réconnoiſſance.

D'après une démarche ſans vues comme ſans néceſſité, on bâtit le plan de ſon retour à *Paris.* Sa plume devoit ſervir les projets du nouveau Législateur. Pour ſon bonheur & pour ſa gloire il étoit bien néceſſaire qu'il mit un long eſpace entre ſes talens & ſes envieux; les premiers vus de loin, augmentent d'é-

clat, & reveillent moins ſouvent l'horrible activité des ſeconds. Ceux ci alors reduits à la calomnie, offrent dans leurs faux calculs & dans leurs abſurdes inventions quelques moyens de défenſe à leurs victimes. Mais lorsqu'elles ſont ſous leurs yeux, ils empoiſonnent les circonſtances, & l'art déteſtable de dénaturer les faits, & de déguiſer les intentions, laiſſe l'innocence abandonnée à leurs trames perfides.

Loin de chercher à les éviter, il les multiplia en renouvellant la Scène de la juſtification des *Calas*.

Une femme eſt accuſée ainſi que ſon mari d'avoir aſſaſſiné ſa mere. L'ignorance d'un Chirurgien & la crédulité d'un Juge donnent lieu à un procès, qui conduit *Montbailly* ſur l'échaffaut, & le ſupplice de ſa femme n'eſt différé que pour lui laiſſer

le tems de donner le jour à l'enfant qu'elle porte dans ſon ſein. Le raport d'un Naturaliſte ſavant détruit le procès verbal du Chirurgien; on examine l'affaire une ſeconde fois, une juſtification tardive arrache la femme aux mains des bourreaux & l'Etre innocent qui lui doit l'exiſtence, au mépris & à l'infamie qu'impriment les crimes des parens.

1772. Les *Pélopides*, qu'il envoya cette année aux Comédiens françois, parut un nouvel attentat à la gloire de *Crébillon*. (*) Elle y gagna au contraire. La Tragédie nouvelle confir-

(*) Dans d'autres occaſions on lui a reproché *de ne s'être presque attaché qu'à des ſujets traités avant lui.* On regardoit comme une marque de ſtérilité, ce qui aux yeux de quelques autres de ſes ennemis étoit l'impardonnable affectation de vouloir écraſer ſes rivaux.

ma dans l'opinion que ce ſujet barbare étoit inacommodable à nôtre Théatre. Elle aprendra du moins aux jeunes éleves de *Melpomene* qu'il ne ſuffit pas de faire de belles Scènes & de beaux Vers pour réuſſir.

Il ſembloit avoir acquis le droit d'élever ſa voix pour les infortunés. Soit que ce noble Miniſtere flattât ſa vanité, ſoit qu'à un certain âge on n'eſtime que ce qui eſt utile, les malheureux trouvoient chez lui des reſſources qu'il a plus d'une fois fourni aux dépens de ſa tranquillité. Une de ſes lectures favorites étoit les Mémoires, pour les *Cauſes* extraordinaires, & non *célebres* comme on les nomme très mal à propos. Il eſt poſſible en effet que la calomnie & la vengeance couvertes du manteau de la Juſtice aient le droit barbare de déſoler des familles entieres à pro-

pos d'une rixe particuliere, & que l'Eloquence, fille du Génie, prête ſes charmes à l'impoſture & à la mauvaiſe foi ? Ses écrits de ce genre ſont des modeles qui ſeront peut-être imités; car ceux mêmes qui le blâmoient de s'immiſcer dans des affaires étrangeres à un homme de Lettres, rendoient juſtice à ſa ſéduiſante ſimplicité. C'étoit ſa deſtinée de fournir par ſes propres ouvrages des matériaux à ſes ennemis.

Les Loix de Minos furent mieux reçues; la France étoit alors dans la criſe d'une législation nouvelle. Le chef de la Magiſtrature jouoit un grand rôle dans une révolution qui étoit ſon ouvrage. On crut appercevoir à travers le voile de l'allégorie, l'hiſtoire de ſes opérations. Nos foibles yeux n'ont pas ſû y découvrir ces al-

alluſions politiques; mais ſi le Parterre eut été dans la confidence, il auroit accueilli avec enthouſiasme cette pièce, car tel eſt le privilege du Théatre, on y applaudit avec tranſport des choſes communes, ſi l'on y ſoupçonne ſeulement un ſens myſtérieux.

D'ailleurs Mr. de *Voltaire* auroit-il pris ces inutiles précautions pour envelopper ſa façon de penſer? ce qui le ſéduiſoit dans le ſyſteme nouveau c'étoit, comme nous l'avons déja obſervé, la juſtice rendue gratis, la vénalité des charges ſupprimée, & l'avantage qui réſultoit pour les peuples de la multiplication des tribunaux, dont on eſpéroit une expédition plus prompte. Aux yeux de quiconque n'eſt pas initié dans les ſecrets de l'adminiſtration, un pareil ſyſteme ne paroît pas nuiſible aux

intérêts de la multitude, & un Poëte ſeroit très excuſable d'y entrevoir une véritable utilité.

Mais un homme célebre voit toûjours s'élever une double opinion ſur ſes démarches, & ſur ſes Ecrits. Dans ceux de Mr. de *Voltaire*, qui n'étoient qu'un ſimple délaſſement, (*) on chercha des alluſions aux affaires du tems; & dans ceux que lui inſpiroit le déſir d'être utile, on ne voyoit que l'indiſcrete manie de toucher à tous les genres pour avoir droit à tous les Eloges.

1772. *L'Eſſai ſur les probabilités en fait de juſtice* étoit un Mémoire en faveur de Mr. le Comte de *Morangies* dont l'innocence, calculée d'après les vraiſemblances les mieux fondées, avoit pour elle cent quatorze contre un.

(*) *Jean qui pleure & Jean qui rit.*

Mr. de *Voltaire* ſavoit bien que les Juges (qui liſent fort peu toute eſpèce de Mémoires) ne ſe décideroient pas ſur les réflexions d'un particulier, mais il ſavoit auſſi, qu'il importoit ſurtout à l'accuſé de n'avoir pas contre lui cette multitude, qui n'ayant ni le loiſir ni la volonté d'aprofondir, prend pour regle le bruit public; que la faveur dont jouiſſoient ſes ouvrages, vaudroit au Mémoire pour Mr. de *Morangies* un grand nombre de lecteurs; & qu'un homme, connu pour prendre toûjours le parti du plus foible, devoit avoir des raiſons graves pour prêter dans une ſemblable occaſion ſa plume au plus fort.

Il n'avoit jamais eu d'ailleurs aucune rélation avec celui qu'il défendoit; & cette impartialité forcée donne le courage, & presque le droit, de tout dire.

Quoiqu'en penſent les Cenſeurs, c'eſt pourtant faire un bien noble emploi de ſes talens & de ſa réputation, que de ſaiſir tous les évenemens pour faire naitre des idées heureuſes à ceux qui les dirigent, ou du moins qui peuvent les plier au bonheur général. En voici deux exemples:

Une mere infortunée, (*) victime de la ſéduction de l'amour, de ſa crédulité, & des loix ſi dures contre les cultes nouveaux, perd ſon état. Mr. de *Voltaire* ſaiſit l'occaſion d'inſinuer, combien la Religion & la politique gagneroient, à renverſer les barrieres qui nous ſéparent de ſix à ſept cent mille compatriotes, que près d'un ſiècle n'a pas encore accoutumés aux climats étrangers qu'ils habitent, malgré les adroites facilités ménagées

(*) Mlle. *Camp.*

par les Princes qui leurs ont ouverts leurs Etats.

Un Monarque
Jeune & digne héritier du grand nom de
GUSTAVE,
Sauveur d'un Peuple libre, & Roi d'un Peuple
grave
s'assure le pouvoir de faire à son pays tout le bien qu'il médite. Le premier Poëte de la nation, éleve à l'honneur de cette glorieuse révolution un monument plus durable que l'airain, & les amis de la liberté s'empressent d'avouer un si digne interprête.

Cette marche peu ordinaire, frappoit les ames sensibles si fortement, qu'elles se laissoient aller à des idées que l'enthousiasme seul suggere. De ce nombre est la fête qui se donna chez Mlle. *Clairon.* On la vit „ habillée en Prêtresse d'Apollon, „ poser la couronne de lauriers sur la „ tête de l'Auteur d'*Alzire*, dont le

„ buſte étoit élevé ſur un piedeſtal,
„ s'adreſſer à ce marbre inſenſible,
„ comme s'il eut dû l'entendre & s'a-
„ nimer à ſa voix, réciter avec ce
„ bel organe & cette déclamation har-
„ monieuſe & ſublime que vous lui
„ connoiſſez, une Ode pleine de cha-
„ leur, qui ſembloit être l'homma-
„ ge de la poſtérité.

Graces, vertus, raiſon, génie,
Dont il fût l'organe divin,
Tendre Venus, ſage Uranie,
Qu'il n'implora jamais en vain;
Beaux Arts, dont il fût idolâtre,
Dieux du Lycée & du Théatre,
Venés, deſcendés parmi nous:
Digne de la Grece & de Rome,
Ce jour qui célebre un grand homme
Doit être une fête pour vous.

Du ton ſublime de CORNEILLE,
Il a fait parler les Romains.
RACINE a formé ſon oreille,

Et mit ſon pinceau dans ſes mains;
Grand comme l'un quand il veut l'être,
Moins ſage que l'autre peut-être,
Plus véhément que tous les deux;
Le dirai-je? encor plus tragique,
Dans cet art profond & magique
Il a pénétré plus loin qu'eux.

O toi, qui, ſans doute incrédule
A tant de prodiges nouveaux,
Diras de lui comme d'Hercule,
Un ſeul n'a point fait ces travaux;
Ne diviſe point ton hommage;
Poſtérité, ſur cette image
Fixe tes regards incertains;
Vois celui qui, dans quinze luſtres,
Egal à vingt hommes illuſtres,
En a ſeul rempli les deſtins.

Mr. *de la Harpe*, en lui rendant compte de cette eſpèce d'inauguration, dit très ingénieuſement „ C'eſt „ la Muſe de la *Tragédie* chantant de- „ vant la ſtatue de *Sophocle* un hym-

„ ne composé par *Pindare.* „ Mr. de *Voltaire* répondit par ces jolis Vers à Mlle. *Clairon:*

Les talens, l'esprit le génie,
Chez Clairon sont très assidus;
Car chacun aime sa patrie.
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous:
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fût en tous les tems votre ouvrage.

On devine sans peine que les détracteurs trouverent dans cette petite fête le sujet de plus d'une plaisanterie; mais en supposant même que ses amis eussent trop écoutés une aveugle prévention, nous nous souviendrons dans cette occasion avec un

double plaiſir, que *l'amitié eſt le ſeul ſentiment où l'excès ſoit permis.*

Pourquoi d'ailleurs lui faire porter la peine d'une indiſcretion qu'il n'a pû prévenir? La Littérature, toûjours en proye aux Libelles, aux Satyres, aux Epigrammes, ſera-t-elle donc fermée à la réconnoiſſance & aux ſentimens, qu'inſpire le Créateur de tant de chefs-d'œuvres? & le ridicule ne tombera-t-il jamais que ſur ce qui tient à des vertus?

Peut-être en coute-t-il davantage encore à l'envie d'admirer ſans ceſſe le même homme, ſurtout lorsqu'un âge avancé a fait eſpérer ſa décadence. Mais *l'Epître à Horace* que Mr. de *Voltaire* compoſa dans cette ſoixante & dix-huitième année de ſon âge, détruiſit encore une fois cette ſacrilege attente. Abondance d'idées, graces d'expreſſion, juſteſſe de por-

traits, gaité de vingt ans, voilà ce qu'on étoit forcé de trouver dans cette charmante production; & *Horace* dans ſa *Réponſe* (*) a bien raiſon de lui demander:

Et comment dans cet âge où la froide vieilleſſe
Ote à tous nos reſſorts leur flexible ſoupleſſe
Où les organes durs & les ſens engourdis
Par un ſentiment prompt ne ſont plus avertis,
As-tu donc conſervé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux.

On raconte qu'un Moine portugais apellé *Franceſco Torreira* qui prêchoit tous les Jeudis devant les Peres du Concile de trente, leur fit de-

(*) Elle eſt de Mr. de *la Harpe*, & ſe trouve dans la Collection des Oeuvres de Mr. de *Voltaire* parcequ'en effet, elle peut être miſe à côté de l'*Epître*.

mander un jour, en montant en chaire, dans quelle langue ils desiroient qu'il prêchât? Mr. de *Voltaire* auroit pû demander à l'univers, de quelle maniere il vouloit être instruit, soit par un Roman, ou une Epître, ou des Fragmens, ou une Tragédie &c. &c.

Parmi ses nombreux désaprobateurs on vit s'élever cette année Monsieur *Clement* (*) qui dans des Lettres qui ne finissent point, commença l'examen de ses œuvres. Ces Lettres apprennent à l'Europe, qu'elle s'est trompée pendant soixante années, & que ce *Voltaire* tant admi- 1773.

(*) Des gens de mauvaise humeur ont appellé Mr. *Clement* le *nouvel Eroſtrate*. Ils ont eu tort. L'ancien avoit détruit le temple d'*Epheſe*, mais Mr. *Clement* n'a rien détruit. Les choses sont restées précisément comme elles étoient avant qu'il écrivit.

ré, ſi conſtament lû, n'eſt pas ce qu'on avoit ſoupçonné: & cette utile découverte apprit aux gens de goût de toutes les Nations, qu'il ne faloit pas précipiter leurs jugemens; qu'un Poëme épique réimprimé cinquante fois, que vingt Tragédies vues ſans ceſſe avec un nouveau plaiſir, que vingt Volumes de Proſe peut-être au deſſus des Vers, ne ſuffiſoient pas pour fixer une réputation; qu'il faloit bien d'autres titres pour avoir droit aux égards des Littérateurs; que l'âge, les ſuccès, n'y faiſoient rien, & qu'il étoit beau & généreux) de troubler les derniers momens d'un grand homme qui deſcend dans la tombe.

En acquerant un nouveau perſécuteur, il en perdit un, dont la gaité malfaiſante l'attaqua jusqu'à ſon dernier ſoupir. *Piron* mourut. Mr.

Dorat indique une réflexion bien juſte dans un petit diſcours qui précede *Roſeide* (*) „ Le Cauſtique *Piron*, „ qui, par bonté d'ame, dit-on, faiſoit tous les jours vingt Epigrammes, *Piron* perſécutoit *la Chauſſée* „ de ſes ſaillies, qui n'étoient pas, „ quoiqu'on en diſe, celles d'un bon „ homme. Il l'appelloit le *Réverend* „ *Pere*, levoit contre lui l'étendart „ des cabales, & avec toute la candeur imaginable, l'immoloit aux „ ſarcasmes, le livroit à la riſée, enfin le tourmentoit littérairement, „ c'eſt-à-dire bien moins pour l'éclai-

(*) Il eſt intitulé *Inutilité préliminaire.* Nous aimons & eſtimons depuis bien longtems la perſonne & les talens de Mr. *Dorat.* Nous ſommes fachés de lui voir ſouvent adopter des titres bizarres. Ses productions n'ont pas beſoin d'exciter la curioſité par des titres ſinguliers. Ces petites reſſources n'appartiennent qu'aux petits talens.

„ rer ſur ſes fautes, que pour le pu-
„ nir de ſes ſuccès.

Il y a des eſpèces de talens qui n'inquietent point l'amour propre des contemporains. *Piron* avoit beaucoup de cet orgueil cynique qui a caractériſé quelques uns des Philoſophes du portique, & on l'appelloit une ſingularité piquante. Corrigez vos Pièces comme fait *Voltaire* lui diſoit-on, non répond-il durement, *Voltaire moule en plâtre, & moi je jette en bronze*, il auroit pû même ajouter que c'étoit en fer qu'il avoit jetté les *fils ingrats* & *Calisthene*. Son talent étoit de faire des Epigrammes: A quelque degré de perfection qu'on le poſſede, il n'y a pas de quoi ſe vanter. Malgré cela *Piron* ne paſſe pas pour un homme ſuperficiel, & beaucoup de *demi Lecteurs* croyent, que *Voltaire* au contraire n'a fait

qu'effleurer les matieres, & portoit dans les plus graves une eſpèce de légereté. Rien n'eſt moins fondé, & ce qu'il a écrit à Mr. de *Pezai* eſt dans la vérité la plus exacte.

„ Il eſt vrai, Monſieur, que mal-
„ gré mon âge & mes maladies je
„ ſuis très gai quand il ne s'agit que
„ de ſottiſes de Littérature, de Proſe
„ ampoulée, de Vers plats ou de
„ mauvaiſes critiques; mais vous ſa-
„ vez que je ſuis très ſérieux ſur les
„ procédés, ſur l'honneur & ſur les
„ devoirs de la vie „ mais tout dé-
pend de la maniere dont le public s'accoutume à enviſager les objets.

Mr. de *Voltaire* entrant dans ſa 1774.
quatre-vingtième année, étoit parvenu au plus haut période de ſa gloire. La route de *Ferney* étoit couverte d'étrangers qui vouloient avoir vû aumoins ce phénomene prêt à

diſparoître. Dans tous les pays, un des Miniſtres les plus ſages & les plus amis de la raiſon, ſervoit ſes projets de bienfaiſance. Les principaux Chefs de la Littérature s'honoroient de ſon ſuffrage ; à peine oſoit-on paroître avoir lû certains Ecrivains acharnés qui ſe flattoient que même les injures, intéreſſeroient le public, toûjours avide de ce qui avoit raport à lui. Ce public reçut avec un empreſſement, jamais démenti, une Tragédie & une allégorie charmantes. C'étoit *Dom Pedre*, & l'*Eloge* de la *Raiſon.* Dans ce petit Roman allégorique elle voyage avec la vérité ſa fille, & ſeme ſur la terre d'utiles leçons, dont on ſent parfaitement le beſoin en jettant un coup d'œuil ſur le tableau des extravagances humaines. Ces deux intelligences parcourent

rent les diverſes contrées de l'Europe, & malheureuſement n'ont pas le tems de s'arrêter partout. On imagine tout ce que peut fournir une idée auſſi heureuſe, & quel parti en a dû tirer celui dont le premier des talens étoit d'embellir des ſujets, même arides. Auſſi on y retrouva cette gaité ingénieuſe, cet attrait ſéducteur, qui donnerent aux ouvrages de ſa jeuneſſe une piquante originalité. Dons précieux! que tant de gens ont tâché d'imiter & que perſonne n'a ſaiſi, qui lui ont valu tant d'admirateurs, & qui auroient déſarmé l'envie ſi l'envie étoit ſuſceptible de quelque douce ſenſation.

Nous aurons occaſion dans le troiſième Volume de parler de la Tragédie de *Dom Pedre*. Elle étoit dédiée au célèbre *Monſieur d'Alem-*

bert (*) dont il cultiva pendant plus de trente ans l'amitié, les vaſtes connoiſſances, & les qualités bien ſupérieures encore. Ce Philoſophe ſenſible & officieux, indifférent ſeulement pour les faveurs de la fortune & les injures de quelques Ecrivains, ſera diſtingué à jamais par le double mérite de poſſéder les Sciences qu'on achete par le travail de toute la vie, & les talens agréables des eſprits brillans & faciles. Depuis quelques années, il ſemble que l'envie veuille encore ajouter le dernier ſceau à ſa gloire par les perſécutions. Le contraſte, que forment tant de Libelles avec

(*) Mr. de *Voltaire* nomma dans cette même Epître dédicatoire pluſieurs beaux eſprits qui cultivoient les Lettres par état ou par goût. On voit avec quelle juſteſſe il diſtribuoit la louange. Les ennemis mêmes de ceux dont il parle, ne leur conteſteroient pas ce qu'il leur accorde.

les ſuffrages de plus d'un Philoſophe couronné, & la juſtice que l'Europe littéraire rend à un ſage qui fait tout à la fois fleurir & aimer l'Empire de la raiſon, doit être obſervé.

Suſpendant les amuſemens agréables du Théatre, Mr. de *Voltaire* fit (*) *l'Eloge* d'un Roi qu'une maladie horrible & prompte venoit d'enlever à ſes ſujets. *Louis XV.* doux, ſage & timide, bon & foible, témoin inſenſible de la plus grande révolution qui puiſſe s'opérer dans un pays, (celle des opinions) fournira à la

(*) A cet Eloge étoit joint un Fragment intitulé *de la fatalité.* Il y plaça des Anecdotes inconnues même à *Paris.* Il eſt très poſſible qu'il fût mieux inſtruit. Rien n'échappe dans la ſolitude; mais dans une grande ville tout ſe perd dans cet amas tumultueux de propos qui s'entre-détruiſent. On ne voit pas même ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux.

Muſe de l'Hiſtoire le ſujet d'un tableau bien neuf & bien varié. Son panégyriſte qui croyoit devoir n'employer qu'un ſtile ſimple pour l'Eloge d'un Prince ennemi de toute eſpèce de faſte & d'affectation, le peignit avec des couleurs modeſtes & vrayes. Nos Orateurs modernes ont une autre marche. Elle eſt bonne ſans doute puiſqu'elle réunit tant de ſuffrages. Mr. de *Voltaire* la loua quelque fois, mais il ne l'imita jamais, & expoſa ſans prétention les qualités d'un Roi, qui prendroit place parmi le petit nombre de ceux que l'Hiſtoire récommande à la poſtérité, s'il avoit eu la force de reſiſter à l'eſprit de ſon ſiècle & le courage d'oppoſer une digue au torrent qui ravageoit les anciennes opinions & entrainoit avec lui les mœurs publiques.

On admirera un jour comment la Raiſon a pû faire tant d'Apôtres ſous un Prince qui prévenu contre leur utile doctrine ne les protegea pas. Que *Louis XIV.* ait vû briller dans ſon ſiècle toute eſpèce de talens; on ſait que ſes bienfaits alloient chercher ceux qui en poſſédoient, & leur donnoient une activité nouvelle; mais que des hommes au deſſus de ces fragiles récompenſes ayent été au delà de ce ſiècle ſi favoriſé, uniquement animés du noble déſir de fonder l'Empire de la Vérité ſur les débris de l'Erreur, c'eſt un phénomene rare & grand dans l'Hiſtoire de l'eſprit humain.

Loin de préſenter de pareilles idées on multiplia ſans néceſſité ces diſcours apologétiques connus ſous le nom d'*Oraiſons funèbres.* Quelques unes étoient preſque ſatyriques. Mr. de

Voltaire en impoſa à d'imprudens Orateurs; il leur apprit à reſpecter les Manes des Rois, *en les faiſant appercevoir* que le ſilence ſuffit pour mettre à couvert des ſoupçons de flatterie, & ſauver l'honneur de la vérité.

Un homme de Lettres voué tout entier alors à l'étude de l'Hiſtoire, reçut cet utile conſeil. Ecrivez, lui diſoit-il, la révolution qui s'eſt opérée dans les trente dernieres années de ce regne. Marquez le paſſage rapide des anciens principes aux nouvelles idées & tâchez de ſaiſir avec adreſſe les cauſes preſque inſenſibles de ces grands changemens. Montrez la liaiſon qui ſe trouve entre la corruption des mœurs & le déſordre des Finances, & cherchez ce déſordre moins dans des dépenſes outrées, que dans la mobilité de la place de

ceux qui les dirigeoient; Les malheurs de la Religion, plûtôt dans l'inégalité de l'état de ſes Miniſtres, que dans les ſophiſtiques écrits de ſes adverſaires; les troubles violens & paſſagers de la Magiſtrature, dans la néceſſité de donner un frein aux abus, & non dans l'eſpoir inſenſé de balancer les droits de la puiſſance; les progrès de la Philoſophie, non dans les livres qu'on ne lit pas, mais dans les voyages qui ont réuni en maſſe les lumieres de toutes les Nations. Attribuez, continuoit-il, la perfection des Arts à la rivalité qui tourmente le Génie; les découvertes dans les Sciences, à l'Art de penſer qui commence plûtôt depuis que l'éducation eſt épurée; les immenſes produits du Commerce, à l'intelligence éclairée des Nations qui lui ont aſſuré la liberté des mers; les préſens de l'Agricul-

ture à cet accroiſſement dans la population, fruit d'un Gouvernement unique & paiſible. Celui qui oſera faire cette grande entrepriſe trouvera dans les œuvres de Mr. de *Voltaire* d'excellens matériaux.

Sa vaſte correſpondance le mettoit à même de puiſer dans des ſources aſſez pures. Il publia cette
1774. année des *Fragmens ſur l'Inde* d'après le manuſcrit précieux d'un homme, témoin des déſaſtres de la Compagnie des Indes. Si ce morceau d'Hiſtoire contredit des idées reçues juſqu'alors, c'eſt que la différence eſt grande de celui qui écrit d'après ce qu'il a vû, & de celui qui prononce ſur ce qu'il lit.

Tandis que des gens intéreſſés cherchoient à décréditer ſes *Fragmens* déja d'autres productions occupoient les eſprits; on liſoit *le Taureau blanc*

& *le Dialogue de Pégaſe & d'un Vieillard.* Le premier de ces opuſcules eſt un Conte philoſophique qui prouve que nôtre Raiſon s'embaraſſe ſouvent dans des allégories qui ont inſenſiblement uſurpé les droits de l'Hiſtoire. Le Dialogue eſt une Satyre très plaiſante, dont le trait le plus piquant porte ſur l'Abbé *Terrai*, qui déconcerta ſi étrangement la confiance publique, en ſuſpendant ſont à coup le payement des reſcriptions. Mr. de *Voltaire* en avoit pour cent mille écus. La bruſque réſolution du Controleur-Général pouvoit cauſer quelqu'inquiétude. Peu de perſonnes l'auroient calmée par un bon mot.

Un Périodiſte, fit cependant appercevoir à l'Auteur qu'il n'étoit pas l'inventeur de cette forme de Satyre. Il eſt ſûr que *Lucien* avoit fait

des Dialogues avant Mr. de *Voltaire;* mais *Homère* avoit fait un Poëme épique avant *Virgile.* Ceci nous rappelle une autre querelle qu'on lui fit au ſujet de cette Epigramme:

Dépechez vous, Monſieur *Titon;*
Enrichiſſez votre *Hélicon;*
Placez-y ſur un piédeſtal
St. Didier, *Danchet* & *Nadal*
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, *St. Didier* & *Danchet*,
Et couverts du même laurier
Danchet, *Nadal* & *St. Didier.*

Mr. *Fréron* déterra un jour ſur les Quais un Bouquin dans lequel il lut:

Calvin, *Béſe* & *Luther*
Sont tous trois en enfer;
Luther, *Calvin* & *Béſe*
Sont tous trois dans la fournaiſe,
Béſe, *Luther*, *Calvin*,
Ont tous trois fait mauvaiſe fin.

& dès le lendemain il cria au plagiat. Il y eut un moment où ces eſpèces de Couplets furent fort à la mode. La Critique auroit pû en citer trente au lieu de deux. Mais ce n'eſt pas être plagiaire que de faire des Couplets avec le même refrain. On n'a d'autre prétention alors que de bien ajuſter ſon idée au tour adopté, & non de donner cette tournure pour une invention; & Mr. de *Voltaire* n'avoit jamais prétendu avoir inventé la tournure, & quoiqu'on en puiſſe dire, le *Dialogue de Pegaſe & d'un Vieillard* eſt une Satyre dans un cadre tout neuf ou moins uſé que ceux de *Regnier* & de *Boileau.*

Ce fut encore une plaiſanterie qui fit appercevoir des reſſources qu'offroit l'Encyclopédie, & de la circonſpection qui devoit accompagner les difficultés qu'on crut néceſſaire

de mettre à la publication de cet ouvrage. La brochure étoit intitulée *de l'Encyclopédie.* La Scène eſt à *Trianon ;* les Acteurs ſont *Louis XV.* Madame de *Pompadour*, le Duc de *Nivernois* & le Comte de *Coigni.* Le ſujet eſt la maniere dont ſe fabrique la poudre à canon. On déſire *l'Encyclopédie*, qui offre tous les détails. C'eſt le livre qui ſuppléé à tout ce qu'on ignore. Il arrive, inſtruit, & éclaire. Le Monarque alors eſt faché d'avoir trop facilement cru ceux qui ſollicitoient la défenſe de ce livre utile.

Tel étoit le glorieux emploi de ſa vieilleſſe. On demandera peut-être où il trouvoit le tems de compoſer tant de jolis ouvrages. Ce probléme ſe réſout en examinant ſa vie privée. Mais ce n'eſt pas ſur des Rélations vagues où ſur des Libelles, ou ſur des vaines ſuppoſitions qu'il faut ſe

décider. Nous avons vû plus d'une fois que ceux même qui étoient chez lui, ne rendoient pas un compte fidelle de ce qui ſe paſſoit ſous leurs yeux. Un exemple va le prouver. C'eſt une Lettre du 8. Decembre 1774 écrite à *Paris* par un homme qui a demeuré huit jours au Château de *Ferney*, & n'a pas ſeulement ſçu conter exactement les faits les plus ſimples, & dont il étoit témoin.

„ Mr. de *Voltaire* eſt un homme ſi „ illuſtre que tout en eſt intéreſſant. „ Je vais donc entrer dans des dé- „ tails qui paroîtroient minutieux en „ tout autre cas. Sa vie ordinaire eſt „ de reſter dans ſon lit juſqu'à midi. „

Il falloit dire de travailler dans ſon lit en hyver juſqu'à cinq heures du ſoir; en Eté il ſe levoit ordinairement à neuf ou dix du matin „ à mi-

„ di il ſe leve & reçoit du monde juſ-
„ qu'à deux heures, ou travaille. „

Il ne recevoit preſque point de monde & ne travailloit pas à cette heure. Il ſe promenoit dans ſes jardins, ou en hyver, regloit ſes affaires.

„ Il va ſe promener en caroſſe
„ juſqu'à quatre heures dans ſes bois
„ ou à la campagne, avec ſon Secré-
„ taire & preſque toûjours ſans autre
„ compagnie. „

Très ſouvent au contraire avec les perſonnes qui étoient chez lui.

„ Il ne dine point, prend du caffé ou du chocolat „ il dinoit tous les jours avec des légumes & prenoit du caffé au lait froid tout le long du jour.

„ Il travaille juſqu'à huit & ſe mon-
„ tre alors pour ſouper quand ſa ſan-
„ té le lui permet. „

En revenant de la promenade il ne travailloit pas.

„ J'ai visité sa Bibliothéque; elle „ est de 6,210 Volumes. Il y en a „ beaucoup de médiocres surtout en „ fait d'Histoire. „

C'étoit la seule partie qui fût un peu abondante & bien choisie.

„ La dépense de sa maison se mon- „ te à quarante mille livres environ. „ On en met 20000 pour le gaspilla- „ ge, les incidens. Restent 90000 qu'il „ amasse ou place. „

Dans le tems où l'Ecrivain parle, il y avoit au contraire beaucoup d'ordre, il ne dépensoit que 30000 livres, & vivoit très bien.

„ Il fait bâtir des maisons qu'il „ loue à deux & demi pour Cent. „

Il faloit dire qu'il les donnoit presque toutes à cinq pour Cent en rentes viageres.

Ces détails ne sont pas fort curieux. Aussi nôtre but n'étoit pas de

les conſerver, mais de nous en ſervir pour montrer combien les Relations ſont peu exactes, & à quel point il faut ſe défier des Conteurs d'Anecdotes. (*)

1775. Celle de la réconciliation avec Mr. le Comte de *Buffon* n'eſt pas controuvée. En s'éloignant des ſentimens de cet habile Naturaliſte, que peut-être il n'avoit jamais bien approfondi, il avoit cependant toûjours rendu juſtice à un Philoſophe qui a répandu tant de clarté ſur des matieres ingrates. Les hommes qui ſont dans

(*) On trouve auſſi dans une de ces Lettres écrites de *Ferney* qu'il y avoit une *quantité* prodigieuſe de ſtatues & *de tableaux.* (Il y avoit quelques tableaux médiocres & point de ſtatues) *que la plus vilaine maiſon de Ferney valoit mieux que la plus belle des villages des environs de Paris.* Ridicule exagération.

dans la mutuelle néceſſité de s'eſtimer ne ſont pas longtems diviſés d'opinions. Mais l'habitude de priſer beaucoup certaines connoiſſances entraîne trop d'indifférence pour les Arts d'agrément, & les ſuccès brillans du Bel eſprit rendent quelque fois trop inſenſible au mérite réel de l'érudition. A plus forte raiſon deux hommes qui réuniſſoient chacun ce double avantage n'étoient-ils pas faits pour la haine. D'ailleurs Mr. de *Voltaire* ayant pour amis ceux qui honorent véritablement la République des Lettres, tels que Mrs. *Helvetius*, *d'Alembert*, de *Condorcet*, de *St. Lambert*, la poſtérité auroit été trop étonnée de ne pas voir ſur cette liſte de noms illuſtres celui de Mr. de *Buffon*.

Nous avons été à *Ferney* témoins d'une converſation, où quelqu'un ob-

ſervoit que l'illuſtre ſcrutateur de la Nature n'avoit preſque point trouvé de Cenſeurs. Il ſembloit que la richeſſe & la fermeté de ſon pinceau en avoient impoſé à la Critique. „C'eſt „ qu'on n'a pas eu le tems encore, „ repliqua Monſieur de *Voltaire*, de „ ſe laſſer de ſa gloire. Mais plus ſa „ réputation s'étendra moins on l'en „ laiſſera jouïr. Les hommes s'en„ nuyent de la même idole. Ceux

---

Cette prédiction ne s'eſt aſſurément pas encore vérifiée. On a cependant déja fort oublié dans une Critique nouvelle les égards & la reconnoiſſance dus à un Naturaliſte qui a ſi bien mérité de ſa patrie. On ne veut pas convenir que dans un ſyſtéme mêlé d'erreurs, il y a auſſi des germes heureux de vérités encore inconnues; que les découvertes les plus ſublimes ſont nées au milieu des conjectures les plus incertaines; & que les productions des grands hommes ſont toûjours un bienfait de la nature.

„ même qui l'ont expoſée à la véné-
„ ration, préſentent bientôt un objet
„ nouveau aux hommages de la mul-
„ titude.

Si de ſemblables vérités avoient beſoin de preuves, ce qui ſe paſſa alors à propos du commerce des bleds en fourniroit d'inconteſtables. Mr. *Turgot*, Miniſtre également habile & déſintéreſſé, voulant reſſerrer les anneaux de la chaîne qui lie l'Agriculture & le Commerce, venoit de publier un Edit longtems attendu, & propre à ranimer les ſpeculations. Ce ſyſtéme ſi ſage, ſi ſimple, ſi conforme à la raiſon, à la ſituation de la France; ce ſyſtéme dis-je promettoit cette diſtribution égale que la liberté peut ſeule aſſurer & entretenir. L'Edit qui écraſoit le monopole, qui ramenoit l'abondance dans les campagnes, excita une joye univerſelle.

Monſieur de *Voltaire* crut pouvoir la partager; & comme les gens de génie n'aplaudiſſent pas comme les autres, il s'exprima dans une brochure pleine d'eſprit & de bonnes idées, avec une facilité qu'un grand âge permet dans la converſation familiere, mais qu'une grande célébrité devoit peut-être interdire. „ Je ſuis labou-
„ reur, & cet objet me regarde. J'ai
„ environ quatre-vingt perſonnes à
„ nourrir. Ma grange eſt à trois lieues
„ de la ville la plus prochaine: je ſuis
„ obligé quelquefois d'acheter du fro-
„ ment, parceque mon terrein n'eſt
„ pas ſi fertile que celui de l'Egypte
„ & de la Sicile.

„ Un jour un Greffier me dit, al-
„ lez-vous en à trois lieues payer
„ chèrement au marché de mauvais
„ bled. Prenez des commis un acquit
„ à caution, & ſi vous le perdez en

„ chemin, le premier Sbire qui vous
„ rencontrera ſera en droit de ſaiſir
„ votre nourriture, vos chevaux, vo-
„ tre perſonne, votre femme, vos
„ enfans. Si vous faites quelque dif-
„ ficulté ſur cette propoſition, ſachez
„ qu'à vingt lieues il eſt un coupe
„ gorge qu'on appelle jurisdiction;
„ on vous y traînera: vous ſerez con-
„ damné à marcher à pied juſqu'à
„ *Toulon*, où vous pourrez labourer
„ à loiſir la Mer Méditerranée.

„ Je pris d'abord ce diſcours in-
„ ſtructif pour une froide raillerie;
„ c'étoit pourtant la vérité pure. Quoi!
„ dis-je, j'aurai raſſemblé des colons
„ pour cultiver avec moi la terre,
„ & je ne pourrai acheter librement
„ du bled pour les nourrir eux & ma
„ famille? Et je ne pourrai en ven-
„ dre à mon voiſin quand j'en aurai
„ de ſuperflu? ---- Non, il faut que

„ vous & votre voiſin creviez vos
„ chevaux pour courir pendant ſix
„ lieues. ---- Eh! dites-moi, je vous
„ prie, j'ai des pommes de terre &
„ des châtaignes, avec lesquelles on
„ fait du pain excellent pour ceux
„ qui ont un bon eſtomac, ne puis-je
„ pas en vendre à mon voiſin ſans
„ que ce coupe gorge, dont vous
„ m'avez parlé, m'envoye aux gale-
„ res? Oui. Pourquoi, s'il vous plaît,
„ cette énorme différence entre mes
„ châtaignes & mon bled? Je n'en
„ fais rien. C'eſt peut-être parceque
„ les charençons mangent le bled, &
„ ne mangent point les châtaignes?
„ Voilà une très mauvaiſe raiſon. Eh
„ bien, ſi vous en voulez une meil-
„ leure, c'eſt parceque le bled eſt
„ d'une néceſſité premiere, & que les
„ châtaignes ne ſont que d'une ſecon-
„ de néceſſité: Cette raiſon eſt encore

„ plus mauvaiſe; plus une denrée eſt „ néceſſaire, plus le commerce en „ doit être facile. Si on vendoit le feu „ & l'eau, il devroit être permis de „ les importer, & de les exporter „ d'un bout de la France à l'autre.

Les reſpectables dépoſitaires des loix liſent ſans doute avec des yeux plus ſévères que le commun des hommes, qui ne cherche dans ces ſortes d'ouvrages que de l'inſtruction & quelqu'agrément. Une défenſe publique ne fit qu'augmenter la vogue de celui-ci. L'uſage trop répété de ces prohibitions les rend inutiles, & la loi s'énerve par cela même qui devroit la faire reſpecter. D'ailleurs la reflexion nous prouve, que lorſqu'un ouvrage eſt lancé dans le public, rien ne peut hauſſer ou baiſſer la place qu'il mérite; loué avec excès, ou blâmé avec humeur; permis, toléré

ou défendu, tout eſt égal; au bout de quelques annés il ſera répandu en raiſon de ſon utilité ou de ſon agrément. Les ſeuls livres qu'il faille défendre ce ſont ceux qui attaquent un plan d'adminiſtration ou de réforme dans le moment qu'il s'exécute. L'Auteur ſeroit peut-être arrêté dans ſa courſe, & des vues excellentes en totalité pourroient devenir pernicieuſes ſi elles n'étoient exécutées qu'à moitié. Un livre qui ne contient que des Sophismes n'eſt pas dangereux. Les Sophismes changent rarement les opinions, ils embaraſſent les têtes foibles, mais ne perſuadent pas. Ce ſont les raiſons ſolides miſes dans un jour nouveau qui operent les révolutions. Or l'autorité n'a point d'Empire ſur la raiſon. Elle gêne, elle rallentit ſes progrès, mais ne peut les arrêter. C'eſt ce qui a fait

croire à des gens ſenſés que la liberté dans la République des Lettres avoit fort peu d'inconvéniens. (*)

La Diatribe à l'Auteur des *Ephemerides du Citoyen* étoit le Diſcours d'aggrégation à la Société des Economiſtes, Société ſi utile, ſi perſécutée, & du travail de laquelle on jouït avec tant d'ingratitude. Le nom de *Voltaire* devoit honorer ſes faſtes. Parceque quelques uns de ſes Membres, entraînés par l'amour du bien public, ont peut-être paſſé le but,

(*) On n'a point d'exemple qu'il exiſte un ſeul livre bien fait, ou ſimplement curieux, qui n'ait été répandu, quelque ſévérité que l'autorité ait employée. Cela eſt ſi connu que le livre brulé, cenſuré, prohibé &c. au bout de deux années, prend ſa place parmi les livres permis. Il n'y a de dangereux alors que l'éclat fait pour le défendre, & l'impuiſſance de la loi qui n'a pû maintenir ſon ouvrage.

falloit-il oublier l'impulſion donnée à l'Agriculture, les tableaux ſi propres à exciter la cupidité des hommes, les découvertes tendantes à perfectionner le premier des Arts, tant de Citoyens juſques là oiſifs, arrachés à la frivolité & rendus aux travaux de la campagne? Les Prêtres du Temple de *Céres* ont été diſperſés, & la meilleure inſtitution dont ce ſiècle pût ſe glorifier eſt la ſeule qui ait été pourſuivie avec une intolérance que la Philoſophie ſe flattoit d'avoir anéantie parmi nous.

„ Quelques perſonnes ont cru que „ Mr. de *Voltaire* avoit des morceaux „ de reſerve compoſés dans ſes plus „ beaux jours, & qu'il répandoit dans „ ſa vieilleſſe. Ce ſont des fleurs de „ ſon jeune âge, dont il couronne ſes „ cheveux blancs.„ Ceux qui ont connu Mr. de *Voltaire* ſavent combien il

étoit loin de cette Economie; ceux qui ne l'ont pas connu doivent refléchir ſur la différence du ton qui regnoit il y a quarante ans, de celui que nous avons adopté de nos jours, & l'on conclura ſans peine que les filles de *Minée* n'ont été introduites dans la Société qu'à l'époque où on les y a vû paroître.

C'étoit ainſi que ſur la fin de ſa carriere Mr. de *Voltaire* ne s'occupoit plus que de travaux utiles, & des moyens de tourner au profit des malheureux ſa brillante réputation. Que de ſoins ne ſe donna-t-il pas pour faire rentrer en France avec honneur Monſieur *d'Etalonde.* Ce jeune Gentil-Homme compagnon de l'infortuné Chevalier *de la Barre* fût obligé de fuïr ſa patrie pour échapper aux buchers d'*Amiens.* Il chercha dans les troupes du Roi de Pruſſe un azile contre le beſoin. Sa bonne con-

duite & ſon ardeur de s'inſtruire lui valurent l'approbation de ſes ſupérieurs ; mais n'ayant pas une taille avantageuſe, & ne ſachant point la langue allemande, il voyoit un terme bien éloigné à ſon avancement. Il écrivit à Mr. de *Voltaire*, ſi longtems occupé de cette tragique avanture ; celui-ci ſollicite les bontés du Roi, qui fit Officier Mr. *d'Etalonde*, & lui accorda un Congé pour ſe rendre à *Ferney*, où il apprit le Deſſin, & ſe rendit en peu de tems capable d'entrer dans le Corps du Génie. Il étoit doux, modeſte, honnête, appliqué & racontoit ſes malheurs avec une vérité & une bonne foi bien rares, mais lorſqu'il venoit au dénouement de cette horrible cataſtrophe, ſes yeux s'animoient, & l'on voyoit ſur ſon viſage l'impreſſion involontaire que lui cauſoit le ſouve-

nir de ces affreuſes images. Eſpérant que la main de la Juſtice voudroit effacer la tache dont elle l'avoit flétri, & que l'éloquence de ſon protecteur éclaireroit ſes juges égarés, il préſenta au Roi une Requête intitulée (*) *le cri du ſang innocent.* C'étoit le modele des Ecrits de ce genre par ſa noble ſimplicité & la force des raiſons. On lui auroit accordé des Lettres de Grace ; mais elles ſuppoſoient un crime, & il n'avoit fait qu'une imprudence. Mr. de *Voltaire* ſollicita pendant dix-huit mois ; il conſulta les plus célèbres Juriſconſultes de l'Allemagne, de la Ruſſie, de l'Angleterre; il échauffa le zéle & le cré-

(*) Elle étoit de Mr. de *Voltaire* qui voulant ſe convaincre de plus en plus, s'étoit procuré le procès inſtruit à *Abbeville* & toutes les pièces juſtificatives que les prévenus pouvoient alléguer en faveur de leur innocence.

dit de ſes amis, & fit parvenir des traits de lumiere à des Magiſtrats de *Paris.* Toutes ces démarches demeurerent ſans ſuccès, & Mr. *d'Etalonde* entraîné déja par la réconnoiſſance vers la Pruſſe retourna lui conſacrer ſes ſervices & oublier s'il eſt poſſible combien les hommes prompts à punir les torts dans autrui, ſont lents à réparer les leurs.

Une affaire d'un intérêt plus général encore, ſuccéda à celle de Mr. *d'Etalonde.* Il s'agiſſoit d'obtenir des Lettres d'affranchiſſement pour le pays de *Gex.* (*) „ Il réchauffa les gla-

(*) Voyés le *Commentaire hiſtorique.* Nous avons cru que ces Mémoires étoient de Mr. de *Voltaire* lui même. Nous avons appris de bonne part qu'ils n'en ſont pas. Si l'on y retrouve ſouvent ſon ſtile & ſa maniere, c'eſt que celui qui les a écrit, habitué depuis dix-huit ans, à l'entendre, à le lire, à ſes plus ſecrettes penſées, a

„ ces de ſon âge pour profiter des
„ vues patriotiques d'un nouveau Mi-
„ niſtre, qui le premier en France
„ débuta par être le pere du Peuple.
„ La Patrie que Mr. de *Voltaire* s'é-
„ toit choiſie dans le pays de *Gex*,
„ eſt une langue de terre de cinq à ſix
„ lieues ſur deux entre le mont *Jura*,
„ le Lac de *Genève*, les Alpes & la
„ Suiſſe. Ce pays étoit infeſté par en-
„ viron quatre-vingt Sbires des Ai-
„ des & Gabelles, qui abuſoient de
„ la dignité de leur bandouliere pour
„ vexer horriblement le Peuple à
„ l'inſçu de leurs maîtres. Le pays

---

pû l'imiter. C'eſt Mr. *Vagneres* qui a écrit le *Commentaire hiſtorique.* Cet honnête homme, auquel des faiſeurs de Mémoires n'ont pas aſſez rendu juſtice, a mérité & obtenu l'eſtime, la confiance & les égards de Mr. de *Voltaire*, & des marques de bienveuillance d'une Princeſſe éclairée qui ne récompenſe point au hazard.

„ étoit dans la plus effroyable miſere. „ Il fût aſſez heureux pour obtenir „ du bienfaiſant Miniſtre un Traité, „ par lequel cette ſolitude (je n'oſe „ pas dire Province) fût délivrée de „ toute vexation; elle devint libre & „ heureuſe. Je devrois mourir après „ cela, dit-il, car je ne puis monter „ plus haut. „

Cette petite Province moyennant une contribution déterminée devint libre. (*) Les folies que le Peuple fit ſous le nom de réjouiſſances, expliquent à ceux qui briſerent ſes chaines

(*) Le pays de *Gex* fût réputé pays étranger en matiere de Droit de Ferme. Les Lettres patentes ſuppriment les vérités extraordinaires du ſel & du tabac en reglant l'indemnité due à Sa Majeſté pour Droit de ſuppreſſion. Cette indemnité fût fixée à 30000 L. impoſées ſur tous les biens fonds de la Province.

nes le vœu de toute la Nation pour de ſemblables reglemens. Si la ſimple raiſon pouvoit ſeule lutter contre les abus anciens, que pourroit-on répondre à des ſujets francs, zélés, qui diroient: „ Nous ſavons que les be„ ſoins de l'Adminiſtration exigent „ des impôts; au lieu de les envoyer „ chercher, permettés que Nous vous „ les portions. „ C'eſt dans cette ſeule différence que réſide le bonheur des Peuples. Ah! ſi l'on ne vouloit pas s'imaginer, qu'il faut du génie & de grandes vues pour l'Adminiſtration des Finances tandis qu'on n'a beſoin que d'ordre, de travail & de bonne foi, la ſcience économique ſeroit bien abrégée! Mais c'eſt un ancien uſage d'annoncer avec un faſtueux appareil le travail de quelques Commis de Bureau.

Ce ſuccès l'invita à une nouvelle tentative en faveur de cette portion, ſi aiſément négligée. Les *Corvées* ont de tout tems excité des plaintes ſtériles. Quelque utile qu'il ſoit de faciliter la circulation du Commerce, il l'eſt plus encore de laiſſer, aux travaux eſſentiels de la campagne, des hommes, ſur qui repoſe la ſubſiſtance d'une famille entiere. Un Miniſtre qui connoiſſoit les beſoins & les malheurs des êtres nombreux condamnés par la nature à un travail continuel, compta parmi ſes devoirs la néceſſité de les ſoulager. Cet Edit ſi longtems projetté & juſques là vainement attendu, parut pour améliorer tout d'un coup la condition des habitans. Mr. de *Voltaire* battit des mains, & une brochure très bien faite répondit à ceux qui oubliant les inconvéniens couteux de Corvées ſe

plaignoient du modique impôt qui les remplaçoit. Des eſprits inquiets, qui ſe conſtituent les Cenſeurs incommodes de tout ce qui ſe paſſe dans l'Adminiſtration, blâmerent également le projet & l'Apologiſte. Quoi de plus naturel cependant! c'eſt dans la bouche des grands hommes qu'eſt la récompenſe des Miniſtres bienfaiſans, & un ſilence général ſur certaines opérations eſt la leçon la plus forte qu'on puiſſe donner à ceux qui les hazardent.

Tel eſt le droit du Génie. Tous les objets ſont de ſon reſſort. Hier il avertiſſoit la juſtice de ſes dangereuſes précipitations, aujourd'hui il deſcend aux utiles détails de la Science économique, & demain il combattra l'aveuglement volontaire des Athées. C'étoit le but d'un Roman moral & philoſophique, dont le titre

étoit *l'Hiſtoire de Jenny ou le Sage & l'Athée.* On ne peut point l'analyſer; les graces de la narration ſont le principal agrément de la partie hiſtorique, & les Dialogues ſur l'Athéïſme entre le ſage *Freind* & *Birton*, jeune débauché, nous meneroient à des diſcuſſions que nous nous ſommes interdites. *Freind* eſt un Philoſophe qui par les effets remonte à la connoiſſance des cauſes, apprécie les opinions, analyſe juſqu'au ſentiment, s'efforce de rendre raiſon de tout, & ne s'arrête qu'aux bornes qu'il a plû à Dieu de nous preſcrire. *Birton* eſt un libertin, perverti par des lectures qu'il n'a pas ſû digérer, & répetant, avec une confiance digne d'un jeune homme, des objections qu'il croit invincibles. On devine avec quel avantage *Freind* le combat; il a pour lui la bonté de

ſa cauſe, des lumieres profondes; auſſi réuſſit-il à changer les dangereux principes de ſon adverſaire: de pareils triomphes ſur le vice & ſur l'incrédulité, ſont la plus douce récompenſe de la vertu.

Mr. de *Voltaire* perdit cette année un adverſaire moins rédoutable qu'incommode. C'étoit Mr. *Freron* bien ſupérieur à l'Abbé *des Fontaines* ſon prédeceſſeur; plus inſtruit mais moins habile à ſe parer des connoiſſances des autres, ayant plus de ſel dans la plaiſanterie, plus de fineſſe dans le tact, & plus d'agrément dans le ſtile. Lorſqu'on lit ſes feuilles on excuſe *l'Ecoſſaiſe* & tant d'autres Satyres; mais lorſqu'on parcourt celle-ci, on lui pardonne la vengeance, & l'on va même juſqu'à lui trouver une ſorte de modération. (*) 1776.

(*) On lit dans le *Commentaire hiſtorique*;

Ce qui décrédita ſes Critiques c'eſt ſon acharnement contre l'Académie françoiſe & les Encyclopédiſtes. Ses traits demeuroient ſans effet parce-qu'ils partoient d'une prévention ridicule à force de confondre les objets. La ſaine partie du premier Corps littéraire de la Nation ſait bien, que quelques-uns de ſes Membres ont quelquefois abuſé de leur eſprit, & gâté leurs propres talens par un ſtile trop affecté. Les Apôtres de la Rai-

---

que Mr. de *Voltaire* reçut une Lettre anonyme, dans laquelle on lui propoſoit de marier la fille de Mr. *Freron*. Son fils dans un de ſes Numero a lavé ſa famille d'une auſſi lâche imputation. La chaleur qu'il y a mis ſait l'éloge de ſon cœur. Il laiſſe percer des doutes ſur l'exiſtence même de la Lettre. En cela il ſe trompe; elle exiſte véritablement; mais cette invitation eſt d'un mauvais plaiſant qui l'imagina pour venger ſon amour propre humilié dans un Nro. de l'année littéraire 1774.

ſon & de la Tolérance conviennent que de jeunes gens ou des têtes exaltées ont confondu le doute ſage & timide qui examine, avec l'incrédulité qui ſe révolte contre toutes les idées reçues, mais les Littérateurs comme les Philoſophes ont vû auſſi que le Goût & la Raiſon pouvoient avouer le plus grand nombre, & c'eſt ce qui rend un Corps & une confédération eſtimables.

Mr. de *Voltaire* ne gagna point à la mort de cet *Ariſtarque* la tranquilité ſi néceſſaire à la fin de ſa carriere, & ſes Mânes n'obtiennent pas, non ſeulement la juſtice que ſes talens réclament, mais au moins le ſilence qui reſpecte la cendre des morts.

Rien n'étoit capable d'arrêter ſon utile fécondité. Il donna encore cette même année ſes Lettres *Chinoiſes*, *Indiennes*, & *Tartares*. Quelques-

unes étoient adreſſées à Mr. de *Paw*, le ſavant Auteurs des *Recherches ſur les Américains*, *les Egyptiens & les Chinois*. Nous remarquerons à ſon ſujet que l'Art de differter ſans ennui nous eſt venu d'un Allemand. Les ouvrages de Mr. de *Paw* peuvent ſervir de modele à tous les Erudits. Cette maniere d'obſerver profonde & agréable, ſage & hardie ſuppoſe le talent de ſaiſir à la fois tous les rapports d'un objet, & l'Art de diſtinguer les traits de la vérité de cette foule de vraiſemblances auxquelles les hommes s'habituent & qu'ils donnent enſuite pour des certitudes.

Les Lettres de Mr. de *Voltaire* ne ſont pas ſeulement remarquables par l'originalité de l'expreſſion, ou la grace du ſtile, elles ont le mérite d'inſtruire ſans effort, & renferment preſque toûjours des détails curieux que

n'apprennent pas toûjours les gros livres à prétention. Nous en citerons pour exemple une qui n'eſt point dans le Recueil de ſes œuvres, & qui quoique connue neſt cependant pas ſous la main de tout le monde. Elle eſt adreſſée au Roi de Pruſſe.

Lettre au Roi de Pruſſe par Monſieur de Voltaire:

„ Si Votre Camarade, l'Empereur de la Chine *Kien-Long* eſt mort, comme on Vous l'a dit, j'en ſuis très faché. V. M. ſait aſſez combien j'aime & révére les Rois qui font des Vers. J'en connois un qui aſſurément en fait dè bien meilleurs que *Kien-Long*, & à qui je ſerai bien attaché, juſqu'à-ce que j'aille faire ma Cour là-bas à feu l'Empereur Chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune Roi, qui, à la vérité ne

fait point de Vers, mais qui fait d'excellente Proſe. Il a donné en dernier lieu ſept beaux ouvrages, qui ſont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces Edits ſont des chefs-d'œuvres d'éloquence; car ce ſont des chefs-d'œuvres de raiſon & de bonté. Le Parlement de *Paris* lui a fait des remontrances ſéduiſantes; c'étoit un combat d'eſprit. S'il avoit fallu donner des prix au meilleur Diſcours, les Connoiſſeurs l'auroient donné au Roi ſans difficulté.

Ce droit d'enrégiſtrer & de remontrer, que Vous connoiſſez peu dans Votre Royaume, eſt fondé par l'ancien exemple d'un Prévôt de *Paris*, du tems de *St. Louis* & de Votre *Conrard Hohenzoller II.* lequel Prévôt s'aviſa de tenir un Régiſtre de toutes les Ordonnances Royales, en quoi il fût imité par un Greffier du

Parlement, nommé *Jean Montue* en 1313.

Les Rois trouverent cette invention fort utile. *Philippe de Valois* fit enrégiſtrer au Parlement ſes Droits de Régale. *Charles V.* prit la même précaution pour le fameux Edit de la majorité des Rois à quatorze ans. Des Traités de paix furent ſouvent enrégiſtrés; on ne ſavoit pas dans ce tems là ce que c'étoit que des remontrances.

Les premieres Remontrances ſur les Finances furent ſous *François I.* pour une grille d'argent maſſif qui entouroit le tombeau de *St. Martin.* Ce Saint n'ayant nul beſoin de ſa grille, & *François I.* ayant grand beſoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fût cédée par les Chanoines de *Tours*, & dont le prix devoit être rembourſé par les Domaines de la

Couronne. Le Parlement repréſenta au Roi l'irrégularité de ce marché.

Voilà l'origine de toutes les Remontrances qui ont depuis tant embarraſſé nos Rois, & qui ont enfin produit la guerre de la Fronde dans la minorité de *Louis XIV.*

Nous n'avons point de Fronde à craindre ſous *Louis XVI.* nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des Jéſuites, des Janſéniſtes, des Convulſionnaires: il eſt vrai que nos dettes ſont auſſi immenſes que celles des Anglois, mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon Gouvernement & de l'eſpérance.

V. M. a bien raiſon de me dire que les Anglois ne ſont pas ſi heureux que nous; ils ſe ſont laſſés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers Quakers ſe battent, mais ils donneront de l'argent, & on ſe

battra pour eux. Je ne ſuis pas grand Politique, V. M. le ſait bien: mais je doute beaucoup que le Miniſtere de *Londres* vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglois ſe ruinent aujourd'hui; chacun à ſon tour.

Pour Vous, Sire, Vous bâtiſſez des villes & des villages, Vous encouragez les Arts, & Vous n'avez plus pour d'ennemi que la goutte. J'eſpére qu'elle fera la paix avec V. M. comme ont fait tant d'autres Puiſſances.

Quant aux Jéſuites que Vous aimez tant, la protection que Vous leurs donnez eſt bien noble dans un excommunié tel que Vous avez l'honneur d'être; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter auſſi de la même protection. Je ne crois point comme Mr. *Paw*, que l'Empereur *Kien-Long* ait traité cruellement les

Jéſuites, qui étoient dans ſon Empire. Le Pere *Amiot* avoit traduit ſon Poëme; on aime toûjours ſon Traducteur, & je maintiens qu'un Monarque qui fait des Vers ne peut être cruel.

J'oſerois demander une grace à V. M. c'eſt de daigner me dire lequel eſt le plus vieux de Milord *Maréchal* ou de moi. Je ſuis dans ma quatre-vingt-troiſième année, & je penſe qu'il n'en a que quatre-vingt-deux; je ſouhaite que Vous ſoyez un jour dans Votre cent-douzième. „

Le *Recueil des Lettres Chinoiſes* eſt terminée par un *Dialogue* très curieux de *Maxime de Madame*, *Philoſophe Africain contemporain d'Apulée.* Il eſt plaiſant que ce ſoit à Mr. de *Voltaire* que l'on doive la reſurrection de ce *Maxime* oublié depuis ſi longtems. Auſſi répondoit-il à quelqu'un qui lui

faiſoit compliment ſur ſa découverte, *depuis que je ſuis devenu un peu pédant je vois croitre ma réputation, & je ſuis tout près d'en impoſer à Nonotte, à P....* &c. &c.

Le *Commentaire ſur la Bible* qu'on lui attribua dans le même tems étoit bien propre à augmenter cette eſpèce de réputation; il n'étoit pas profond dans le goût de Mr. *Chriſande*, Profeſſeur en Théologie qui aſſure ſérieuſement: „ que Dieu créa le ſe-
„ cond jour la matiere électrique &
„ enſuite la lumiere, qu'alors la vé-
„ nérable Trinité qui n'avoit point re-
„ çu de dehors l'idée exemplaire de
„ la lumiere, vit que la lumiere étoit
„ bonne & avoit ſa perfection„ mais il étoit écrit d'après la Raiſon, la Phyſique & la Géographie. Falloit-il publier cet examen? ce ſeroit le ſujet d'une grande queſtion. Peut-être

faut-il conſerver ces ténèbres ſalutaires par égard pour la foibleſſe des hommes, peut-être une interpretation facile aide-t-elle l'intelligence de la plûpart des fidelles? Quoiqu'il en ſoit il faut avouer que peu de perſonnes ont eu une connoiſſance plus exacte de la Bible que ce nouveau Commentateur. Aux yeux d'un homme raiſonnable les difficultés qu'il rencontre diſparoiſſent facilement. Les hommes ont rendu leurs idées tantôt par des images tantôt par des comparaiſons. La différence des langues a quelque fois fait paroître ridicule ce qui étoit très ſenſé. On confond toûjours l'Hiſtoire des Cultes & l'Hiſtoire des Religions, ce qui ne ſe reſſemble pas. La Religion eſt la même partout, mais les Cultes différens ſelon les climats. Cette maniere d'enviſager cet important objet eſt l'ar-

l'argument le plus fort contre l'Athéïſme.

Un autre *Commentaire* qui parut quelques mois après, racontoit en abrégé les principaux événemens de ſa vie. On voit bien que l'amitié tenoit le pinceau. Il n'a pas appuyé ſur les ombres, & tout au plus on pourroit reprocher à l'Auteur un ſilence officieux, mais non de fades adulations. Son ouvrage eût été plus curieux encore, s'il eut moins dédaigné les détails. Cette vieille phraſe, que la vie d'un homme de Lettres eſt toute dans ſes Ecrits, nous a privé de pluſieurs obſervations qui auroient conduit à la connoiſſance de l'eſprit humain. Il y a plus d'analogie qu'on ne le croit, entre le caractère d'un Auteur & ſes Ecrits. Celui qui dément ſa Philoſophie, ou ſes principes moraux, n'a plus ſur la

confiance publique d'autre Empire que celui que donnent les talens & les avantages de l'eſprit. On a ſoupçonné Mr. de *Voltaire* d'être dans ce cas, parceque l'on ne l'a jamais bien connu. Il a inſpiré un intérêt ſi univerſel que tout le monde en a parlé; au milieu de ce mélange confus d'Eloges & de Satyres, comment étoit-il poſſible de fixer ſes opinions? Autre ſource d'erreur: on croit ſervir ſon Héros en taiſant des avantures où ſa prudence aura été en défaut. Il faut les dire au contraire; ſans cela le Lecteur à demi inſtruit croira que ce que Vous cachez avec adreſſe, a non ſeulement beſoin d'indulgence, mais même d'un voile épais, & les prétendus égards pour un grand homme, deviennent la plus cruelle des Satyres. Un paſſage de l'Eloge de Mr. de *Voltaire* par Mr. *Paliſſot*

developpera nôtre idée : „ Tel étoit
„ le caractère de cet homme ſingulier.
„ Un peu gâté par l'adulation qu'il ai-
„ moit, aigri par l'envie qu'il avoit
„ excitée, il ne connoiſſoit aucun
„ frein ni dans ſes emportemens, ni
„ dans les Ecrits échappés au pre-
„ mier mouvement de ſes paſſions.
„ Incapable au fond de ſe venger au-
„ trement que par ſa plume, il ſem-
„ bloit ſe complaire dans des projets
„ de vengeance qui s'évanouiſſoient
„ toûjours avec ſa colere. A le juger
„ par cette fougue momentanée, on
„ l'eût cru voiſin des plus grands ex-
„ cès, & tout prêt à nuire, mais il
„ ne le fit jamais. Il ſe répandoit en
„ ſarcaſmes quelquefois même en in-
„ vectives trop exagérées pour être
„ vraiment offenſantes ; mais on ne
„ connoît aucun homme qu'il ait réel-
„ lement perſécuté, aucun dont il ait

„ détruit ou cherché à détruire la for-
„ tune. Ennemi d'autant moins dan-
„ gereux qu'il l'étoit à découvert, &
„ que ſon extrême vivacité étoit con-
„ nue, il n'eut jamais à ſe reprocher
„ d'avoir fait le malheur de perſon-
„ ne ; il fit au contraire beaucoup
„ d'ingrats. „ (*)

Cette remarque vraye & judicieuſe donne la clef d'une foule de brochures polémiques. L'aveu ſincère du Panégyriſte augmente la confiance en lui ſans diminuer l'eſtime pour ſon Héros. Un amas de perfections imaginaires laſſe le Lecteur qui ſoup-

(*) Eloge de Mr. de *Voltaire* p. 33.

Une feuille périodique a reproché à Mr. *Paliſſot*, d'abandonner quelquefois ſon Héros & de manquer d'adreſſe. Ce reproche eſt un Eloge; car il n'y a rien de ſi mal adroit que la vérité.

çonne qu'on veut le ſéduire plûtôt que le perſuader.

Preſque tous ceux qui ont écrit pour ou contre ce grand homme, n'ont pas diſtingué les époques de ſa vie. Telle choſe eſt un ridicule à cinquante ans qui eſt très permiſe à vingt-cinq. Un mot qui échappe dans un ouvrage badin, n'eſt pas le garant de la façon de penſer. L'homme le plus ſage peut ſe permettre une débauche d'eſprit. Il adreſſa des Vers à Madame *Necker* ſur la place que le Roi venoit d'accorder à ſon mari, & déja l'on s'empreſſe de dire qu'il adore le Saint du jour. Cette façon de voir eſt trop injuſte. On peut croire que Mr. *Necker* ſe trompoit ſur la Législation & le Commerce des bleds, & réconnoître ſes grandes qualités pour la place difficile qu'il remplit avec tant de diſtinction.

Plus un homme a de génie, & mieux il voit combien les objets ont de faces différentes, & cet habile & ſage Miniſtre n'exigera pas une adheſion aveugle à toutes ſes opinions. Si Mr. de *Voltaire* vivoit encore il applaudiroit aux bouleverſemens économiques faits dans la Finance. Diroit-on, ou ſeroit-on fondé à dire que docile aux circonſtances, ſon ſuffrage ſe prête à tous les événemens? On loue dans un homme ce qui le mérite. Les Politiques ſe taiſent ſur ce qui n'eſt pas louable, & ceux qui préferent la vérité, lui ſacrifient même leur intérêt particulier.

Outre les morceaux dont nous avons parlé, Mr. de *Voltaire* employe toute cette année à revoir ces *ouvrages* & ſurtout *les Queſtions ſur l'Encyclopédie*. Un Anglois a dit:

„ Une grande réputation eſt un gros patrimoine, que des dépenſes inconſidérées peuvent diſſiper. Il eſt permis tout au plus de dépenſer ſon revenu, mais jamais d'en riſquer les fonds. Eſt-ce vous menager vous même ou reſpecter le public que de le rendre le témoin & le confident de vos corrections? Ce n'eſt pas la premiere fois, je le ſais, que par d'heureuſes métamorphoſes, la pierre brute eſt devenue entre vos mains un diamant précieux. Mais j'en croirai *Waller* après *Horace*, & je dirai avec tous les deux que *les plus grands Auteurs perdroient beaucoup de l'eſtime que nous avons conçu pour eux, ſi nous pouvions appercevoir ce que dérobent à nos yeux leurs prudentes ratures.* „

Mais n'eſt-ce pas *Horace* qui récommande ſi fortement de limer jour

& nuit ſes ouvrages? Comment pourroit-on diminuer d'eſtime pour un Ecrivain qui par de continuels efforts veut plaire au public? non, il faut rejetter les reflexions de *Waller* & remercier le laborieux Auteur qui ſe réproduit ſans ceſſe ſous des formes nouvelles.

1777. Une Lettre qu'il adreſſa vers ce tems à l'Académie Françoiſe ſur le premier Poëte tragique des Anglois donna lieu à des *Obſervations* ameres. On compte pour rien tous les éloges donnés au génie de *Shakespear*, dès qu'ils ne s'étendoient pas auſſi ſur le goût. (*) Mr. *Johnſon* a écrit cependant: „ Les autres Poëtes éta-„ lent des cabinets de variétés, pré-„ cieuſes par l'élégance des formes

(*) *D*ans une Préface miſe à la tête d'une nouvelle Edition des Oeuvres de *Shakespeare.*

„ & l'éclat du poli; *Shakespear* ouvre „ une mine qui renferme un tréſor in- „ épuiſable d'or, & de diamans, mais „ encroutés dans la terre & mêlés „ de ſubſtances viles & groſſieres. „ C'eſt à peu près ce qu'a dit Mr. de *Voltaire* en d'autres termes. Il eſt difficile de réunir les ſuffrages. „ On „ s'eſt plaint plus d'une fois à *Paris*, „ qu'il diſoit trop de bien des An- „ glois, & à *Londres* qu'il en diſoit „ trop de mal. Il faut conclure qu'il „ a dit à peu près la vérité. „

La Société de *Berne* propoſa pour ſujet d'un prix extraordinaire un plan qui tendoit à la reforme de la Juriſprudence criminelle. Mr. de *Voltaire* écrivit ſur le champ à S. A. S. Monſeigneur le Landgrave de Heſſe-Caſſel, pour lui propoſer d'ajouter cent Louis au prix de la Société de *Berne*. Ce Prince dont le regne eſt

marqué par tant d'établiſſemens utiles, Amateur des beaux Arts qu'il cultive lui même, remercia Mr. de *Voltaire* de la preférence qu'il lui donnoit, & ſeconda des vues ſi bienfaiſantes. Il nous a été impoſſible de découvrir quelles étoient ſes vues dans la compoſition de ce petit ouvrage. „ (*) L'entrepriſe que Mon„ ſeigneur le Landgrave protége, „ nous écrivoit-il, demande le ſecret „ & pourra réuſſir. Le renouvelle„ ment même de l'Alliance entre la „ France & la Suiſſe pourra favori„ ſer un projet ſi humain, & qui mê„ me commence à être exécuté en „ partie chez plus d'une Nation. Je „ déſirerois que l'Académie de *Caſſel* „ protégeat particulierement un tra„ vail ſi juſte & ſi utile. &c.

(*) Lettre du 27. Août 1777.

Et dans une autre Lettre (*) : „ Vous devez avoir reçu mon petit „ livre Bernois. Il ne s'agit en ap- „ parence que de ſavoir quand il „ faut pendre ſon prochain ou le fai- „ re ramer aux galeres ; mais cet „ ouvrage a une autre prétention. Je „ veux même Vous faire quitter pour „ quelque tems la Phyſique & l'Hi- „ ſtoire, & Vous occuper de Juſtice „ & de Raiſon. Votre eſprit eſt un „ inſtrument &c.

Depuis l'époque de cette Lettre, nous n'avons rien appris de ſes projets.

Il examine dans cette brochure, ſi les chatimens ſont proportionnés aux crimes, ſi l'on s'occupe aſſez du ſoin de les prevenir, & ſi la ſévérité des premiers Législateurs a conſulté

(*) Du 9. Dec. 1777.

la foibleſſe de la conſtitution humaine. Il eſt à croire par exemple que ſi l'on détruiſoit la mendicité, les vols ſeroient fort rares, car les hommes renonceront aiſément à ce qui s'acquiert avec beaucoup de peine & autant de dangers. Les idées de Mr. de *Voltaire* ſur le meurtre nous ſemblent moins juſtes. „ Quand celui qui vous „ a fait borgne aura un œil de moins, „ en aurez vous un de plus? „ non, mais je le conſerverai au lieu que s'il eſt preſque toleré d'oter un œil, il eſt à craindre que vous ne gardiez pas longtems celui qui vous reſte. „ Quand j'aurai fait mourir dans les „ tourmens celui qui a tué votre fre- „ re, ce frere ſera-t-il reſſuſcité? „ non, mais j'aurai mis en ſureté les jours de mes autres freres que le glaive du meurtrier menaçoit également.

Ce n'eſt pas ici un lieu d'analyſer le livre qui eſt entre les mains de tout le monde. Diſons ſeulement que ſon ſtile ſimple, clair, concis, devroit être celui de tous ceux qui écrivent ſur ces ſortes de matieres, & quoiqu'il ſoit noble & grand de défendre la vertu perſécutée, l'éloquence qui lui prête ſon miniſtere fournit auſſi ſes charmes au perſécuteur, alors je ne ſais s'il ne vaudroit pas mieux laiſſer à l'innocence l'unique reſſource de ſoutenir ſes droits avec candeur & oter plûtôt au vice l'art funeſte d'envelopper ſes intrigues, & de marquer ſes odieuſes traces. Mais tout à coup ſuſpendant ſes bienfaiſantes occupations il forme l'incroyable projet de quitter au milieu de la ſaiſon la plus rude, ſa paiſible retraite.

On a demandé ſouvent comment un vieillard plus qu'octogénaire, infirme, avoit pû ſe décider à faire au milieu de l'hyver un auſſi long voyage? Il eſt difficile d'aſſigner les véritables raiſons. Mais s'il eſt permis de hazarder quelques conjectures il eſt vraiſemblable qu'il n'a pas voulu qu'une opinion accréditée par ſes ennemis lui ſurvécut. Beaucoup de gens croyoient que ſon ſéjour à *Ferney* n'étoit pas volontaire, mais une eſpèce d'exil. On raconte même qu'ayant demandé un jour à un homme, qui abuſoit de l'hoſpitalité, *quand il partoit pour Paris;* celui-ci lui répondit: *Monſieur j'y vais quand je veux.* Cette anecdote a été tranſportée de *Bordeaux* à *Ferney*, où elle eſt arrivée. D'ailleurs Mr. de *Voltaire* étoit incapable d'une queſtion auſſi impolie à quelqu'un qui demeuroit chez

lui. Il a bien dit une fois en plaiſantant que *la différence de Mr. de *** à Dom-Quichotte étoit qu'il prenoit les Châteaux pour des auberges, au lieu que le Héros de la Manche prenoit des auberges pour des Châteaux.* Mais ce bon mot, dit ſans fiel, eſt peut-être ignoré de celui qui en a fourni le ſujet. Il eſt vrai cependant qu'on croyoit aſſez généralement que quelques ouvrages lui interdiſoient le ſéjour de cette Capitale, & peut-être qu'il voulut démentir cette erreur populaire.

N'étoit-il pas naturel auſſi qu'il revît un ſéjour l'azile des talens & des beaux Arts? ſéjour unique, où chaque inſtant eſt marqué par une jouïſſance nouvelle, où le Génie s'échauffe au flambeau de l'Emulation, où la facilité d'être ignoré équivaut à la ſolitude la plus complette, & où la

gloire d'être connu repand ſur vos jours mille eſpèces d'agrémens.

Avant que de deſcendre dans la tombe au moins falloit-il embraſſer une fois encore pluſieurs vrais amis ſi conſtamment occupés à aſſurer ſa tranquilité.

1778. Ce fût donc le 10. Fevrier que Mr. de *Voltaire* arriva à *Paris*. Son premier devoir fût celui de l'amitié. Il va à pied chez Monſieur le Comte *d'Argental* qui prenoit depuis cinquante années un intérêt ſi vrai à ſa gloire, à ſa reputation, & à ſa tranquillité, & dont l'amitié avoit veillé pour lui à *Paris*, pendant tous les momens d'orage qui avoient troublé de tems en tems une ſi brillante carriere.

Ce premier moment de bonheur fut ſuivi d'un vif chagrin. Il apprit la mort

mort de cet Acteur célèbre, dont les *premiers essais & les derniers efforts avoient été pour lui.* (*) Le *Kain* fit connoître son talent sur un Théatre que Mr. de *Voltaire* avoit dans sa maison à *Paris* rue Traversiere. Il y joua successivement les rôles de *Seide* & de *Mahomet* & laissa percer le germe d'un grand talent au milieu des nombreuses imperfections qui accompagnent les commencemens du plus difficile des Arts. D'après cet essai l'Auteur de *Zaïre* lui demanda avec amitié quel genre de vie il vouloit embrasser : le *Kain* lui répondit qu'il ne connoissoit au monde d'autre bonheur que celui de jouer la Comédie; que le hazard le laissant maître

(*) Il débuta sur le Théatre de la Nation par le rôle de *Titus* dans la Tragédie de *Brutus*, & joua pour la derniere fois *Vendome* dans *Adélaïde du Guesclin.*

de ſes actions, & jouiſſant de 700 liv. de rentes, il avoit lieu d'eſpérer qu'en abandonnant le commerce de ſon pere, (l'Orfévrerie) il ne perdroit rien au change s'il pouvoit être admis un jour dans la Troupe des Comédiens François. „ Ah ! mon „ ami, s'écria Mr. de *Voltaire*, ne „ prenez jamais ce parti ; jouez la „ Comédie pour votre plaiſir, & n'en „ faites jamais votre état. C'eſt le „ plus beau, le plus rare, le plus „ difficile des talens, mais . . . Si „ vous voulez renoncer à votre pro- „ jet, je vous prêterai dix mille francs „ pour commencer votre établiſſe- „ ment, & vous me les rendrez quand „ vous pourrez. „ Mr. de *Voltaire* lui dit encore après l'avoir entendu déclamer : „ c'eſt moi qui vous prédis „ que vous aurez la voix touchante, „ que vous ferez un jour tous les plai-

„ ſirs de *Paris:* mais pour Dieu, s'il „ vous eſt poſſible, ne montez ja- „ mais ſur le Théatre. „ " Le *Kain* a toûjours dit que Mr. de *Voltaire* l'avoit non ſeulement aidé de ſes conſeils & comblé de bontés en tout genre, mais qu'il l'avoit gratifié de plus de deux mille écus. Nôtre illuſtre Poëte l'appelloit *ſon grand Acteur*, *ſon Garrik*, *ſon enfant chéri.* Ce fût lui qui obtint à *le Kain* ſon ordre de début, lors de ſon paſſage à *Compiegne* pour aller à *Berlin.* Par une fatalité très ſinguliere, Mr. de *Voltaire* n'a jamais vû ſon bien-aimé ſur le Théatre François. Il ne pût y monter que quelques jours après le départ de l'Auteur de la *Henriade* pour la Pruſſe; & au moment où Mr. de *Voltaire*, âgé de quatre-vingt quatre ans, abſent depuis près de trente ans, rentre à *Paris*, on lui annonce que

le *Kain* vient de deſcendre dans la tombe.„

L'empreſſement de le voir fut général. Des Grands, des femmes, des perſonnes étrangeres à la Littérature venoient ſatisfaire une invincible curioſité. Ses ennemis que ce moment inoui, écraſoit, attendoient avec des murmures impatiens que la foule fût diminuée ; mais ramaſſoient avec grand ſoin quelques fragmens de converſation, pour les affoiblir ou leur donner un ſens dangereux. Une autre claſſe non moins inquiette redoutoit l'enthouſiaſme, & s'efforçoit par des menées ſourdes de le calmer dès ſa naiſſance. Mr. de *Voltaire* étonné lui-même de ſa gloire, recevoit avec une extrême ſenſibilité les bontés, j'ai penſé dire les hommages de ſa Nation.

Les Comédiens françois deputerent vers lui. Il répondit à la harangue : *Je ne puis vivre deſormais que pour vous & par vous.* Il en a toûjours parlé avec diſtinction parcequ'il connoiſſoit l'extrême difficulté de leur Art, & il ne ſe diſſimuloit pas les obligations que les plus beaux Vers ont a un organe ſonore & à une grande expreſſion de ſentiment.

Déja il commença à s'appercevoir que les incommodités du voyage & les fatigues de la gloire dérangeoient un peu ſa ſanté, ou donnoient plus d'activité à des douleurs compagnes de ſon exiſtence depuis pluſieurs années. Il eut recours aux lumieres de ce même Mr. *Tronchin*, qui lui avoient été ſi utiles vingt ans auparavant. Mr. *Tronchin* lui donna de ces remèdes dont les Medecins amuſent l'eſpérance des vieillards, & lui recom-

manda de reſiſter autant qu'il le pourroit à la flatteuſe indiſcretion (*) du public.

L'événement ne juſtifia que trop la ſageſſe de ces conſeils. Il fallut en venir à un repos abſolu. Cette ſolitude forcée n'étoit interrompue que par quelques perſonnes qui ſe gliſſoient auprès de ſon lit. De ce nombre étoit le Docteur *Francklin*, qui après avoir enrichi l'Europe des précieuſes découvertes ſur l'Electricité, couronne ſa brillante carriere en donnant la liberté à une partie du nouveau monde. Il lui préſenta ſon fils; Mr. de *Voltaire*, en l'embraſſant lui re-

(*) On venoit chez lui, comme on va à l'Audience. Pluſieurs ne ſe faiſoient pas nommer; d'autres ſe contentoient de le voir, de l'entendre. Quelques-uns remportoient de beaux complimens qu'ils n'avoient pas eu le courage d'entamer.

péta ces trois mots : *Dieu*, *Liberté*, *Tolérance.*

Il ménageoit ſes forces pour faire repréſenter une Tragédie nouvelle. C'étoit *Irène.* Il en diſtribua les Rôles, & mit chaque Acteur de moitié dans les idées qu'il avoit eues en la compoſant. Cette Tragédie étoit un dernier hommage qu'il vouloit rendre à ſa patrie, qui n'oublioit rien dans ce moment pour récompenſer ſoixante ans de travaux. Mr. le Comte *d'Angivilliers*, ce protecteur des Arts ſi éclairé, lui en procura une nouvelle preuve, & lui fit annoncer par le célèbre *Pigal*, que l'Académie de Sculpture feroit exécuter ſa ſtatue après les dernieres ordonnées par le Roi. Il répondit à l'Artiſte, auſſi chargé de faire celle du Maréchal de Saxe.

Le Roi connoît votre talent:
Dans le petit & dans le grand
Vous produiſez œuvre parfaite.
Aujourd'hui contraſte nouveau!
Il veut que votre heureux ciſeau
Du Héros deſcende au Trompette.

Chaque jour étoit marqué par une nouvelle diſtinction. L'Académie Françoiſe dérogeant à ſes uſages lui témoigna par deux Députés ſon empreſſement, il apprit au monde littéraire que le Génie rempliſſoit l'intervalle qui ſe trouve entre les Souverains & ceux auxquels ils commandent.

Que lui manquoit-il dans ce moment de gloire? Rien, ſi ce n'eſt la force d'en jouïr. Le Phyſique ſe décompoſoit, & ſon ame ſurvivoit aux organes preſque éteints, qui juſques-là avoient ſi bien rendu ſes affections. Dans ces inſtans de foibleſſe on lui propoſa de ſe reconcilier avec un

Corps qui faiſoit en quelque ſorte dépendre ſa gloire, de quelques actes de complaiſance. Son reſpect pour les mœurs publiques lui fit tout adopter, & ſur le point de quitter la Société, il déſavoua ce que la foibleſſe humaine & l'Empire des paſſions avoient pû lui conſeiller contre ſes ſages loix.

Au reſte l'empreſſement des Prêtres à ces dernieres heures a quelque choſe de très extraordinaire. Eſpéroient-ils qu'un déſaveu momentané dans un état d'épuiſement décréditeroit les productions d'une raiſon libre & vigoureuſe? vouloient-ils perſuader qu'il faut tôt ou tard réconnoître leur Empire? autant ils auroient pû tirer d'avantage d'un changement volontaire, autant ils devoient ſe défier d'un tribut payé aux uſages. Les reſſorts qu'on fit

jouer dans cette occaſion avoient quelque choſe de puérile, dont la Religion & la Philoſophie n'avoient nulle raiſon de s'applaudir.

La force de ſa conſtitution lutta encore avec ſuccès contre cette derniere maladie. On repréſenta ſa Tragédie d'*Irène*. Les deux premiers Actes méritoient les applaudiſſemens qu'on leur donna. (*) „ Rival de „ *Sophocle* à vingt ans, il voulut l'ê- „ tre à quatre-vingt & finir comme „ lui par remporter la palme drama- „ tique. Plein de cette idée ſéduiſan- „ te, il ſourioit avec complaiſance à „ ces nombreux enfans de ſa vieil- „ leſſe qui n'offroient plus que les traits „ preſque effacés d'une belle nature „ affoiblie. *Sophocle*, avec deux Scè- „ nes avoit pû *à cent ans charmer en-*

(*) Eloge de Mr. de *Voltaire* par Mr. de la *Harpe*.

„ *core Athènes.* Mais *Voltaire* lui mê-
„ me, après *Racine*, nous avoit ac-
„ coutumés à être plus difficiles ſur
„ nos plaiſirs, & la pénible étendue
„ de nos cinq Actes ne pouvoit pas
„ être embraſſée par une tête octo-
„ genaire. „

En ſortant de cette pièce, plus de cinquante perſonnes furent ſe faire écrire chez l'Auteur de *Mérope* & de *Zaïre.*

Quelques jours après il aſſiſta à une Séance de l'Académie Françoiſe. Ses confreres furent le recevoir ſous le portail du Louvre & le conduiſirent à la place de Directeur. Le ſort nomme à cette place ſelon l'uſage ordinaire; mais on y dérogea & une voix unanime le proclama Directeur pour le trimeſtre d'Avril. Les Académiciens s'occuperent de lui en parlant d'autres ſujets, & Mr. *d'Alem-*

bert lut une Eloge de *Boileau* que Mr. de *Voltaire* avoit un double intérêt d'entendre.

En ſortant de l'Académie il ſe rendit à la Comédie françoiſe. Il avoit fallu tripler la garde, pour prévenir les malheurs ſi communs dans les grandes affluences du peuple. Il fût porté plûtôt que conduit dans la loge des Gentils-Hommes de la Chambre du Roi. Un inſtant avant de lever le rideau, le plus ancien des Comédiens, *Brizard*, ſuivi de ſes camarades, parut dans la loge & poſa ſur ſa tête une couronne de lauriers. Surpris & tranſporté, il ôta la couronne & dit avec une eſpèce d'attendriſſement : *Eh ! voulés-vous donc me faire mourir à force de gloire ?* On joua enſuite *Irène.* Jamais les Acteurs ne mirent plus de feu, plus d'intérêt, plus de vérité dans leur jeu, jamais

on n'écouta avec plus d'attention. Les applaudiſſemens multipliés interrompirent ſeuls le ſilence attentif des Spectateurs. La pièce achevée, une nouvelle Scène s'offre, le toile ſe releve, & on voit la Statue de Monſieur de *Voltaire*, entourée des Acteurs & des Actrices „ qui y pla-
„ cent chacun une couronne de lau-
„ riers. Dans cette ſurpriſe qui tenoit
„ de l'enchantement pour le public les
„ bayonnettes des ſentinelles qui ſe
„ trouvoient derriere le buſte ſervoient
„ à la hâte à former une maniere d'arc
„ de triomphe, où la quantité de cou-
„ ronnes s'entaſſoient en montagne.
„ Une voix unanime appelle Mr. de
„ *Voltaire* qui eſt rétiré dans le fond
„ de ſa loge. Mr. de *Vilette* réuſſit à
„ la fin à le faire avancer, il ſe mon-
„ tre courbé ſous le faix de la gloire,
„ baiſſant le front juſque ſur l'appui

„ de la loge & reſte pénétré dans cet-
„ te attitude. Au bout de quelques
„ minutes Mr. de *Voltaire* s'étant re-
„ levé d'un air qui peint ſon ame dé-
„ licieuſement attendrie, les démon-
„ ſtrations de l'enthouſiaſme n'ont plus
„ de bornes. Dans ce Parterre qui
„ l'idolâtre avec ivreſſe, les voi-
„ ſins s'embraſſent ſans ſe connoître,
„ & la tête n'y eſt plus. Après beau-
„ coup de peine on obtient le ſilence,
„ Mlle. *Veſtris* lit ſur le bord du Théa-
„ tre ces Vers de Mr. de *St. Marc*,
„ (Auteur d'*Adèle de Ponthieu*) qui
„ ſont un impromptu fait pendant le
„ Spectacle.

Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La ſévere poſtérité.
Non tu n'as pas beſoin d'atteindre au noir rivage.
Pour jouïr de l'honneur de l'immortalité

VOLTAIRE reçois la couronne
Que l'on vient de te préſenter
Il eſt beau de la mériter
Quand c'eſt la France qui la donne.

Ce triomphe unique dont les faſtes littéraires d'aucune Nation ne fourniroient le modèle, répandit une morne conſternation parmi ſes ennemis; éteignit les ſecrettes eſpérances de ſes délateurs, & le récompenſa dans un jour de ſoixante ans de travaux. La gravure s'empara du ſujet & prêta ſon burin pour immortaliſer ce beau jour ; on liſoit au deſſous de l'eſtampe ces mots: *l'Homme unique à tout âge.*

Chaque démarche de Mr. de *Voltaire* occaſionnoit une fête. Ces ſortes de détails que les Journaux ont conſervé, ne peuvent pas trop ſe placer dans une Hiſtoire. Elle doit atteſter cependant que jamais un

Particulier n'excita une ſemblable rumeur. Les rangs ſe confondirent; on oublia les uſages & les convenances de la Société, & ſon ſéjour dans la Capitale eſt une époque à part, qui prouve que les hommes ne ſont pas maîtres de leur ſuffrage, & qu'entrainés par l'Empire du talent, ils lui doivent leur hommage.

Au milieu de cette ivreſſe, il s'occupoit de ſon retour à *Ferney*, & il ſeroit même parti à la fin d'Avril ſans une indiſpoſition de Mad. de *Villette* qu'il ne voulut pas quitter. Sa vie tranquille ſi douce à tout âge & ſi néceſſaire par la vieilleſſe auroit peut-être réculé le moment fatal. Une ſtrangurie dont il étoit tourmenté depuis ſi longtems l'engagea de prendre des calmans. Son extrême impatience ne lui permit pas de conſulter les Medecins, & il crut que les ſages

ſages lenteurs de leur Art étoient inutiles. Il prit dans une nuit ce qu'il auroit fallu prendre dans huit jours; imprudence qui lui ota preſque la faculté de s'exprimer; à peine diſtinguoit-il les objets, ou ſi quelques momens plus heureux revenoient par intervalles, il retomboit bientôt dans cet aſſoupiſſement léthargique, avant-coureur de la mort. Les quatre derniers jours il étoit ſi foible qu'il ne paroiſſoit pas même ſouffrir. A ces derniers momens Mr. le *Curé de St. Sulpice* vint lui offrir ſon miniſtère, & s'approchant de ſon lit, il lui demanda s'il croyoit en la Divinité de Jeſus-Chriſt; le malade ſe rétourna & répondit, „ je crois .... qu'il faut laiſſer mourir les gens en paix. Il expira en effet cinq ou ſix heures après, le trente de Mai à onze heures du ſoir.

Les gens du monde, qui ne s'affligent de rien, apprirent ſa mort avec ce regret tranquille qu'on accorde à ceux qui emportent avec eux quelques-uns de nos plaiſirs. Dans la Littérature, les uns ſe conſolerent de l'éclipſe d'un Aſtre, qui ſemblable au Soleil ne laiſſoit preſque voir dans ſa courſe aucun de ceux qui rouloient avec lui; Les autres eſpérerent que la médiocrité ſe produiroit avec moins de riſques; & le petit nombre convenoit que le flambeau du Génie étoit éteint. Un parti, qui n'appartient point aux Lettres, laiſſoit percer cette joye ſecrette avec laquelle on contemple la dépouille d'un ennemi terraſſé, & la vengeance, ce triſte plaiſir des ames timides, médita une injure que la poſtérité reprochera à nôtre ſiècle. Si la ſépulture n'étoit qu'un devoir religieux, on excuſeroit des Miniſtres

trop foibles pour ſe mettre au deſſus des paſſions; mais c'eſt un devoir civil que la Société doit à chacun de ſes Membres. Qu'importent des reſtes inſenſibles, dira-t-on, pour lesquels les honneurs & les injures ſont également perdus? Rien ſans doute. Mais ce qui eſt quelque choſe, c'eſt l'opinion qui gouverne les hommes. Si le refus des derniers devoirs n'eſt point un outrage chez la plûpart des Nations, c'eſt que nos triſtes dépouilles ne ſont point abandonnées à des mains étrangères, & l'on ne connoît pas ces ſcènes de ſcandale auxquelles la poſtérité ne s'accoutumera pas. Puiſſe-t-elle faire comme nous! gémir & ſe taire.

Le corps de Mr. de *Voltaire* fût donc tranſporté à l'Abbaye Royale de Nôtre Dame de *Scellieres*, Diocéſe de *Troyes*. Voici l'extrait des

Actes du Régiſtre de Sépulture : „ Ce „ jourd'hui deux Juin 1778. a été in- „ humé dans cette Egliſe Meſſire „ *François Marie Arouët de Voltaire*, „ Gentil-Homme ordinaire du Roi, „ l'un des quarante de l'Académie „ Françoiſe, âgé de 84 ans ou envi- „ ron, décédé à *Paris* le 30. Mai der- „ nier, préſenté à nôtre Egliſe le jour „ d'hier, où il eſt dépoſé juſqu'à ce „ que, conformément à ſa derniere „ volonté, il puiſſe être tranſporté à „ *Ferney*, lieu qu'il a choiſi pour ſa „ ſépulture. La dite inhumation faite „ en préſence de &c. &c.

Mr. l'Evêque de *Troyes* crut que le Prieur de *Scellieres* ne pouvoit pas procéder à cet enterrement, & que cet acte réligieux *pourroit avoir des ſuites facheuſes.* On voit par la réponſe reſpectueuſe, mais ferme, qu'un hom-

me d'eſprit & éclairé peut détruire bien des difficultés.

A Scellieres, 3. Juin.

„ Je reçois dans l'inſtant, Monſeigneur, à trois heures après-midi, avec la plus grande ſurpriſe la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du jour d'hier 2 Juin: il y a maintenant plus de 24 heures que l'inhumation du corps de M. de *Voltaire* eſt faite dans notre Egliſe en préſence d'un peuple nombreux. Permettez-moi, Monſeigneur, de vous faire le récit de cet événement, avant que j'oſe vous préſenter mes réflexions.

Dimanche au ſoir 31 Mai, M. l'Abbé *Mignot*, Conſeiller au Grand Conſeil, notre Abbé commandataire, qui tient à loyer un appartement dans l'intérieur de notre monaſtere, par-

ceque ſon Abbatiale n'eſt pas habitable, arriva en poſte pour occuper cet appartement. Il me dit après les premiers complimens, qu'il avoit eu le malheur de perdre M. de *Voltaire* ſon oncle, que ce Monſieur avoit déſiré dans ſes derniers momens, d'être porté après ſa mort à ſa terre de *Ferney*, mais que le corps qui n'avoit pas été enſeveli, quoiqu'embaumé, ne ſeroit pas en état de faire un voyage auſſi long; qu'il déſiroit, ainſi que ſa famille, que nous vouluſſions bien recevoir le corps en dépôt dans le caveau de notre Egliſe; que ce corps étoit en marche accompagné de trois parens, qui arriveroient bientôt. Auſſitôt M. l'Abbé *Mignot* m'exhiba un conſentement de M. le Curé de *Saint Sulpice*, ſigné de ce Paſteur, pour que le corps de M. de *Voltaire* pût être tranſporté

ſans cérémonie; il m'exhiba en outre une copie colationnée par ce même Curé de *Saint Sulpice*, d'une profeſſion de la foi Catholique Apoſtolique & Romaine que M. de *Voltaire* a faite entre les mains d'un Prêtre approuvé en préſence de deux témoins, dont l'un eſt Monſieur *Mignot* nôtre Abbé, neveu du pénitent, & l'autre un Monſieur le Marquis de la *Villevieille.* Il me montra en outre une lettre du Miniſtre de *Paris*, M. *Amelot*, adreſſée à lui & à M. de *Dampierre d'Hornoy*, neveu de M. l'Abbé *Mignot* & petit-neveu du défunt, par laquelle ces Meſſieurs étoient autoriſés à tranſporter leur oncle à *Ferney* ou ailleurs. D'après ces pièces qui m'ont paru & qui me paroiſſent encore authentiques, j'aurois cru manquer au devoir de Paſteur, ſi j'avois refuſé les ſecours ſpirituels

dûs à tout Chrêtien & ſurtout à l'oncle d'un Magiſtrat qui eſt depuis 23 ans Abbé de cette Abbaye, & que nous avons beaucoup de raiſons de conſidérer: il ne m'eſt pas venu dans la penſée que M. le Curé de *Saint Sulpice* ait pû refuſer la ſépulture à un homme dont il avoit légaliſé la profeſſion de foi, faite tout au plus ſix ſemaines avant ſon décès, & dont il avoit permis le tranſport tout recemment au moment de ſa mort: d'ailleurs, je ne ſavois pas qu'on pût refuſer la ſépulture à un homme quelconque mort dans le Corps de l'Egliſe, & j'avoue que ſelon mes foibles lumieres je ne crois pas encore que cela ſoit poſſible. J'ai préparé en hâte tout ce qui étoit néceſſaire. Le lendemain matin ſont arrivés dans la cour de l'Abbaye deux caroſſes, dont l'un contenoit le corps du défunt,

& l'autre étoit occupé par M. *d'Hornoy*, Conſeiller au Parlement de *Paris*, petit-neveu, par M. *Marchand de Varennes*, Maître-d'Hôtel du Roi, & M. *de la Houilliere*, Brigadier des Armées, tous deux couſins du défunt. Après-midi, M. l'Abbé *Mignot* m'a fait à l'Egliſe la préſentation ſolemnelle du corps de ſon oncle, qu'on avoit dépoſé; nous avons chanté les vêpres des morts; le corps a été gardé toute la nuit dans l'Egliſe environné de flambeaux. Le matin depuis cinq heures tous les eccléſiaſtiques des environs, dont pluſieurs ſont amis de M. l'Abbé *Mignot* ayant été autrefois Séminariſtes à *Troyes*, ont dit la meſſe en préſence du corps, & j'ai célébré une meſſe ſolemnelle à onze heures, avant l'inhumation, qui a été faite devant une nombreuſe aſſemblée. La famille de M. de *Voltai-*

re eſt repartie ce matin, contente des honneurs rendus à ſa mémoire & des prieres que nous avons faites à Dieu pour le repos de ſon ame. Voilà les faits, Monſeigneur, dans la plus exacte vérité. Permettez, quoique nos maiſons ne ſoient pas ſoumiſes à la juriſdiction de l'ordinaire, de juſtifier ma conduite aux yeux de votre Grandeur: quels que ſoient les privileges d'un Ordre, ſes membres doivent toûjours ſe faire gloire de reſpecter l'Epiſcopat, & ſe font honneur de ſoumettre leurs démarches, ainſi que leurs mœurs, à l'examen de nos Seigneurs les Evêques; comment pouvois-je ſuppoſer qu'on refuſoit, ou qu'on pouvoit refuſer à M. de *Voltaire* la ſépulture qui m'étoit demandée par ſon neveu, notre Abbé Commandataire depuis 23 ans, Magiſtrat depuis 30 ans, Eccléſia-

ſtique qui a beaucoup vécu dans cette Abbaye & qui jouït d'une grande conſidération dans notre ordre; par un Conſeiller au Parlement de *Paris*, petit neveu du défunt; par des Officiers d'un grade ſupérieur, tous parens & tous gens reſpectables? Sous quel prétexte aurois-je pû croire que M. de *Saint Sulpice* eût refuſé la ſépulture à M. de *Voltaire*, tandis que ce Paſteur a légaliſé de ſa propre main une profeſſion de foi faite par le défunt, il n'y a que deux mois, tandis qu'il a écrit & ſigné de ſa propre main un conſentement que ce corps fût tranſporté ſans cérémonies? Je ne ſais ce qu'on impute à M. de *Voltaire;* je connois plus ſes ouvrages par ſa réputation qu'autrement; je ne les ai pas lû tous; j'ai ouï dire à M. ſon neveu, notre Abbé, qu'on lui en imputoit de très repréhenſibles

qu'il avoit toûjours déſavoués : mais je ſais d'après les Canons qu'on ne refuſe la ſépulture qu'aux Excommuniés, *latâ ſententiâ*, & je crois être ſûr que M. de *Voltaire* n'eſt pas dans le cas. Je crois avoir fait mon devoir en l'inhumant, ſur la requiſition d'une famille reſpectable, & je ne puis m'en répentir. J'eſpere, Monſeigneur, que cette action n'aura pas pour moi des ſuites fâcheuſes; la plus fâcheuſe, ſans doute, ſeroit de perdre votre eſtime; mais d'après d'explication que j'ai l'honneur de faire à votre Grandeur, elle eſt trop juſte pour me la refuſer.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c. „

Un Poëte de ce ſiècle fit ainſi l'Epitaphe de Mr. de *Voltaire*.

O Parnaſſe frémis de douleur & d'effroi
Pleurés, Muſes, briſés vos lyres immortelles
Toi! dont il fatigua les cent voix & les ailes
Dis que VOLTAIRE eſt mort, pleure & ré-
poſe toi.

Et on a écrit au bas d'un Mauſolée érigé par Mad. de *** à la gloire de Mr. de *Voltaire.*

Le plus grand de ſon ſiècle en fût le plus
aimable
Sur ſes écrits, ſur ſes diſcours,
La grace répandit ce charme inexprimable
Qui ſans nous fatiguer nous attache toûjours.
Il épuiſa la gloire, il tourmenta l'envie
Chacun de ſes travaux éterniſa ſa vie,
Et ſes bienfaits encore ont embelli ſes jours,
Les beaux Arts éperdus, l'amitié déſolée
Voudroient lui dreſſer un autel
Cherchant un jour ſon mauſolée
L'univers doutera s'il eût rien de mortel.

La terre de *Ferney* appartient aujourd'hui à Mr. le Marquis de *Villet-*

te. La famille de Mr. de *Voltaire* a cru ſans doute entrer dans ſes vues, en la faiſant habiter par Mad. de *Villette*, dont les qualités eſſentielles & les charmes du caractère lui avoient inſpiré tant d'intérêt. Une Lettre d'un voyageur renferme des détails qu'on trouvera ici avec plaiſir.

„ Le premier objet de mon admiration a été d'y rencontrer des étrangers qui venoient, comme autrefois, des extrémités de l'Europe, viſiter cette maiſon conſacrée aux muſes, à la Philoſophie: on veut tout voir, on interroge avec avidité ceux qui ont eu le bonheur d'approcher le grand homme qu'on y cherche encore: on aime à s'inſtruire des plus petits détails de ſa vie privée. On éprouve un attendriſſement involontaire, lorsqu'on entre dans ſa chambre: elle eſt conſervée telle qu'il l'occupoit, & juſ-

qu'à ſon lit, qui ſemble encore prêt à l'y recevoir, on ne s'eſt pas permis d'y déranger la moindre choſe; mais on ſe ſent ſurtout frappé d'un ſaiſiſſement dont on n'eſt pas le maître, lorſqu'on jette les yeux ſur l'Urne funéraire où répoſe ſon cœur.

C'eſt une Pyramide quadrangulaire contre laquelle eſt adoſſé un autel, compoſé d'un ſimple tronçon de colonne cannelée; cette Pyramide eſt ceinte au tiers de ſa hauteur, d'une corniche ſaillante, ſoutenue aux angles par quatre Conſoles antiques, & porte une Urne ſépulcrale ſur chaque face; une couronne de lauriers termine la Pyramide tronquée, c'eſt le ſeul attribut caractériſtique qui y ſoit exprimé; & ſur l'autel eſt placé un couſſin de velours où répoſe un cœur, ſymbole de celui qui eſt dans l'intérieur du monument.

Cet enſemble, compoſé de trois marbres, le blanc, le noir & le verd antique, de la hauteur d'environ ſept pieds ſur trois & demi de largeur à ſa baſe, eſt placé dans l'intérieur d'une niche drapée en noir, & porte dans l'ame l'idée douloureuſe du génie & de la mort.

On a décoré cette chambre de quelques portraits qui ſe trouvoient dans le Château de *Ferney*, & pour leſquels Mr. de *Voltaire* avoit le plus de prédilection, l'Impératrice de Ruſſie, le Roi de Pruſſe, la Princeſſe de *Bareith*, la Marquiſe *du Châtelet*, le célèbre *le Kain*, Mr. *d'Alembert*, Mr. le Comte *de Maurepas*, Mr. *d'Argental*, Mr. & Mad. la Marquiſe *de Villette*, &c. On y lit cette Inſcription:

Mes Manes ſont conſolés, puiſque mon Cœur eſt au milieu de vous.

Quoi-

Quoique dans le cours de cette Hiſtoire nous ayons tâché de faire connoître Mr. de *Voltaire*, il eſt cependant des traits que nous n'avons pû y placer. En voici quelques-uns ſans ordre tels que nôtre mémoire nous les fournira.

Il n'aimoit ni les Grands ni les titres, quoiqu'il ait ſouvent encenſé les uns & quelquefois pris les autres. En lui parlant d'un de ſes parens nous le nommions comme tout le monde l'appelloit . . . *N* . . . *eſt ſenſible à votre ſouvenir*, répondit-il, *la ſimplicité de nos Cantons n'admet pas les titres faſtueux.* Malgré ſa gloire, ſes ſuccès, il étoit timide & avoit quelque choſe de gêné qui ſe perdoit dès la ſeconde minute de l'entretien. Il écoutoit avec tant d'attention que ceux qui parloient en étoient preſque déconcertés. On ne l'ennuyoit pas,

mais on l'impatientoit aiſément. Si l'on citoit quelques-uns de ſes Vers ſans faire ſentir l'harmonie, ſon œil s'allumoit, *les Vers ſe chantent*, ajoutoit-il, *& ne ſe confondent pas dans la Proſe.* Lorſqu'à certaines heures il alloit de ſon appartement dans celui de ſa nièce, il ſe trouvoit des gens ſur ſon paſſage pour pouvoir dire qu'ils l'avoient vû. Cet hommage fait pour flatter l'amour propre lui donnoit quelque-fois tant d'humeur, qu'il rentroit bruſquement chez lui, & ne paroiſſoit plus de tout le jour.

Un Eloge bien rare & qu'il a mérité dans toute ſon étendue eſt celui-ci. Il n'avoit pas un ſeul ridicule: non ſeulement modeſte ſur ſa perſonne & ſur ſes talens, il ne les citoit jamais, mais il n'avoit même point de ces converſations adroites, où l'on a le plaiſir de parler de ſoi, en ne ſe nom-

mant pas. On appellera ridicule peut-être la manie d'être cru malade, lorſqu'il étoit en très bonne ſanté. Cette façon d'exiſter étoit réflechie; elle le mettoit à couvert des ennuyeux, claſſe toûjours fort nombreuſe & qu'il rédoutoit comme un des fléaux du genre humain.

Il avoit une ſi grande habitude des Vers, que la Poëſie étoit devenue pour lui une langue dans laquelle il écrivoit comme on écrit en Proſe. Souvent il dictoit ſi vite que ſon Secrétaire ne pouvoit le ſuivre. Il n'eſt aucune de ſes Tragédies qui lui ait couté plus de trois ſemaines de travail. Cette eſpèce de Poëme n'étoit pas à ſon avis le plus grand effort de l'eſprit humain, & il reſtituoit de très bonne foi à l'Acteur la portion de gloire qui lui revenoit ſur le ſuccès d'une pièce.

La Littérature lui paroiſſoit une ſi médiocre occupation qu'à ſon avis les ſuccès les moins douteux pouvoient ſeuls juſtifier un homme qui ſe dévouoit à l'inutile métier de faire de l'eſprit pendant toute ſa vie.

Ce qu'il a produit n'a point été univerſellement accueilli, cru, préconiſé. La plûpart de ſes Comédies, ſes Opéras, ſon *Taureau blanc*, la *Guerre de Genève*, cinq ou ſix des Tragédies, faites les dix dernieres années de ſa vie, n'ont été ni louées, ni produites par ſes amis. Pourquoi n'ont-elles pas fait tort à ſa réputation? c'eſt que dans tous ſes ouvrages précipités & imparfaits, il y a des beautés de détail & un reſte de charmes, encore au deſſus des efforts de ſes comtemporains, & voilà la cauſe très naturelle de cet enthouſiaſme ſoutenu. Il ne fait aucun tort au

jugement de ſes partiſans, & ajoute encore à la gloire de Mr. de *Voltaire.*

On a dit que ſon ſiècle, idolâtre de ſes Ecrits en étoit venu à préférer les beautés frivoles à des ouvrages immortels; que le don de plaire étoit dans ſes Ecrits aux dépens de la Raiſon, & que les connoiſſances ſuperficielles égaroient & accoutumoient l'eſprit à des erreurs multipliées; qu'il avoit été univerſel, mais que dans tous les genres cependant il avoit laiſſé à d'autres la premiere place, &c. Si Mr. de *Voltaire* eſt ſi inférieur à *Corneille* & à *Racine*, ſi ſes Hiſtoires ſont ſi infideles, ſi ſes *Mélanges philoſophiques* ne ſont que des Reflexions uſées, embellies par ſon pinceau, ſi la vérité honteuſe a cedée aux graces du menſonge. Pourquoi ce ſuffrage univerſel? Pourquoi toutes les Nations ſe précipi-

tent-elles à ſa ſuite dans l'abime de l'erreur? Pourquoi ſes Cenſeurs ſi éloquens reſtent-ils ſeuls repandant leur doctrine dans le déſert.

Les Archives de la République des Lettres ne conſervent pas le nom d'un ſeul homme qui ait également bien écrit en Vers & en Proſe. *Racine* ne nous a laiſſé que deux Lettres où il y a de la force & du naturel. *Despréaux* étoit correct mais ſans graces & ſans élégance, *Rouſſeau* n'eſt pas ſoutenable dans ſes Lettres. Avant Mr. de *Voltaire* peut-être regardoit-on cette réunion de talens comme impoſſible. Ses ſucceſſeurs Mrs. de *St. Lambert*, de *Lille*, de la *Harpe*, ont d'après lui réuni ce double mérite.

On lui a reproché d'avoir tour à tour dit du bien & du mal des Italiens, des Eſpagnols, des Allemands, des Anglois, des François, c'eſt

qu'il y a en effet du mal & du bien à en dire. Ce n'eſt ni inconſéquence, ni injuſtice, c'eſt vérité. Ce qui ſe dit des Nations peut également s'appliquer aux hommes célèbres, dans lesquels on ne peut pas tout admirer. Il a fait ce que nous faiſons à ſon égard. Pour être vrai nous changeons de ſtyle ſuivant les circonſtances.

Les premiers ouvrages de Mr. de *Voltaire* n'annonçoient pas cette richeſſe d'imagination qu'il a déployée depuis. *Oedipe* étoit d'après *Sophocle*, *Mariamne* avoit eu des modeles, & ce n'eſt pas l'invention qui fait le premier mérite de la *Henriade*. Mais à la moitié de ſa carriere il donna *Alzire*, *Mahomet*, & compoſa cet ouvrage ſans rival dans la langue françoiſe & auquel on ne reprocheroit rien ſi on en retranchoit des dé-

tails licentieux qui n'y ajoutent pas une ſeule beauté.

On a dit dans un Précis hiſtorique très bien écrit: „ Ce n'eſt pas „ ici le lieu de retracer les chagrins „ qui l'obligerent d'aller vivre à la „ Cour d'un Roi philoſophe „ C'eſt en 1750 comme on l'a vû que Mr. de *Voltaire* fut en Pruſſe. Pendant les cinq années qui précéderent, il n'avoit eu en France que des honneurs, des graces & des récompenſes; & lorſqu'il quitta la Cour du Roi de Pologne, il n'avoit de chagrin que celui, cauſé par la perte de Madame la Marquiſe du *Chatelet*, femme rare, dont le génie & les qualités repandoient ſur ſa vie toute eſpèce d'agrémens.

Il y a des détails ſi puériles qu'on ne peut pas les faire entrer dans un livre ſerieux à moins de les dénatu-

rer, & alors il faut mieux les ſupprimer, mais ſi l'on pouvoit publier les cauſes de quelques événemens, dont ſes ennemis ont fait un uſage ſi adroit, on verroit quelle tournure prend une ſimple imprudence entre les mains de la méchanceté.

Accoutumé preſqu'à l'âge de ſoixante années à une célébrité dont on n'avoit pas encore vû d'exemple, il ſoignoit cette réputation qui lui étoit devenue un beſoin. Si tranquille dans ſa retraite de *Ferney*, il eut fait ſuccéder aux travaux de l'eſprit, les douces occupations de l'Agriculture, il auroit vû de ſon vivant ſon héritage partagé. Son ſilence eut été regardé comme le terme néceſſaire d'un eſprit épuiſé, & les hommes ſi prompts à oublier, euſſent bientôt créé une autre idole. Mais s'efforçant de mériter juſqu'au dernier moment les hom-

mages de ſon ſiècle, il avoit commencé par obtenir une ſtatue, il finit par une apothéoſe.

Le talent auquel Mr. de *Voltaire* devoit le plus d'agrément c'eſt celui de converſer. Quelque éclat que jettent les autres, il ne doit pas en être effacé. C'eſt une grande pauvreté de n'avoir qu'une ſorte d'eſprit diſoit Mr. de la *Rochefoucaut* à l'occaſion de *Racine* & de *Boileau.* On pourroit dire auſſi c'eſt une grande pauvreté de n'avoir qu'un langage, qu'une maniere de diſcourir. Mais quelle fécondité! quelle reſſource! c'étoit un mélange facile & épuré, de faillies pures, de reflexions intéreſſantes, d'applications heureuſes, de diſcuſſions piquantes. On ſe diſoit bien voilà l'homme que j'ai lû, mais on trouvoit quelque choſe de plus encore. Pour ſéduire il n'intéreſſoit

pas l'amour propre des autres, il s'abandonnoit & l'on voyoit tant d'harmonie entre ſes expreſſions & ſes idées qu'il ſembloit s'être créé une langue.

Nous n'avons pas fait une obſervation importante, c'eſt que Mr. de *Voltaire* n'a jamais commencé une querelle littéraire ni rendu Epigramme pour Epigramme. Il ſeroit facile d'en rapporter de toute eſpèce, & l'on formeroit plus de cinq cens Volumes de ce qui a été écrit contre lui. Une ſeule reflexion nous a détourné de toute eſpèce d'examen dans ce genre. Lorſqu'on voit d'un côté tout ce qu'a produit un grand homme pour nôtre inſtruction & pour nôtre plaiſir, & qu'on trouve dans une Epigramme ou dans une Satyre, le génie, le goût, l'eſprit même refuſé à ce même homme, on trouve

une pareille ſortie ſi ridicule qu'on s'en croit complice en ne faiſant que la rapporter.

Nous croyons cependant que les ennemis de Mr. de *Voltaire* n'ont pas peu contribué à ſa gloire. Ils ont tenu ſon génie dans une continuelle activité & l'ont forcé au travail ſi pénible de corriger ſans ceſſe. Les Lecteurs que les ſons monotones de la louange auroient endormis ſe ſont reveillés aux cris aigus de la Satyre. Les eſprits ſe ſont partagés & ont formé deux claſſes, l'une d'admirateurs ſans reſtrictions, l'autre de Cenſeurs adroits; un troiſième parti a voulu concilier les deux autres, & de cette façon le public a été pendant cinquante ans occupé du même homme.

Quel bien a-t-il laiſſé après lui? le voici:

1. Il a appris à faire de l'eſprit un uſage plus élevé qu'on en avoit fait juſqu'à lui. Chacun a tranſporté dans la carriere que la nature lui marquoit, les vues qui avoient décidé le ſuccès des ouvrages de ſon modele.

2. Il a donné du goût à ſon ſiècle, non ſeulement en décréditant le faux bel eſprit, mais en montrant l'art de varier les tons, en élaguant le champ de l'Hiſtoire, en donnant à l'érudition la parure dont elle ne peut ſe paſſer.

3. La langue ſeroit fixée par ſes ſeuls Ecrits, ſi elle pouvoit l'être, & la prétendue force qu'on vante depuis quelques années eſt trop ſouvent aux dépens de cette clarté precieuſe, pour qu'on ne s'en tienne pas à l'élégante ſimplicité de *Voltaire.*

4. Il a changé l'Etat d'Homme de Lettres, ſoit en ouvrant à ceux qui les cultivent différens chemins, ſoit

en donnant au public les idées qu'il doit ſe former de quiconque a le talent de l'inſtruire, de l'amuſer & de lui plaire.

5. Le goût de la lecture s'eſt répandu à proportion des plaiſirs qu'elle donnoit. On a trouvé ſi commode de s'inſtruire ſans s'en appercevoir & d'avoir ſoi-même de l'eſprit à ſi bon marché. La ſeule lecture des Oeuvres de *Voltaire* feroit d'un homme très médiocre un homme fort aimable.

6. Il a accoutumé les hommes à des idées de tolérance, qui ont banni de certains pays des perſécutions dont le ſeul ſouvenir fait horreur. Le monde Européen eſt délivré des Sectaires. Le ridicule veille pour déconcerter quiconque viendroit aujourd'hui prêcher une nouvelle doctrine.

L'eſprit qu'il a laiſſé ſur la terre détruira un jour cette folie ſanguinaire qui tient des millions d'hommes armés pour vuider des querelles qui n'exiſtent point, & qui n'exiſteroient pas, ſi l'on ne vouloit de tems en tems faire uſage de ces bandes militaires, pour juſtifier leur inutilité réelle.

Je ſuppoſe que tout cela ſoit compenſé par quelques abus; que cette plume bienfaitrice du genre humain ſe ſoit quelquefois égarée; qu'eſt-ce que ces malheurs à côté des nombreux avantages qui en reſultent? ils ne ſont pas dus en entier à Mr. de *Voltaire*; mais ceux qui ont continué ſon projet étoient animés de ſes principes. Il eſt toûjours la cauſe premiere de l'heureuſe révolution dont les biens ſe repandent en s'éloignant de leurs ſources. Semblables à ces

fleuves qui dans un long cours reçoivent des eaux étrangeres & groſſiſſent le volume d'eau, dont ils vont enrichir les mers, auſſi l'eſprit de Mr. de *Voltaire* fortifié de celui de ſes Cooperateurs ira porter un nouveau jour dans les ſiècles les plus reculés.

Sur les dernieres années de ſa vie il ne ſortoit point pendant le grand hyver, & gardoit ſon lit juſqu'à cinq ou ſix heures du ſoir. Son lit d'une extrême proprete étoit couvert de livres. On voyoit auprès une table élégante ſur laquelle ſe trouvoit toûjours de l'eau fraiche, du caffé au lait, des marques de papier blanc, un écritoire. S'il liſoit il faiſoit des remarques, s'il compoſoit il écrivoit ordinairement lui même. A l'âge de quatre-vingt ans il a fait les *Filles de Minée*

Minée dans deux jours. Il étoit tellement accoutumé au jour de l'impreſſion que ce n'étoit que ſur les épreuves qu'il jugeoit & corrigeoit ſes ouvrages. Très ſouvent on commençoit à les imprimer qu'ils n'étoient pas à moitié faits. Après ſes plaintes contre les Imprimeurs & les plaintes des Typographes contre ſes éternelles corrections l'ouvrage voyoit le jour. Les Editions ſe multiplioient, les Oracles de la Littérature l'annonçoient. Le bizarre tableau de ces jugemens contradictoires amuſoit ſa ſolitude, & tandis que ſes infatigables adverſaires s'efforçoient de flétrir ſes lauriers, il préparoit dans de nouveaux ouvrages, un nouvel aliment à l'envie ou à la Critique.

Son Château étoit l'habitation commode d'un Particulier aiſé, & non la retraite d'un Célibataire opulent.

Des meubles ſimples, des gens modeſtement vêtus, une table ſaine, des équipages antiques, des jardins dont la nature faiſoit tous les ornemens, un parc médiocrement entretenu ; voilà ce qu'on voyoit à *Ferney*. On y retrouvoit les traces de cette ancienne hoſpitalité dont les Poëtes nous ont conſervé la précieuſe hiſtoire. Les malades ſurtout avoient des droits aux ſoins aſſidus & aux attentions particulieres. La liberté y étoit le premier des biens, & ne dégénéroit que rarement dans cette dangereuſe facilité qui amene la cohue, ou dans cette négligence totale qui abandonne à eux-mêmes les hôtes indulgens qui ſe prêtent à tout. On croira avec peine qu'un homme repréſenté ſi difficile à vivre, permettoit pendant une partie de l'hyver un bal bruyant dans une ſalle attenante à ſon appartement;

qu'il fût le meilleur des maîtres, docile aux bruſques volontés d'une Gouvernante zélée, & facile à excuſer les abſences d'un vieux domeſtique ivrogne, toûjours menacé & jamais puni.

Sa Bibliothéque n'étoit ni auſſi nombreuſe, ni auſſi bien choiſie, que ſa fortune & ſes beſoins l'auroient fait préſumer. Il exécutoit ce qu'il avoit dit dans le *Temple du Goût.* Il réduiſoit à dix ou vingt pages des Volumes entiers, & faiſoit relier enſemble tous ces Auteurs mutilés! un tigre empaillé gardoit l'entrée de la ſalle. Pluſieurs tables étoient couvertes de cartons. La plûpart des livres étoient chargés de Notes de ſa main, & quelques-unes étoient exprimées en termes qui ſuggerent le dépit & l'impatience. On y voyoit un tas de brochures couvertes de pouſſiere

qui n'avoient pas même été ouvertes. Toutes les années il bruloit les Epîtres manuſcrites qu'on lui avoit adreſſées. Lorſqu'on aſſiſtoit à cette opération, & qu'on demandoit grace pour quelques Vers innocens, il ſe fachoit, diſant que ce ſeroit le plus grand abus de confiance dont on pût ſe rendre coupable.

Dans les dernieres années il enviſageoit ainſi la Littérature.

Les Gens de Lettres avoient autrefois une indifférence pour la fortune, bien plus voiſine de la Philoſophie que l'intrigue actuelle. Les Libraires étoient avides comme aujourd'hui, mais il étoit plus noble d'être leurs dupes volontaires que d'écrire contre eux. Les Grands froidement dédaigneux avoient dèslors une protection inſultante. Mais on ſe pro-

mettoit une allure originale fort préférable à cette éternelle complaiſance dont il faut payer l'honneur de paroître leurs égaux. La rivalité produiſoit quelques Epigrammes, & ſouvent des plaiſanteries ameres, mais dans un ſiècle on n'a vû qu'une fois des couplets attribués à *Rouſſeau*. Des injures plus atroces, plus nuiſibles, ont été repetés depuis vingt ans, & la juſtice n'a ni vengé les innocens, ni puni les coupables. L'art de converſer, les ſaillies originales, appelloient dans les Sociétés les mieux compoſées les Gens de Lettres. Ces agrémens devenus plus rares aujourd'hui ſe perdent dans les minutieuſes conventions qui forment ce qu'on appelle *l'uſage du monde*, & ils ſont remplacés par une froide exactitude qui tient le milieu entre la raiſon & le pédantiſme.

La Littérature au commencement de ce ſiècle ne demandoit que de l'eſprit & l'amour du travail. Elle demande aujourd'hui de la raiſon pour ſe faire lire, de l'adreſſe pour ſe faire connoître, & des ſoins pour ſe faire louer. Ce qui caractériſe le moment où nous vivons, c'eſt l'amour de l'argent. La gloire n'eſt plus une paſſion, c'eſt un moyen de décider les faveurs & les graces. On ne réconnoît plus de claſſes entre les hommes. Tout le monde a les mêmes prétentions. Le défaut ſeul de fortune arrête ceux qui aſpirent à cette égalité univerſelle. Les Gens de Lettres vivans dans le monde n'ont pas cette originalité piquante qui les rendoit agréables, ils perdent à cette maniére d'être. Ils n'ont point ce naturel, cette facilité qui eſt le fruit du grand uſage. Leur connoiſſance & leur

eſprit eſt très inutile. Dans la Société journaliere ils n'ont pas les avantages dus au hazard. Auſſi ſont-ils délaiſſés, protégés, ou pris pour ſujet de plaiſanteries.

Malgré la préférence accordée au *Siècle de Louis XIV.* on eſt forcé de convenir que Mr. de *Voltaire* a couru la carriere de la gloire avec un grand nombre de rivaux.

Fontenelles, le premier des modernes qui ait conçu le projet de ſuivre avec ſuccès pluſieurs carrieres, *Malherbe*, *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *la Fontaine* ne penſerent jamais à être des Proſateurs agréables. Pourquoi? c'eſt qu'il faut l'avouer que les grands hommes étoient trop peu inſtruits. Ils connoiſſoient la Littérature ou pour mieux dire la partie de la Littérature, qui correſpondoit à leur

genre. *Fontenelles* avoit été au delà. L'Hiſtoire, la Phyſique, & un commencement de Philoſophie partagerent ſes loiſirs. Mr. de *Voltaire* l'éclipſa, & ſurtout l'eſprit qu'il communiqua à ſon ſiècle entraina l'admiration & les ſuffrages vers des objets plus relevés & une autre maniere de ſaiſir les objets, *que, celle adoptée* par le bel eſprit de ce ſiècle. On accordera toûjours à *Fontenelles* une grande fineſſe de perception, des connoiſſances, un ſtile ſoigné, élégant, mais on ne trouvera que chez ſon ſucceſſeur le pinceau fier & hardi qui encadre les Nations, les ſiècles, l'eſprit humain; l'Art de donner de l'élaſticité, à la raiſon & le premier de tous les talens, celui de penſer.

Mr. de *Crébillon* poſſédant un genie mâle, ſembloit avoir vécu longtems dans les atteliers de *Melpomene*. Ses cra-

yons *coupés avec des poignards*, & ſes pinceaux trempés dans le ſang nous ont laiſſés des tableaux qui reflechiſſent dans l'ame l'horreur & l'épouvante. *Montesquieu* oſa juger les Gouvernemens & ſçut retrouver dans les ténèbres de l'antiquité la route qui avoit conduit les Romains au faite de la gloire. Parvenus à ce degré d'élévation il a montré les précipices horribles dans lesquels s'eſt abimée la grandeur d'un Peuple, Roi de l'univers. Cette eſquiſſe ſublime a peut-être donné à Mr. de *Voltaire* l'idée du tableau immenſe, dans lequel il a placé toutes les Nations. L'Angleterre a vû dans ſon ſein ſe multiplier des eſprits nerveux qui perçant les ténèbres de la Métaphyſique ont donné à la raiſon un empire que les anciennes opinions lui diſputoient avec trop d'avantage. Combien d'hommes

diſtingués reclamoient à leur tour l'attention de l'Europe ! l'un lui préſentoit *l'Hiſtoire de la Nature*, ouvrage digne du ſujet ; celui qui donneroit le mieux l'idée d'un Dieu, ſi l'homme borné pouvoit aſpirer à une conception auſſi ſublime. L'autre lui offre *l'Hiſtoire de l'eſprit humain*, objet le plus curieux, le plus intéreſſant, après le tableau du monde phyſique. Une voix éloquente force l'Europe à l'écouter, & lui dérobe par ſes heureux preſtiges juſqu'aux écarts d'une imagination trop féconde. Des ſciences entieres, cachées juſqu'à ce jour dans les reſervoirs de la nature, en ſortent pour éclairer l'univers. Telles ſont la Chymie, l'Electricité, la Science économique des hommes célèbres, écrivants leurs préceptes à la lueur des expériences ſont devenus les oracles & ont mérités d'être

crus, parcequ'ils n'étoient ni énigmatiques, ni les échos de l'opinion.

Malgré l'éclat que jettoient tant de lumieres & la foule ſavante que la gloire admettoit dans ſon temple. On a cependant toûjours diſtingué *Voltaire*, il a été un homme à part.

Preſque tous les ouvrages de Mr. de *Voltaire* ſont courts. L'antiquité nous a laiſſé peu d'exemples des volumineux Diſcours. (en excepté l'Hiſtoire) On étoit perſuadé qu'il falloit dire peu de mots, pour qu'ils ſe gravaſſent dans la mémoire. Voilà pourquoi les Fables d'*Eſope*, les Ironies de *Socrate*, les Allégories de *Platon*, les Caractères de *Théophraſte*, les Reflexions d'*Antonin* & enfin cette quantité de Sentences tranſmiſes de Peuple en Peuple ſous le nom de Proverbe, forment de ſi petits Volumes.

Des juges ſéveres l'accuſent de n'avoir point aſſez reſpecté *une croyance preſque généralement adoptée.* Ils n'ont vû que la ſainte fureur des Prêtres, & n'ont pas examiné que le fanatiſme autrefois ſi ardent, ne marchoit plus que dans l'ombre à la foible & mourante lueur d'un flambeau preſque éteint; que le commencement de ce ſiècle avoit preſque vû une héréſie nouvelle ſe former dans le ſein de l'Egliſe gallicane, que le feu des anciennes querelles couvoit encore dans les extremités du Royaume, & qu'un eſprit nouveau a détruit les prétentions des inſpirés, & décrédité des oracles impoſteurs, que cet eſprit s'eſt montré ſur la ſcène, s'eſt inſinué juſque dans les ouvrages frivoles deſtiné à tromper l'ennui de l'homme abandonnés à l'oiſiveté; qu'enfin c'eſt à Mr. de *Voltaire*

qu'il faut appliquer ces Vers heureux.

Un ſeul homme a ſouvent fait penſer tous les hommes.

La plus grande de ſes occupations ſur la fin de ſa vie étoit ſa correſpondance. Un de ſes grands amuſemens fût dans tous les tems de recevoir des Lettres & d'y répondre. Il avoit dans chaque pays des Correſpondans du premier mérite qui lui apprenoient quel degré de confiance il devoit aux bruits publics dont les Gazettiers rempliſſent ces feuilles deſtinées à appaiſer l'inquiette curioſité des hommes rarement occupés de ce qui les entoure, & toûjours frappés des événemens éloignés. Voilà pourquoi les ouvrages abondent d'anecdotes curieuſes, & il écrit toûjours pour l'Europe & non pour la France, en quoi il a été imité par peu

d'Ecrivains pour qui le monde eſt leur patrie.

D'ailleurs comme l'a dit Mr. *Dorat*. „ Mr. de *Voltaire* ce compoſé „ de tous les eſprits, a excellé dans „ preſque tous les genres & ſe place „ à côté de nos génies les plus créa- „ teurs, par cette Philoſophie élo- „ quente ou ſenſible, cette magie „ de couleurs, cette fécondité inépui- „ ſable & cette flexibilité d'imagi- „ nation qui le caractériſe. „ Il deſcendoit à tous les genres, & dans ſes Lettres il inſtruit, il plaiſante, il differte, il perſuade, il peint, &c. &c.

Comment trouvoit-il le tems de payer les ſoins & l'exactitude de ces nombreux correſpondans? En donnant peu au ſommeil & rien aux oiſifs & aux importuns. Ces momens multipliés & perdus pour la plûpart des autres hommes tels que les viſi-

tes, la toilette, les devoirs de convenance n'exiſtoient pas pour lui, & quand on eſt débarraſſé pareillement des ſoins minutieux de l'Economie, & des inquiétudes de l'avenir, on penſe beaucoup dans un jour. Attendés tout d'un eſprit facile qui n'eſt pas dans la déſolante néceſſité de parcourir ſans ceſſe des objets oppoſés & dont les diſtractions paſſageres ne détruiſent pas l'ordre dans les idées.

ANECDOTES

Qui n'ont pû entrer dans le Corps de l'Hiſtoire.

Etant à *Colmar* il vivoit beaucoup avec Mr. & Madame la Préſidente de *Klinglin.* Leur enfant plus beau qu'*Antinons* fût frappé d'une léthargie aux cuiſſes & aux jambes. C'eſt, dit-il en le baiſant, „ la tête „ de l'*Amour* ſur le corps de *Lazare.*„

* * *

La Poëſie n'étoit pas à ſes yeux l'Art de faire des Vers moins encore celui de rimer, comme le repete cent fois *Boileau*, mais un langage dans lequel peu de gens pouvoient s'exprimer. La plûpart des Poëtes avant lui faiſoient gloire d'une eſpèce de délire qu'ils eſpéroient donner pour

pour une inſpiration. Croyant qu'il n'y avoit point de bons ouvrages ſans raiſon & ſans graces, il dédaigna ces convulſions poétiques que les Poëtes ont ſouvent affectées, & qu'il a ſi bien appris à mépriſer.

* * *

Un homme de beaucoup d'eſprit accuſoit devant Mr. de *Voltaire* un de leurs amis communs, de ne lui avoir pas facilité la route d'un poſte qui étoit depuis longtems l'objet de ſes vœux. Il me donnoit toûjours pour raiſon qu'une puiſſance ſupérieure lui lioit les mains. Il diſoit vrai, repliqua Mr. de *Voltaire*, & ſavez-vous quelle étoit cette puiſſance ſupérieure? Non, dit l'autre; c'étoit moi-même, continua Mr. de *Voltaire*, & pourquoi s'il vous plaît, reprit Mr. de * * * un peu piqué. „C'eſt

„ qu'avec vos talens on eſt tout ce „ qu'on veut, & que celui que je „ vous ai préféré ne peut être que ce „ que je le ferai. Avec moi il faut ſe „ preſſer; demain je ne ſerai plus. „

* * *

Je ne ſais ſi c'eſt un Madrigal ou une Epigramme que Monſieur de *Voltaire* écrivit ſous le portrait de *Fontenelles :*

D'un nouvel univers il ouvrit la barriere
Des infinis ſans nombre autour de lui naiſſans
Meſurés par ſes mains, à ſon ordre croiſſans
A nos yeux étonnés il traça la carriere.
L'ignorant la comprit, le ſavant l'admira
Né pour tous les talens il fit un Opéra.

Comme Epigramme ces Vers ſont aſſez plaiſans; ſi c'eſt un Compliment il eſt médiocre.

* * *

Mr. le Marquis *de la Fare*, héritier des graces & des talens de Mr. le Marquis *de la Fare* fit l'impromptu ſuivant:

Rien ne change ſur la terre
Que de forme & de nom
Les Payens nommoient Apollon
Le Dieu que nous nommons Voltaire.

* * *

Mr. de *Voltaire* avoit écrit à Madame de *Maurepas* „ Si jamais Mr. „ *Turgot* ceſſe d'être Miniſtre, je me „ ferai Moine de déſeſpoir. „ Lorſqu'il fût en effet diſgracié & remplacé par Mr. de *Clugni*, Madame de *Maurepas* ſomma Mr. de *Voltaire* de ſa parole: „ Rien n'eſt plus juſte Ma„ dame répondit-il, je me fais Moi„ ne de *Cluny*. „

* * *

Rien n'eſt plus difficile que d'enlever toutes les taches d'un ouvrage; l'extrême exactitude touche de bien près à la ſechereſſe. Je recevrois avec reſignation, diſoit Mr. de *Voltaire*, les Critiques de Mr. *d'Argental*, mais peut-on toûjours exécuter ce que nos amis nous conſeillent, il y a d'ailleurs des défauts néceſſaires, vous ne pouvez guérir un boſſu de ſa boſſe, mon enfant eſt boſſu, mais il ſe porte bien.

* * *

Il avoit le petit talent de tourner aſſez bien une Epigramme, en voici quelques-unes peu connues.

Cy gît qui toûjours bredouilla
Sans avoir jamais rien pû dire
Beaucoup de livres farfouilla

Sans avoir jamais pû s'inſtruire
Et beaucoup d'Ecrits barbouilla
Que perſonne ne pourra lire.

* * *

La Diſpute.

De Beauſſe & moi, criailleurs effrontés
Dans un ſouper clabaudions à merveille,
Et tour à tour épluchions les beautés,
Et les défauts de Racine & Corneille
A piailler ſerions encor, je crois,
Si n'euſſions vû ſur la double colline
Le grand Corneille & le tendre Racine,
Qui ſe moquoient de de Beauſſe & de moi.

* * *

EPIGRAMME.

Cher Abbé, je vous remercie
Des Vers que vous m'avez prêtés;
A leurs ennuyeuſes beautés,
J'ai réconnu l'Académie.
La *Motte* n'écrit pas fort bien,

Vos Vers m'ont ſervi d'antidote
Contre ce froid Réthoricien.
Danchet écrit comme la *Motte*
Mais ſurtout n'en dites rien.

* * *

Un des traits qui fit le plus d'ennemis à Mr. de *Voltaire*, c'eſt le jugement qu'il parla ſur *Pope* en 1726. Un demi ſiècle l'a confirmé cependant, mais il ne rendit pas moins ſon Auteur ſuſpect de fidélité à la Littérature françoiſe. Voici le jugement: „ Je voudrois vous envoyer deux ou „ trois pièces de Mr. *Pope*, le meil„ leur Poëte de l'Angleterre & à pré„ ſent de tout le Monde. J'eſpere que „ vous ſavez aſſez d'Anglois pour „ ſentir toutes les beautés de ſes ou„ vrages. Pour moi je trouve l'eſſai „ ſur la Critique auſſi ſupérieur à l'Art „ poëtique d'*Horace* que le Poëme de „ la boucle de cheveux me paroît

„ l'être au *Lutrin* de *Deſpréaux*. Je „ n'ai vû en aucun endroit une ima- „ gination auſſi aimable, des graces „ ſi délicates, une auſſi grande varié- „ té, tant d'eſprit, tant de connoiſ- „ ſance du monde, que dans cette „ petite production. „

* * *

Monſieur de *Voltaire* étant encore très jeune, avide du plaiſir de s'inſtruire faiſoit à chaque inſtant des queſtions. *Deſpréaux* lui reprocha un jour cette indiſcretion avec une impatience mêlée de dureté! Dans un âge plus avancé il avoit pris les queſtionneurs dans une telle averſion qu'il lui eſt arrivé plus d'une fois de ſe lever bruſquement & de quitter la place. Il diſoit à un homme de *Genève*, qui peut-être lui a fourni l'idée & le modele de l'interrogeant Bailli dans l'*In-*

génu, Monſieur je ſuis très aiſe de vous voir, mais je vous avertis que je ne fais rien de ce que vous allez me demander.

* * *

En 1742. il donna une petite fête à Madame la Marquiſe *du Chatelet*, à Madame la Princeſſe *de Chymai* & à Mr. le Duc *d'Aremberg*. Il avoit promis une deviſe fort galante pour le feu d'artifice. On y liſoit en grandes Lettres bien lumineuſes, je ſuis du jeu, va tout. „ Cela ne corrige-„ ra pas nos Dames qui aiment un „ peu trop le jeu, écrivoit-il. Je n'ai „ pourtant fait cela que pour les cor-„ riger. „

* * *

Jamais il ne parloit de lui, de ſa famille, ou de ſes ouvrages. Il diſoit

qu'une ſecrette envie pourſuivoit toûjours les Gens de Lettres, & cherchoit à les mettre au niveau des autres hommes par le ridicule. Il y en a un, ajoutoit-il, inſéparable du metier d'Auteur, c'eſt celui „de prouver „ par le fait qu'on reconnoît en ſoi „ plus d'eſprit & de lumieres que „ dans le commun des hommes. „ C'eſt cette conviction apparente de „ ſa ſupériorité qu'il faut ſe faire pardonner. „

* * *

Le bon mot de *Deſpréaux* qui diſoit poſſéder deux grands talens pour la Société, l'un de bien jouer aux quilles, l'autre de bien faire des Vers étoit applicable à *Benſerade*, à *Voiture*, à lui-même, mais il ne ſignifieroit rien s'il étoit appliqué à *Pope*, à *Voltaire*.

* * *

Après avoir parcouru à *Berlin* un gros Recueil de mauvais Vers fait ſur la naiſſance du Duc *de Bourgogne* il s'écria

Rejetton de cent Rois, eſpoir fragile & tendre
D'un héros adoré de nous
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais Vers qu'on fait pour vous.

* * *

Voici un trait qui le caractériſe bien. Lorſqu'on l'arrêta à la porte de *Francfort*, il remit furtivement quelques papiers à ſon Secrétaire, que celui-ci cacha dans ſa culotte. Enfermé dans la chambre il fût curieux de ſavoir ce que c'étoit, & ne trouva que quelques Chants de la *Pucelle*, & des morceaux de Philoſophie. Dans ce moment Mr. de *Voltaire* avoit oublié ſes bijoux, ſes Lettres de Changes, ſes papiers de

famille, & penſoit à des ouvrages de Littérature.

* * *

Quoique Mr. de *Voltaire* n'aimât pas infiniment les ouvrages de *J. J. Rouſſeau*, il louoit ſouvent le *Devin du Village*, & diſoit qu'une des meilleures Epîtres dédicatoires qui euſſent été faites, eſt celle qui offre cet Opera à Mr. *Duclos:* „ Souffrez, „ Monſieur, que votre nom ſoit à la „ tête de cet ouvrage, qui ſans vous „ n'eut jamais paru. Ce ſera ma pre„ miere & unique Dédicace. Puiſſe„ t-elle vous faire autant d'honneur „ qu'à moi. Je ſuis de tout mon cœur. „

* * *

L'Académie des Arcades voulant diſtinguer Mr. de *Voltaire* de tous ceux qu'elle avoit reçu lui donna le

nom de *Muſæo*, comme qui diroit le favori des Muſes, le Poëte par excellence.

* * *

Il parut en 1771 une *Epître à Freron contre Voltaire* dans laquelle on lit:

Et ſi jamais je vois au Temple académique
Ton portrait, ta ſtatue, ou quelqu'autre relique
Ne pouvant les briſer je veux cracher deſſus.

Je me ſuis trouvé à côté de ce Poëte gracieux à une repréſentation de *Mérope*. Il ſanglottoit; malgré lui ſans doute, heureux ſi ſes larmes avoient pû effacer d'auſſi infames Platitudes.

* * *

Il écrivit à un homme qui le perſécutoit par ſes Lettres: „ Je ſuis „ mort, Monſieur, ainſi je ne pour„ rai plus déſormais avoir l'honneur

„ de vous répondre. „ Cet homme piqué écrivit une Epître à *Voltaire* aux champs élyſées, qui depuis a fourni l'idée d'une aſſez médiocre brochure qui a vécu un moment.

* * *

Dans les ſouffrances toûjours gai. „ Je ſuis obligé de prendre médeci- „ ne quatre fois par ſemaine. Vous „ jugez bien que dans cet état je ſuis „ beaucoup plus digné de la bouti- „ que d'un Apoticaire que de la Cour „ d'un Prince aimable. J'ai oppoſé au- „ tant que j'ai pû un peu de gaité à la „ triſteſſe de ma ſituation, mais en- „ fin la gaité cede à la douleur & à „ la vieilleſſe. „

* * *

Il n'étoit pas le maître de diſſimuler les impreſſions que lui faiſoit la

maniere dont on rendoit ſes pièces. Le *Kain* lui même jouant *Orosmane* à *Ferney*, l'a entendu dans des momens, où il ne lui trouvoit pas aſſez d'ame & de nobleſſe, dire tout bas, ſans deſſein de l'affliger: *Comique... Comique.*

* * *

Un autre Acteur qui ſe nommoit Mr. *Frère* demanda à jouer le même Rôle, & ne lui fit pas de plaiſir; à chaque endroit trainant & monotone, on entendoit *Voltaire* dire en gémiſſant entre ſes dents: *Frère Gengis! Frère Gengis!*

* * *

A une repréſentation d'*Alzire*, où le *Kain* jouoit, le feu ayant pris à une décoration, & un moment après

dans le Château, l'effroi fût ſi grand que la nombreuſe aſſemblée ſe précipitoit pour ſortir de la ſalle du Spectacle par un eſcalier très étroit, où quelques Perſonnes étoient déja foulées aux pieds. Alors on pût connoître la préſence d'eſprit de ce vieillard; ſans s'émouvoir il monta ſur ſa banquette, ayant la force, & le ton d'un Commandant d'Armée il crioit à pleine tête, *que perſonne ne bouge de ſa place! ſans quoi nous ſommes tous grillés; que ceux qui ont peur ſortent les uns après les autres! pour moi je reſte ici avec les braves pour éteindre le feu!*

En 1752, un jeune éleve de l'école militaire de *Berlin*, nommé *Mingard* âgé de onze ans, curieux d'aſſiſter au Spectacle du Roi, écrivit à

Mr. de *Voltaire*, alors en Pruſſe, le billet ſuivant:

Ne pouvant plus gourmander
Le déſir ardent qui m'anime,
Daignez, Seigneur, m'accorder
Un Billet pour voir Nanine.

Mr. de *Voltaire* lui fit la réponſe ſuivante:

Qui ſait ſi fort intéreſſer,
Mérite bien qu'on le prévienne;
Oui, parmi nous viens te placer,
Et nous ferons qu'on t'y retienne.

En effet l'enfant dès le même ſoir eut l'honneur d'être préſenté au Roi.

* * *

On lui a reproché d'avoir voulu traiter des ſujets trop étrangers à ſes connoiſſances, après s'être eſſayé ſur les matieres économiques, il s'occupa

pa auſſi de l'Hiſtoire naturelle. *Les ſingularités de la Nature*, ſont moins un ouvrage que l'extrait agréable de pluſieurs utiles lectures. Pourquoi examiner cette brochure donnée ſans prétention avec autant de ſévérité que le *Siècle de Louis XIV?* N'eſt-il pas permis à un homme de génie de ſe délaſſer de ſes occupations ordinaires, en jettant un coup d'œuil ſur des ſujets étrangers à ſes talens? C'eſt la ſoif de la gloire, l'ambition des ſuccès qui enfanterent, dit-on, ces opuscules. Sans doute, & c'eſt à cette même ambition que vous avez dû tous les chefs-d'œuvres ſucceſſivement admirés. D'ailleurs parvenu à un certain âge on ne renonce pas à l'habitude d'écrire, & on ſe ſatisfait aux dépens de tout ce qui s'offre à l'imagination.

Ci gît qui toûjours douta;
Dieu par lui fût mis en probléme,
Il douta de ſon être même
Mais de douter il s'ennuya,
Et las de cette nuit profonde,
Hier au ſoir il eſt parti,
Pour aller voir en l'autre monde
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

Il eſt vrai qu'il ne ſavoit que croire: quel eſt l'homme vraiment inſtruit qui n'éprouve pas une pareille anxiété! On a ſi bien ſenti l'impoſſibilité de ne pas douter, qu'on a entretenu l'ignorance ſur la terre avec plus de ſoin qu'aucun culte connu, & que des gens ſont entrés dans une eſpèce de fureur, quand ils ont vû poindre la lumiere.

* * *

Soit qu'il ſe fût accoutumé à la méchanceté, ou que l'habitude de trouver les hommes injuſtes rende inſenſible, il n'éprouvoit pas ces accès d'humeur qu'on a ſuppoſé dans quelques Libelles; ou s'il accordoit les premiers momens à la ſenſibilité, ſa gaité reprenoit bientôt le deſſus. Après ſon ſéjour en Pruſſe il conſerva pendant quelques mois une eſpèce de mélancolie, mais qui ne ſe permit jamais de plaintes trop amères.

Croyez-moi je renonce à toutes les chimeres
Qui m'ont pû ſéduire autrefois
Les faveurs du Public & les faveurs des Rois
Aujourd'hui ne me touchent gueres
Le fantome brillant de l'immortalité
Ne ſe préſente plus à ma vue éblouie.
Je jouïs du préſent, j'acheve en paix ma vie
Dans le ſein de la liberté.

Je l'adorai toûjours & lui fûs infidèle,
J'ai bien réparé mon erreur,
Je ne connois le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

* * *

Lorſque ſon Secrétaire lui apportoit ſes Lettres, il y avoit toûjours de gens qui réclamoient ſes bons offices, *eſt-ce que je m'intéreſſe à Monſieur un tel?* „ Oui Monſieur vous „ lui avez déja écrit que vous ſouhai„ tiez lui rendre ſervice. „ *Mais parlez moi clair eſt-ce que je m'y intéreſſe beaucoup?* „ Oui Monſieur! „ *dans ce cas repondez avec chaleur.*

* * *

Il faiſoit un jour l'Eloge de Mr. de *Haller* devant un flatteur qui vivoit auſſi avec ce ſavant Naturaliſte. Celui-ci dit tout de ſuite, ah Mon-

ſieur, qu'il s'en faut bien que Mr. de *Haller* parle de vos ouvrages, comme vous parlez des ſiens! *Voltaire* repliqua, *il peut ſe faire que nous nous trompions tous deux.*

* * *

Un bel eſprit lui avoit adreſſé une Tragédie pour la ſoumettre à ſon jugement, il la lut, & la poſant enſuite ſur ſa table, *la difficulté*, dit-il, *n'eſt pas de faire une Tragédie comme celle-ci, mais de répondre à celui qui l'a faite.*

* * *

Il conſoloit ainſi une Demoiſelle, qui à l'âge de dix-ſept ans avoit déja des cheveux blancs:

Ils ſont comme vos talens
Ils ſont venus avant le tems
Et comme eux ils croitront encore.

Pluſieurs plumes éloquentes ſe ſont empreſſées d'écrire ſon Eloge. Lorſqu'un homme a diſparu de la terre, on n'eſt plus ſoupçonné de flatterie. On n'a à combattre que l'enthouſiaſme. Sans doute il eſt curieux de voir, comment divers Orateurs ont enviſagé le même ſujet. On réunira ſans doute dans un Recueil ces divers morceaux. Ils apprendront à la poſtérité que nôtre admiration lui ſurvéquit.

ELOGE de Voltaire par de la Harpe.

Cet Eloge atteſte un excellent Ecrivain, un obſervateur pénétrant, un eſprit brillant & facile. On déſireroit ſeulement que pour louer le plus grand homme de ce ſiècle on ne choiſit pas un ſtile tout contraire au ſien. Car enfin il faut avouer que cette magnificence continue d'expreſſions, que cette crainte d'entrer dans les dé-

tails, que cette manie de ne pas dire, mais de donner à entendre ce qu'on penſe, fatiguent un peu. La plûpart des Lecteurs ne ſont pas familiariſés avec ce ſtile métaphorique. Lorſqu'on lit „ pour la premiere fois l'humani-„ té entendit plaider ſa cauſe en beaux „ Vers, & vit ſes intérêts confiés à „ l'éloquence poëtique. „ On ne comprend pas dabord que cela ſignifie, que, dans la *Henriade*, il y a une Philoſophie douce qui inſpire le déſir de voir les hommes heureux . . . . Il n'eſt gueres plus aiſé de dire ce que c'eſt „ que les grands ſecrets de la „ nature longtems inconnus, & re-„ cemment découverts, tracés dans „ le ſtile de l'Epopée avec autant „ d'exactitude qu'ils auroient pû l'être „ ſous le compas de la Philoſophie. „ On parvient ſans doute à ſaiſir la penſée de l'Auteur, mais ce n'eſt pas

ſans un moment de gêne, & cette gêne ſouvent répétée, fatigue au point que la lecture devient une occupation & ceſſe d'être un plaiſir. On dit ailleurs *que la Henriade eſt devenue un ouvrage national* .... que le bonheur de ſon *talent lui permit d'ajouter à un art déja porté ſi haut avant lui.* Nous ſavons que ces phraſes quoique obſcures ne ſont pas un grand défaut, mais pourquoi les mettre à la mode? Pourquoi un Ecrivain juſtement célèbre les accrédite-t-il? N'y a-t-il pas une légere contradiction entre ce ſtile & l'Eloge d'un homme qui ne ſe fût jamais permis des tournures recherchées ou obſcures au moins. Que ces fautes légeres ſont bien compenſées par un grand nombre de morceaux de la plus grande beauté, tels que le paralelle de *Racine* & de *Voltaire.*

„ Tous deux ont poſſédé ce mérite ſi rare de l'élégance continue & de l'harmonie, ſans lequel, dans une langue formée, il n'y a point d'Ecrivain; mais l'élégance de *Racine* eſt plus égale, celle de *Voltaire* eſt plus brillante: l'une plaît davantage au goût; l'autre à l'imagination. Dans l'un le travail, ſans ſe faire ſentir, a effacé juſqu'aux imperfections les plus légeres; dans l'autre, la facilité ſe fait appercevoir à la fois & dans les beautés & dans les fautes. Le premier a corrigé ſon ſtile, ſans en refroidir l'intérêt; l'autre y a laiſſé des tâches, ſans en obſcurcir l'éclat. Ici les effets tiennent plus ſouvent à la phraſe poëtique; là ils appartiennent plus à un trait iſolé, à un Vers ſaillant. L'art de *Racine* conſiſte plus dans le rapprochement nouveau des expreſſions; celui de *Voltaire* dans

de nouveaux rapports d'idées. L'un ne ſe permet rien de ce qui peut nuire à la perfection; l'autre ne ſe refuſe rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. *Racine*, à l'exemple de *Despréaux*, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes du Vers, toutes les manieres de le varier. *Voltaire* ſenſible, ſurtout à cet accord ſi néceſſaire entre le rithme & la penſée, ſemble regarder le reſte comme un art ſubordonné, qu'il rencontre plûtôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tiſſu de ſon ſtile; l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue eſt plus lié; dans l'autre il eſt plus rapide. Dans *Racine* il y a plus de juſteſſe; dans *Voltaire* plus de mouvemens. Le premier l'emporte pour la profondeur & la vérité; le ſecond pour la véhemence & l'énergie. Ici les

beautés ſont plus ſéveres, plus irréprochables; là elles ſont plus variées, plus ſéduiſantes. On admire dans *Racine* cette perfection toûjours plus étonnante, à meſure qu'elle eſt plus examinée; on adore dans *Voltaire* cette magie qui donne de l'attrait même à ſes défauts. L'un vous paroît toûjours plus grand par la reflexion, l'autre ne vous laiſſe pas le maître de refléchir. Il ſemble que l'un ait mis ſon amour-propre à défier la Critique, & l'autre à la déſarmer. Enfin ſi l'on oſe hazarder un réſultat ſur des objets livrés à jamais à la diverſité des opinions, *Racine* lû par les connoiſſeurs, ſera regardé comme le Poëte le plus parfait qui ait écrit; *Voltaire*, aux yeux des hommes raſſemblés au Théatre, ſera le génie le plus tragique, qui ait regné ſur la Scène. „

Avouons cependant que quelqu'ingénieux que ſoit un ſemblable paralelle, il y a des eſpèces de contradictions. Comment laiſſe-t-on des fautes dans un ouvrage *ſans en obſcurcir l'éclat?*

„ L'art de *Racine* conſiſte plus dans „ le rapprochement nouveau des ex„ preſſions; celui de *Voltaire* dans de „ nouveaux rapports d'idées. „ Il eſt difficile de rapprocher de nouvelles expreſſions ſans rapprocher auſſi des idées. Il ſemble que Mr. *de la Harpe* ait voulu trop bien faire, & que preſſé tout à la fois par ſon attachement pour Mr. de *Voltaire* & par la richeſſe de ſon ſujet, il aye accumulé trop d'idées; ſi l'on pouvoit s'exprimer ainſi, nous dirons qu'il y a une monotonie de beautés qui laſſent. Peu d'Ecrivains ſans doute eſſuyeront un ſemblable reproche. Les *Eloges* de

Fenelon & de *Racine* ont moins couté à Mr. *de la Harpe*, & trouveront peut-être encore plus de partiſans que celui de *Voltaire.* Malgré l'opinion générale nous préférerions le paralelle de *Corneille* & de *Racine* à celui que nous avons déja cité.

„ Avec une ame élevée & une conception forte, *Corneille* donna à la Tragédie françoiſe l'énergie de ſes ſentimens & de ſes idées. Le ſublime de la penſée fût ſa qualité diſtinctive, l'abus du raiſonnement fût ſon défaut principal. Ainſi l'expreſſion de la grandeur, la nobleſſe des caractères, la préciſion du Dialogue, cette eſpèce de force qui conſiſte à ſuivre le jeu compliqué d'une multitude de reſſorts, comme dans *Héraclius* & *Rodogune;* cette autre force beaucoup plus heureuſe, qui amene des grands effets par des moyens

ſimples, comme dans *Cinna* & les *Horaces*, voilà le genre de mérite qu'il ſignala ſur le Théatre dont il fût le pere. *Racine*, né avec une imagination tendre & flexible, l'eſprit le plus juſte, le goût le plus délicat, nous offrit la peinture la plus vraie & la plus approfondie de nos paſſions. Il regna ſurtout par le charme d'un ſtile, dont un ſiècle entier n'a pas encore permis de découvrir toutes les beautés. Il renouvella dans l'Art des Vers cette perfection qui, avant lui, n'avoit été connue que de *Virgile;* & joignant la ſageſſe du plan à celle des détails, il eſt demeuré le modèle des Ecrivains. „

ELOGE de Voltaire par Paliſſot.

Mr. *Paliſſot* eſt le premier qui ait jetté des fleurs ſur le tombeau de Mr de *Voltaire*. Son Eloge eſt plus hiſtorique que tous les autres, & à

quelques phraſes près on peut adopter le ſentiment du Panégyriſte. „Mr. „ de *Voltaire* n'étoit étranger ni aux „ ſpéculations du Commerce ni à „ celle de la Finance. „ C'eſt à dire que la fortune a veillé pour lui, & favoriſé ſa confiance, mais il n'avoit pas même les premiers principes de ces deux parties eſſentielles de la Science économique. „ On voit „ qu'il a trop ſacrifié à l'effet, qu'il „ s'eſt livré dans ſes plans à un mer„ veilleux trop recherché, trop ro„ maneſque & qu'il n'a point été aſ„ ſez ſévere ſur le choix des moyens „ dramatiques. „ On pourroit peut-être trouver dans les Tragédies de Mr. de *Voltaire* de quoi juſtifier ces reproches; mais ils ſont trop généraliſés. Parceque *Racine* a mis dans la bouche de *Pyrrhus:*

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai

Seroit-on fondé à dire que ſon ſtile eſt hériſſé de pointes. Une ou deux fautes ne ſuffiſent pas, pour appuyer ſur une déciſion qui fixe le mérite d'un Poëte. Nous croyons ſurtout qu'il ne falloit pas ajouter: „ On voit, en un mot, qu'il ne doit „ cette apparence de ſupériorité qu'à „ des fautes contre l'Art même. „ Il la doit à l'utilité morale qu'il a imprimée à la Tragédie & à ſes grands développemens, dont *Corneille* & *Racine* ne lui ont certainement pas fourni le modele.

Une obſervation de Mr. *Paliſſot*, digne d'être citée, porte ſur l'exactitude hiſtorique de ſon héros. On ne répondra pas mieux, & il eſt inutile de répondre autre choſe à ceux qui affectent de donner aux Hiſtoires de Mr. de *Voltaire* les Eloges qu'on reſerve pour les excellens Romans.

„ L'en-

„ L'envie, qui ſe plaît à prodiguer les accuſations vagues qu'elle ſait bien qu'on n'éclaircira jamais, & dont la diſcuſſion même eſt preſque toûjours impoſſible, n'a pas manqué de reprocher à Mr. de *Voltaire* d'avoir eu trop peu de reſpect pour la vérité; d'avoir altéré les faits, au gré de ſon imagination, & pour le ſeul plaiſir de les dénaturer; d'être enfin un Romancier agréable plûtôt qu'un Hiſtorien véridique. Cela étoit ſi facile à dire, & ſi difficile à prouver, qu'en effet l'envie ne pouvoit gueres choiſir d'imputation qui fût plus dans ſon caractère, mais à laquelle, en même tems, il fût plus aiſé de la réconnoître. Nous avons entendu répéter cent fois ces objections paraſites, ſoit à des Soupers, où l'on ſait bien qu'une diſſertation ne ſera point admiſe, ſoit dans quelques-unes de

ces converſations frivoles, où le paſſage continuel & rapide d'une matiere à l'autre, ne permet d'en approfondir aucune; & nous n'avons jamais daigné répondre à ces Détracteurs de Mr. de *Voltaire*, qui choiſiſſoient ſi adroitement leur champ de bataille. Mais nous avons peſé, dans le ſilence, ces accuſations ſi fréquemment renouvellées, ou par d'agréables Ignorans, qui n'ont pas la plus légere idée des choſes dont ils parlent, ou par ces Manœuvres de la Critique, éternels échos des ſottiſes qui ont été dites avant eux. Nous avons trouvé, ſans doute dans Mr. de *Voltaire*, comme nos Hiſtoriens les plus accrédités, des erreurs qu'il faut bien ſe garder de confondre avec les menſonges, mais en bien plus petit nombre qu'on ne le croit communément; & nous oſons

dire qu'en ce qui regarde particulierement la France, il en eſt beaucoup moins que dans le Préſident *Hénault.* Il y a plus d'erreurs dans le petit livre de *Nonotte*, intitulé *les Erreurs de Voltaire*, que dans les huit Volumes in 4to. uniquement conſacrés à l'Hiſtoire dans la Collection de ce grand homme: c'eſt, peut-être ce que nous prouverons ailleurs. On a ſuppoſé volontiers que dans la longue époque des guerres de l'Empire & du Sacerdoce, Mr. de *Voltaire* s'étoit fait un plaiſir malin d'exagérer les ſcandales de l'Egliſe. Qu'on le compare avec *Fleury* qui n'eſt point ſuſpect, avec *Baronius* (*),

(*) Cette époque d'ignorance & de crimes étoit, ſelon *Baronius*, *un ſiècle de fer & de plomb.* Il ne craint pas d'appeller ces ſcandales *les naufrages de l'Egliſe Romaine.*

Hiſtorien dévoué aux maximes ultramontaines, & on le trouvera modéré. Nous avons même peu d'Ecrivains qui aient parlé du Clergé de France avec plus de décence & de circonſpection. Mais nous voulons bien n'en être pas crus ſur nôtre parole; & nous oppoſerons ſeulement aux Détracteurs de Mr. de *Voltaire*, en matiere d'Hiſtoire, une autorité qui forcera du moins les ames impartiales à ſuſpendre leur jugement. On connoît le ſavant Tableau des progrès de la Société en Europe, depuis la deſtruction de l'Empire Romain juſqu'au commencement du ſeizième ſiècle, qui ſert d'introduction à l'*Hiſtoire de Charles-Quint*, par le célèbre *Robertſon*. Voici le témoignage que cet étranger rend à Mr. de *Voltaire*.

„ Dans toutes mes diſcuſſions ſur
„ les progrès du Gouvernement, des
„ Mœurs, de la Littérature & du
„ Commerce pendant les ſiècles du
„ moyen âge, ainſi que dans l'eſquiſ-
„ ſe que j'ai tracée de la Conſtitu-
„ tion politique des divers Etats de
„ l'Europe, au commencement du
„ ſeizième ſiècle, je n'ai pas cité une
„ ſeule fois Mr. de *Voltaire*, qui,
„ dans ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire généra-*
„ *le* a traité le même ſujet, & exa-
„ miné le même période de l'Hiſtoi-
„ re. Ce n'eſt pas que j'aie négligé
„ les ouvrages de cet homme extra-
„ ordinaire, dont le génie, auſſi har-
„ di qu'univerſel, s'eſt eſſayé dans
„ preſque tous les genres de compo-
„ ſitions littéraires. Il a excellé dans
„ la plûpart; il eſt agréable & in-
„ ſtructif dans tous; *on regrette ſeule-*
„ *ment qu'il n'ait pas reſpecté davanta-*

„ *ge la Religion.* (*) Mais comme il
„ imite rarement l'exemple des Hi-
„ ſtoriens modernes, qui citent les
„ ſources d'où ils ont tiré les faits
„ qu'ils rapportent, je n'ai pû m'ap-
„ puyer de ſon autorité pour confir-
„ mer aucun point obſcur ou douteux.
„ Je l'ai cependant ſuivi comme un
„ guide dans mes recherches; & il
„ m'a indiqué, non-ſeulement les faits
„ ſur leſquels il étoit important de
„ s'arrêter, mais encore les conſé-
„ quences qu'il falloit en tirer. S'il
„ avoit, en même tems, cité les li-
„ vres originaux, où les détails peu-

(*) Cette phraſe, que nous nous ſommes bien gardé de ſupprimer, prouve, à la fois l'impartialité de Mr. *Robertſon* & la nôtre: mais il faut obſerver que Mr. *Robertſon*, Hiſtoriographe du Roi d'Angleterre par l'Ecoſſe, eſt, en même tems, Docteur en Théologie, & Principal de l'Univerſité d'*Edimbourg*.

„ vent ſe trouver, il m'auroit épar-
„ gné une grande partie de mon tra-
„ vail; & pluſieurs de ſes Lecteurs,
„ qui ne le regardent que comme un
„ Ecrivain agréable & intéreſſant,
„ verroient encore en lui *un Hiſto-*
„ *rien ſavant & profond.* „

Que les Lecteurs peſent ce témoignage d'un homme inſtruit, cette juſtice rendue à Mr. de *Voltaire* par un Anglois, très-profond lui-même dans l'Hiſtoire, & qu'ils jugent du mépris que méritent d'ignorans *Zoïles*, qui ne ceſſent de le calomnier dans ſa Patrie. „

ELOGE de Monſieur la Dixmerie

Cet Eloge eſt ſemé de traits ingénieux. Après avoir nommé *Corneille*, *Racine*, *Crébillon*, il dit: „ Le foible
„ *Campiſtron* plus fécond que lui, ſans
„ doute uniquement parcequ'il étoit
„ plus foible ſembloit s'être ſeul em-
„ paré de la Scène françoiſe; on l'en-

„ courageoit cependant, comme au-
„ trefois l'audacieux *Varon*, vaincu
„ à *Cannes*, & rentrant dans *Rome*
„ avec les triſtes débris de ſon ar-
„ mée fût remercié par les Romains
„ de n'avoir pas déſeſpéré du ſalut de
„ la République. „

Dans un autre endroit, en parlant de ſon ſéjour en Pruſſe:

„ Le Roi cherchoit à ſe cacher aux yeux du Philoſophe. Il ne ſe montroit que ſon Emule; & à ce titre ſeul il paroiſſoit encore aſſez grand pour faire oublier qu'il étoit Monarque. C'étoit un noble commerce de lumieres, que jamais le Poëte François ne fit dégénérer en ſtérile trafic de louanges. Pourquoi cette union ſi rare va-t-elle être interrompue quelque tems? Pourquoi l'Envie, qu'on nous peint quelquefois aveugle, mais qui ne l'eſt pas, puiſque nul moyen

de nuire ne lui échappe; qui ne ſuit point les talens, mais qui les pourſuit; pourquoi, dis-je, ce monſtre eſt-il parvenu à tromper un grand Roi, à priver ſa Cour de l'homme célèbre qu'il y avoit appellé de ſi loin, & depuis ſi longtems? Ce ne fût qu'un nuage; il ſe diſſipa. Mais déja *Voltaire* habite la retraite où il va trouver le repos, ſe retrouver lui-même; &, ce qui eſt encore plus précieux pour lui, l'occaſion de faire connoître ſon ame après avoir déja tant de fois déployé les reſſources de ſon génie.

C'eſt trop ſouvent une reſſource de l'Envie que de diſputer les vertus morales à l'homme dont elle eſt forcée d'admirer les talens. Rentrez dans le néant, détracteurs odieux, vous qui, n'ayant jamais fait nulle eſpèce de bien, rougiriés de recon-

noître celui qu'un autre a fait; vous, plus coupables encore, vous qui pourſuivis par la vérité qui vous preſſe, n'oſant nier le bienfait, oſés vouloir empoiſonner les motifs de la bienfaiſance; rougiſſés de l'impuiſſance de vos efforts, & ſurtout rougiſſés de vous-mêmes. L'inſtant où vous ſerés confondus s'approche. Un monument s'éleve; monument bien préférable à ceux qui furent élevés dans l'ancienne Grèce décerna même aux Arts; à ceux que l'ancienne Rome érigeoit à ſes propres triomphes; diſons mieux à ſes dévaſtations.

O *Platon!* romaneſque *Platon!* tu créas à bien peu de frais cette République, dont tu nous entretiens ſi longuement, & dont le moindre défaut eſt de n'avoir point exiſté! Contemple, ſi tu le peux, une création auſſi réelle, que la tienne fût chimé-

rique. *Voltaire* arrive dans un déſert; triſte ſolitude, jadis peuplée, mais dévaſtée depuis par cette fatale révolution que le zéle & la politique, devenus à la fin plus éclairés, s'empreſſent de déſavouer aujourd'hui. Là, des Champs, que l'induſtrie humaine ſut fertiliſer autrefois, ſont maintenant couverts de ronces, ou enſevelis ſous des eaux croupiſſantes. Là, quelques malheureux, ſans ceſſe aux priſes avec la néceſſité, ont perdu & le courage, & juſqu'aux moyens de la combattre par le travail. Leur extrême pauvreté ne leur fait enviſager dans l'avenir qu'une miſere encore plus extrême; comme on voit la contagion. *Voltaire* paroît, & tout change. Le pauvre eſt ſoulagé, l'agriculture ſe ranime, l'induſtrie accourt, une ville eſt conſtruite pour la recevoir; & c'eſt une

ſeule main qui fait éclore toutes ces métamorphoſes. La Fable nous repréſente *Amphion*, bâtiſſant au ſon de ſa lyre la ville de *Thèbes;* les pierres, animées par ſes divins accords, ſe plaçant & s'arrangeant d'elles-mêmes. Ah! ſi jamais l'harmonie eut tant de pouvoir, c'étoit à nôtre *Amphion* moderne qu'il appartenoit d'opérer ce miracle. Mais quoi? nous n'aurions à citer qu'un prodige; & nous avons à célébrer quelque choſe de plus; un Bienfait.

Arrêtons-nous encore un inſtant ſur cette époque ſi honorable pour les Lettres. On ſe flatteroit en vain que de tels exemples puſſent décorer ſouvent leur hiſtoire; non que la nature ait refuſé les vertus à ceux qu'elle gratifia des talens. Une grande ame eſt preſque toûjours la compagne d'un grand Génie: mais *Ho-*

mère qui n'eut point d'aſyle ne pouvoit en offrir à perſonne. *Sénèque* acquit des tréſors en écrivant contre les richeſſes. Peut-être, ſi le Tyran des Romains lui en eût laiſſé le loiſir, peut-être auroit-il fini par employer ces tréſors d'une maniere digne d'un Philoſophe. Quoiqu'il en ſoit, il eſt beau d'avoir fait le bien que *Sénèque* ne fit pas. Cette noble diſtinction étoit reſervée à *Voltaire*. Figurez-vous, MM, le Chantre de *Henri*, l'Auteur de *Zaïre*, devenu tout-à-coup l'Emule de *Triptolême*, donner au Cultivateur de ſages leçons, & ce qui eſt encore plus eſſentiel, encore plus rare, d'utiles ſecours; aborder, l'or à la main, l'Artiſte qui ne ſe préſente qu'avec des talens, l'ouvrier qui n'apporte avec lui que ſon induſtrie. Venés, leur diſoit ce Grand-Homme, un aſyle aſſuré vous at-

tend. Travaillés & vivés en paix. Rien ne vous manquera, ſi vous avés aſſez de courage & de vertu pour ne point vous manquer à vous-mêmes. Ainſi ſe forma cette nouvelle Colonie ſous les auſpices d'une bienfaiſance éclairée : ainſi *Voltaire*, après avoir tant récommandé cette vertu aux hommes dans ſes ouvrages, leur en donnoit un ſublime exemple par ſa conduite.

ELOGE lû à l'Academie de Berlin

Il eut un Panégyriſte impartial, accoutumé à juger les hommes, occupé dans ce moment de la deſtinée de pluſieurs Etats, & qui, au milieu du tumulte des camps traça le portrait d'un être qu'il avoit profondément obſervé. On y trouve cette connoiſſance détaillée du cœur humain, & ces nuances qui frappent dans les tableaux des grands Maî-

tres. Les hommes de Génie ont de ces traits qui les trahiſſent. C'eſt une fineſſe de perception, une juſteſſe de tact, une vérité dans les calculs qui forment un enſemble parfait. Ce qui chez les autres eſt toûjours un pénible effort eſt pour eux une ſuite de l'habitude de penſer en grand. Ce qu'ils retrouvent dans eux mêmes, leur ſert à développer le Génie des autres, & il y a une correſpondance entre les ames extraordinaires, que ne ſaiſit point le vulgaire des bons eſprits.

C'eſt un peintre qui devant compoſer un tableau, a ſçu y faire entrer tous les objets ſans confuſion, de maniere que l'enſemble frappe & que les détails non ſeulement ſupportent l'examen, mais même aident à bien ſaiſir & à bien développer l'enſemble. ELOGE par Monſieur Ducis.

On voit dans ce Diſcours que Monſieur *Ducis* méditoit depuis longtems, & que preſſé du beſoin d'écrire, les belles idées ſe ſoient preſſées & préſentées en foule à ſon eſprit. Reſiſtant cependant à cette abondance, il y a mis autant d'ordre qu'il en falloit pour que leur éclat ne fatiguat pas la vue. Le Génie a ſes repos. L'imagination met une certaine adreſſe à ſuſpendre le feu de ſes éclairs, pour jetter tout à coup un plus grand éclat. La maniere de Mr. *Ducis* n'eſt pas de baiſſer, mais de varier, & ſa façon de délaſſer l'eſprit de ſes Lecteurs & de les promener d'images en images, mais non de leur donner le tems de reſpirer.

TABLE

DES

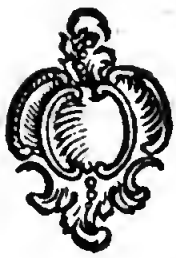
MATIERES

DU

TOME II.

Séjour de Manheim pag. 2. Les Annales de l'Empire p. 4. Séjour à Colmar p. 5. Il s'établit à Lauſanne p. 11. Affaire de Mr. Saurin p. 23. Son arrivée à Géneve p. 31. Théatre de Tournay p. 35. Origine des Querelles avec J. J. Rouſſeau p. 41. Tancrede p. 59. L'Ecoſſaiſe p. 61. Hiſtoire de Ruſſie p. 64. L'Ecueil du Sage p. 66. Eloge de Crébillon p. 70. Olympie p. 77. Traité de la Tolérance p. 83. Affaire des Sirvens p. 106. Querelle avec l'Evêque d'Anneci p. 130. Il défend les Serfs du Mont Jura p. 132. Les gens de Lettres lui élèvent une ſtatue p. 135. Divers Etabliſſemens à Ferney p. 143. Affaires de Montbailly p. 157. Affaires de Mr. de Morangies p. 162. Eloge de Louis XV. p. 179. Il obtient des Lettres d'affranchiſſement pour le pays de Gex p. 206. Mort de Mr. Fréron p. 213. Commentaire hiſtorique p. 225. Voyage à Paris p. 240. Mort de le Kain p. 242. Repréſentation d'Irene p. 247. Son buſte eſt couronné de laurier à la Comédie françoiſe p. 254. Sa derniere maladie p. 257. Sa mort

p. 258. Reflexions ſur le caractere de Mr. de Voltaire p. 273. Anecdotes qui n'ont pû entrer dans le corps de l'Hiſtoire p. 304. Divers Eloges de Mr. de Voltaire p. 326.



MAG 2018321